

5 cts — NUMERO DE 32 PAGES — 5 cts

Le Samedi

VOL. VIII. No 40
MONTREAL, 6 MARS 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

LES DEUX RIVAUX



GAGNÉ D'UNE TÊTE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR : LOUIS PERRON

ABONNEMENT : UN AN, \$2.50 ; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 6 MARS 1897

DEVINETTE



—Quelle abomination ! Ce sont les anarchistes !
—Mais où sont-ils donc ?

BOUQUET DE PENSÉES

La face d'un chèque a toujours une plaisante apparence.

x

En comptant le prêtre, il faut être trois pour faire une paire.

x

Un record est peut-être la seule chose qui s'améliore en se brisant.

x

Quelle est la meilleure chose pour se couvrir la tête ? Des cheveux !

x

Personne au monde de plus joyeux qu'une femme qui sait qu'elle a un joli sourire.

x

Quand vous achetez quelque chose pour presque rien, c'est généralement ce que cela vaut.

x

Le génie a pour mission de chercher, à travers les hasards du vrai, ce qui doit sembler probable à tout le monde.

x

Si vous cherchez du trouble, il vous suffira de dire à une femme que son chapeau neuf ne lui va pas.

x

Si, avant le mariage, une fille appelle fréquemment son prétendu "mon trésor"; une fois son mari, elle ne le considère plus que comme son trésorier.

x

Quelqu'un a dit : Le vrai bonheur est dans une chose que l'on poursuit et qu'on n'attrappe pas. L'homme qui, le soir, poursuit le dernier char, connaît mieux que cela.

x

Il faut qu'un homme soit en affaires avec un homme et en amour avec une femme pour les bien connaître tous les deux ; et même alors ils peuvent laisser encore à deviner.

x

Quand un garçon tombe et s'égratigne le nez il crie. Quand c'est une fille, la première chose qu'elle fait, même quand elle éprouve beaucoup de mal, c'est de voir si sa toilette est dérangée.

UN SOLITAIRE.

INTERMITTENT

—Est ce que cette ville est éclairée à l'électricité ?

—Oui, quand il y a de l'orage.

COMMENT ELLES SONT

Maud.—Hélène essaie de tenir son mariage secret.

Julie.—Comment le sais-tu ?

Maud.—Elle me l'a dit.

QUESTION

Louise.—Qu'est-ce que le ciel ?

Emma.—Une place d'eau avec des hommes.

DEFINITION

—Comment définir l'ennui !

—C'est quand vous êtes fatigué de ne rien faire et trop paresseux pour faire quelque chose.

SIMPLE EXPLICATION

La maman.—Charles, je crois bien que tu n'as pas été à l'école, aujourd'hui ?

Charles.—Mais si, maman.

La maman.—Comment cela se fait-il que tes mains sentent le poison ?

Charles.—Ah, voilà ! En m'en revenant, j'ai trouvé un vieux journal et je l'ai regardé et il y avait dedans l'histoire de Jonas et de la baleine, ça doit être ça !

PAS PRESSÉ

Le juge.—Comme vous n'avez pas d'avocat, je désignerai Maître X... pour qu'il vous défende.

Le voleur.—Grand merci, Votre Honneur, la dernière fois qu'il m'a défendu, j'ai eu trois ans de pénitencier et les preuves étaient moins fortes qu'aujourd'hui.

DANGERS DE CONTAGION

La servante (au petit garçon du voisin).—Tu ferais mieux d'aller jouer chez toi, aujourd'hui, madame est malade, un petit bébé est arrivé hier au soir.

Le petit voisin.—Ah ! Alors je vais vite aller chercher maman pour quelle vienne la voir. Mais, dites, est ce que la maladie est contagieuse ?

PÈRE DE FAMILLE



"L'asile le plus sûr est le sein d'un père."

(Air connu)

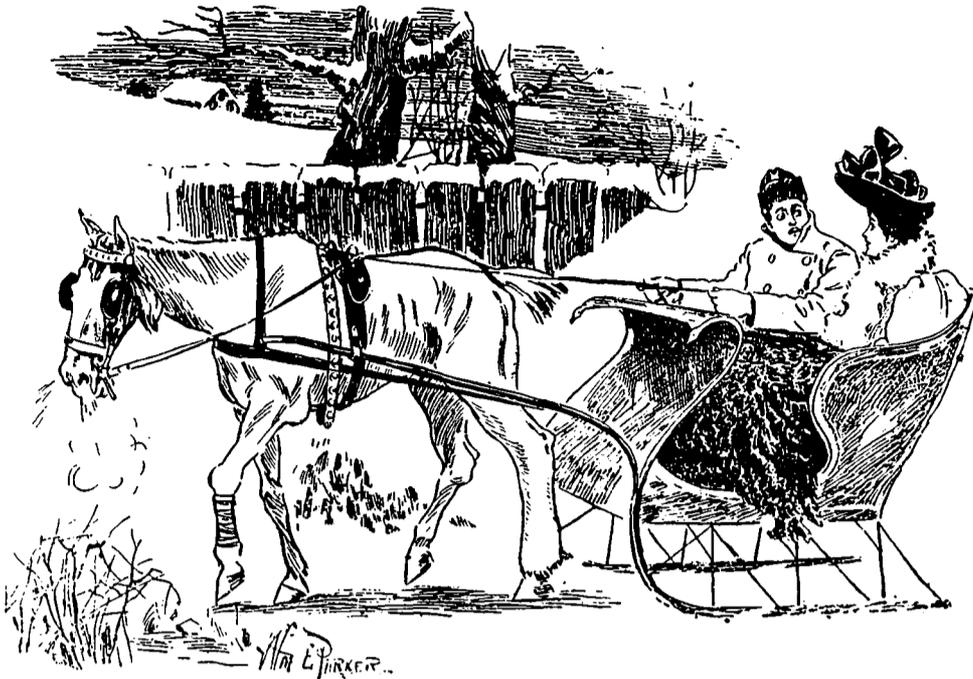
QUE PENSAIT-ELLE DONC ?



Mme Labonté (au tramp qui lui demande cinq cents).—Non... non... je vous ai déjà donné, la semaine dernière, et je vous ai vu aller de suite dans la bar pour boire mon cinq cents.

Lasoif.—Pensiez-vous que c'était pour aller manger de la crème à la glace ?

CRI DU CŒUR



Elle.—N'est-ce pas, Arthur, que je ne fais aucun mal en venant faire ce tour de montagne avec vous ? Après tout, une heure de sleigh, ce n'est rien !
Lui.—Rien ! Appelez-vous rien une piastre cinquante de l'heure ?

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DIV

ESPÉRER !

" L'espoir fait vivre."

Espérer ! Oh ! le mot stupide, le mot lâche !
Espère, le forçat abruti sur la tâche !
Espère, le maudit ! Espère le martyr !
Espère, pauvre gueux sans foyer et sans père !
Avive ta douleur en espérant ! Espère :
Espérer, c'est souffrir.

Espérez ! Espérez ! Bercez-vous de ce leurre !
Espérez ! Souhaitez de voir paraître l'heure
Incertains qui vous viendra juste elleurer
— Comme font les oiseaux rapides de leur aile !
Pleurez, en comparant la peine au bonheur frêle :
Espérer, c'est pleurer.

Devenir fou d'espoir : Tendre les bras sans cesse,
En criant au Destin implacable : " Quand est-ce ?"
Après la vision de vertige courir !
Puis, lorsqu'on est tout près, tomber comme un homme ivre,
Las, sans force, brisé, dites, ce n'est pas vivre :
Espérer, c'est mourir !

PORTRAITS DE FEMMES

IV

INDOUE

Djamna a quatorze ans.

Sa tête, merveilleusement petite, émerge des draperies soyeuses et son fin visage, aux traits aryens, se compose de deux yeux immenses, à la splendeur sombre d'où le regard jaillit, aigu, lumineux comme un éclair, à travers la longue frange des cils.

Colliers en jade, d'un ton de vert pâli ; chaînes d'or de Dakka, aux fils interminablement enroulés, d'un travail exquis ; guirlandes d'ambre, de corail, entremêlées de rares et précieuses monnaies anciennes ; de tout cela, elle a construit l'étrange édifice de sa haute coiffure avec, le long du visage, — ce visage aux traits aryens, — sur le miroitement des draperies soyeuses, deux longues tresses de jais aux éclats lumineux, d'un noir bleu.

A ses chevilles menues, sur ses poignets délicats, alourdissant ses bras de statuette grecque, une multitude d'anneaux d'argent, curieusement ciselés, toute la fortune acquise dans la famille, selon la coutume de sa race.

Et, semblable à une idole de Jaggernaut, la délicate et étrange petite Indoue suit, impassible, — de deux yeux immenses, — le mouvement bizarre de la foule qui s'agite dans la rue.

Que voient-ils, dans l'au-delà de leur profondeur d'abîme, ces yeux à la splendeur sombre, d'où le regard jaillit, aigu, lumineux comme un éclair, à travers la longue frange des cils ?

Djamna a quatorze ans !

SILVIO.

DROLES D'AFFAIRES

Jeannet.—Dans quel genre d'affaires il est, ton papa ?*Louiset.*—Mon papa il est poète.*Jeannet.*—Ah... mais c'est pas des affaires ça, c'est une maladie.

AMABILITÉS CONJUGALES

Monsieur.—Sachez, madame, que je ne suis pas un homme à deux faces.*Madame.*—Il n'y a rien de surprenant là-dedans, une comme la vôtre suffit.

UNE PRÉDICTION PAR MOIS

LES POISSONS

Cette constellation (22 février au 21 mars) ce sont les Dauphins qui amènent Amphitrite à Neptune et furent admis au nombre des constellations. Ils donnent la douceur du caractère.

L'homme né sous ce signe sera joueur, hardi, savant, présomptueux et d'un bon naturel. Peu riche dans sa jeunesse ; dès qu'il le deviendra, il dissipera ses biens. Son indiscretion lui sera préjudiciable, mais ne nuira qu'à lui-même. Son mariage lui suscitera des hostilités familiales, à moins qu'il n'épouse une étrangère.

La femme, d'une beauté peu commune, aura, dans sa jeunesse, des contrariétés avec ses parents, qui chercheront à entraver sa vocation. Son cœur sera excellent ; elle aura beaucoup d'esprit et un jugement solide, mais peu d'enfants. Discrete et économe, elle aimera pourtant les réunions mondaines et y sera remarquée. Heureux le mari d'une telle femme, il en sera aimé avec fidélité et tendresse. Sa vie sera longue, quoique, vers la 28^e année, sa santé laisse un peu à désirer ; passé cet âge, aucun danger de maladie grave ne sera à craindre.

MAGE.

AUSSITÔT APRÈS

Louise.—Oui, Georges, nous allons, entre jeunes filles, former une société secrète pour nous seules.*Georges.*—Vraiment ! Et quel en est l'objet ?*Louise.*—Je ne le sais pas encore, mais je vous le dirai aussitôt que j'aurai été initiée.

PAS COMME ÇA

La dame de la maison (au visiteur).—Je suppose qu'il n'est pas nécessaire de vous demander de rester à dîner avec nous ?*Le visiteur (prenant son chapeau).*—Non, pas de cette manière là.

MEILLEUR QU'UN MÉDECIN

Un avocat avait la réputation d'être un excellent collecteur de mauvaises dettes, c'est pourquoi l'ami Taupin, prié par son voisin d'aller chercher un médecin, son petit garçon ayant avalé une pièce de 50 sous, lui répondit :

— Laissez donc vos médecins tranquilles, je vais aller quérir l'avocat Pigemonnaie et il fera rendre l'argent au petit plus vite qu'une douzaine de médecins.

DIFFICILE

PAUL MÉRISSE.

—Allons, voyons, mon pauvre chéri, disait, en le ramassant, une bonne dame dont le petit garçon venait de tomber sur le trottoir, ne pleure pas, sois un homme comme ta mère.

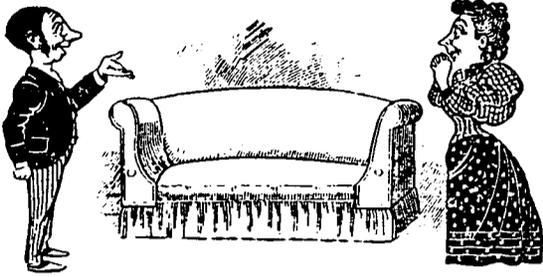
La volonté s'appelle persévérance quand la cause est juste, et opiniâtreté quand elle ne l'est pas. — VALTOUR.

DEVINETTE



—S'il est permis ! voilà une heure que je cherche mes bottines et je ne puis mettre la main dessus. Où diable peuvent-elles être ?

LE SOFA PATENTÉ (CONTE DE LA VIE RÉELLE)



I

Mr Duprogès. — Tu vois, ce sofa, ma chère amie, c'est le dernier mot du progrès ; l'inventeur a commencé cela il y a 10 ans, mais il y est arrivé et je ne regrette pas les \$15 qu'il m'a coûté.



II

Vois comme on est confortablement assis là dedans pour causer en fumant et...



III

...Sapristi ! qui a poussé les ressorts ?

MARS

C'est Mars, aux jours plus longs, glissant dans les vieux chênes
Un sang de renouveau ; sève de charité
Qui fait ouvrir les fleurs et reverdir les plaines,
Puis apprend aux ruisseaux des chants de volupté.
La pluie et les grêlons font une ronde folle
Et viennent inviter les derniers Autans
A parcourir les champs dans une farandole
Pour rire encor avant le retour du Printemps.
Le Printemps est venu ; des fleurs à peine écloses
Soutiennent son beau corps ; puis il ouvre ses yeux,
Sourit, mutine, joue ; alors s'ouvrent les roses,
Lui versant leurs parfums pour qu'il les porte aux cieux.

HENRY VERDUN.

IDÉAL AMOUR

(Pour le SAMEDI)

I

A mademoiselle H. E. S. T.

Il s'appelait Henri. Elle se nommait Berthe. Ils étaient cousins. De bonne heure Henri avait perdu ses parents. Son oncle le comte de Fiercastel, devenu son tuteur, recueillit l'orphelin chez lui.

Elevés ensemble, Berthe et Henri avaient l'un pour l'autre une affection fraternelle. Henri ne pouvait se passer de Berthe et Berthe ne se séparait jamais d'Henri.

Quand l'adolescence, cet âge ouvrant des mystérieux côtés de l'existence et chercheur d'idéal, eut fait vivre en eux leur existence de seize ans, ce sentiment d'affection de frère à sœur changea.

Ils connurent un sentiment nouveau, plus âpre et plus ardent ; ils se surprirent en de longs regards, les yeux dans les yeux. Leurs mains invisiblement se cherchèrent à chaque rencontre et en un enlacement prolongé, finissant comme à regret, ils comprirent leur mutuel amour. Leur idéal devint de traverser la vie côte à côte, la main dans la main, en souffrant les mêmes souffrances et en goûtant les mêmes bonheurs.

L'idée d'une séparation infinie ne leur venait même pas.

II

Quand Henri eut vingt ans il quitta son oncle pour faire son droit à Paris. En larmes il embrassa Berthe une dernière fois, lui jurant qu'il l'aimait de toute sa force et que toujours il penserait à elle.

Henri était sincère, il aimait sa cousine de toute l'ardeur de ses vingt ans, de toutes les forces de son caractère généreux et de son âme prompte aux enthousiasmes.

Berthe était pour lui l'idéale femme. Si on eut dit à Henri qu'il allait l'oublier, si on lui eut dit qu'il en aurait aimé une autre qu'elle, il se serait révolté, car jusqu'ici il ne lui avait pas même été infidèle en pensée.

Dans les premiers temps de son séjour à Paris, il écrivit régulièrement à Berthe. En d'interminables lettres il lui disait ce qu'il souffrait loin d'elle, il lui faisait part de son travail, de ses projets, de ses rêves d'avenir.

Toujours Berthe lui répondait, lui donnant de bons conseils, l'exhortant de continuer à bien faire...

Les lettres d'Henri peu à peu devinrent moins fréquentes, puis elles se firent rares.

Berthe s'en alarma, avec cette secrète intuition que possèdent les femmes, surtout celles qui aiment, elle devina qu'Henri oubliait ses devoirs, devenait infidèle à ses serments.

Alors elle lui écrivit une de ces lettres provoquant les aveux, relevant les courages et le réconfortant pour de prochaines luttes victorieuses.

Henri lui répondit excusant son silence, le rejetant sur sa préparation à l'examen proche, et lui jurant que rien d'anormal ne se passait.

Henri revint passer les vacances au château de Fiercastel, il évita Berthe le plus possible. Il était gêné devant elle. Quand la jeune fille lui demandait ce qu'il avait, invariablement, il répondait, *rien*, et détournait la conversation. Il évitait de sortir seul avec Berthe. Pourtant encore, un reste d'amour lui tenait au cœur, et sa cousine restait pour lui la femme dans toute la conception de son être, celle qui toujours garde une parcelle d'amour.

Chaque homme en effet rencontre tôt ou tard dans sa vie, *la femme*, qui pour lui restera, *la vraie, la seule*, celle sur qui se modèleront tous ses rêves de femmes, et dont son esprit, dans les moments les plus fous de passion, dans ceux là spécialement, conservera l'indélébile nuage.

Pour Henri cette femme était Berthe, il l'aimait encore, et il craignait que son amour devenu subitement généreux en confessât ses folies. Certes il savait qu'il en aurait obtenu le pardon, mais il se plaisait dans son mal et il craignait de devoir s'amender.

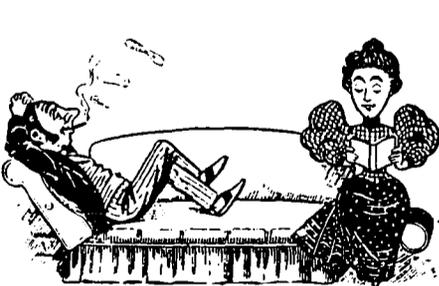
Henri avait fait des folies ; il avait mené la vie à Paris, cette idéale ville de toutes les jouissances, de tous les luxes, de tous les plaisirs. Là seul, livré à lui-même, sans surveillance, il s'était senti tout à coup enivré de liberté et de jouissance.

Lui qui était ignorant du mal, s'était senti entraîné par lui et son ignorance augmentait sa faiblesse.

Il avait goûté du plaisir, et maintenant il en voulait, il en voulait toujours. Son caractère s'était amolli et alors qu'une première victoire l'aurait pu maintenir dans le chemin droit, il avait dédaigné la lutte. Il allait à sa perte, il le savait, et ne faisait rien pour sortir de la voie dans laquelle se perdait son âme, et mourait de toutes les forces de son énergie. Berthe bientôt comprit. Elle devina l'abîme qui séparait d'elle, celui jadis tant aimé. Dans l'endeuillement de son cœur, elle souffrit, elle pleura, elle pria. La fin des vacances arriva, Henri retourna à Paris. Berthe lui écrivit de suppliantes lettres pour le ramener dans le chemin du bien ; ses lettres demeurèrent sans réponse. Les efforts furent vains. Henri continua à profiter de ses vingt ans avec toute l'autorité que lui donnait son rang de beau garçon, son titre et sa fortune.

Un jour Berthe proposa à son père d'aller voir son cousin à Paris. Là elle pourrait de vive voix lui dire ce qu'elle pensait, elle croyait que sa douleur allait toucher le cœur d'Henri, et que forte de ses larmes, elle trouverait un écho dans le cœur de celui qu'elle aimait tant encore.

LE SOFA PATENTÉ (CONTE DE LA VIE RÉELLE) — Suite



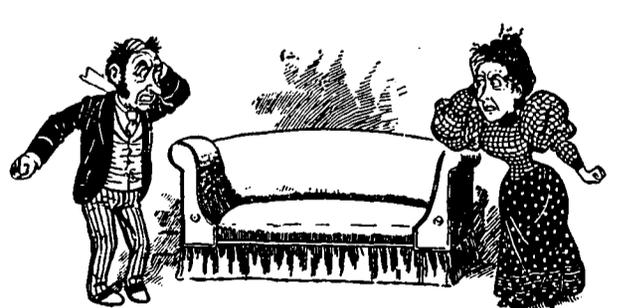
IV

— Tu sais, au commencement, ça joue peut-être un peu trop aisément. Tiens, voilà une autre combinaison, je me couche à un des bouts et toi tu t'assies et me fait la lecture. Est-ce assez réussi...



V

...Plun... pif... boum...



VI

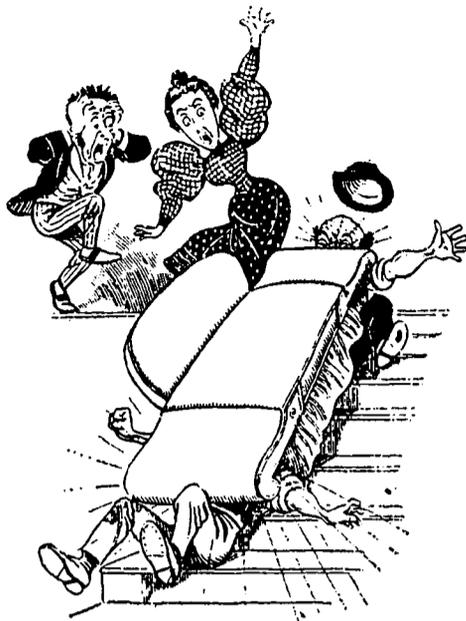
— Que le diable emporte cette saleté là et celui qui l'a faite. Je ne veux pas que ça reste un instant de plus dans ma maison ! Envoie de suite chercher un charretier pour qu'on le porte à l'encan.

LE SOFA PATENTÉ (CONTE DE LA VIE RÉELLE) — Suite



VII

... Et dites bien à Marcotte qu'il le vende pour n'importe quel prix, je ne veux plus le voir ici.



VIII

Pfuu... fuit... bing... paf...

Le comte de Fiercastel comprenant le désespoir de Berthe et voyant tout le bien qu'elle voulait faire à Henri consentit au voyage.

En entrant dans l'appartement de son cousin, Berthe vit sur la cheminée, jetées pêle-mêle, toutes ses lettres, lettres dans lesquelles elle avait mis le plus pur de son cœur, le meilleur de son âme.

Ces lettres n'était pas même ouvertes.

A cette vue son cœur se serra, ses yeux se mouillèrent, en un geste de désespérance, elle joignit les mains, pour elle, naïve jeune fille, c'était trop : c'était la suprême injure et l'ultime dédain.

Il ne virent même pas Henri ; il était parti, depuis quelques jours à la campagne.

Berthe réfléchit sur ce qui lui restait à faire pour sauver son cousin, elle était prête à accomplir pour cela tous les sacrifices.

Pendant tout un temps, Henri ne donna plus signe de vie, la jeune fille sachant le cas qu'on faisait de ses lettres s'abstint de continuer la correspondance.

III

Au bout de quelques semaines, un matin, Henri reçut la lettre suivante :

Couvent du Carmel de X...

" Mon cher Henri,

" Voici la dernière lettre que je t'écris. Ce sont les paroles d'une morte, car je suis morte au monde, par amour pour toi, pour te ramener au bien, je me suis vouée à Dieu.

" J'espère qu'Il agréera mon sacrifice et qu'il fera de toi, l'Henri des jours d'autrefois, bon, chaste, chrétien.

" Souvent Henri, je pense à toi, mais ce sera pour mêler ton nom à mes prières.

" Ta cousine,

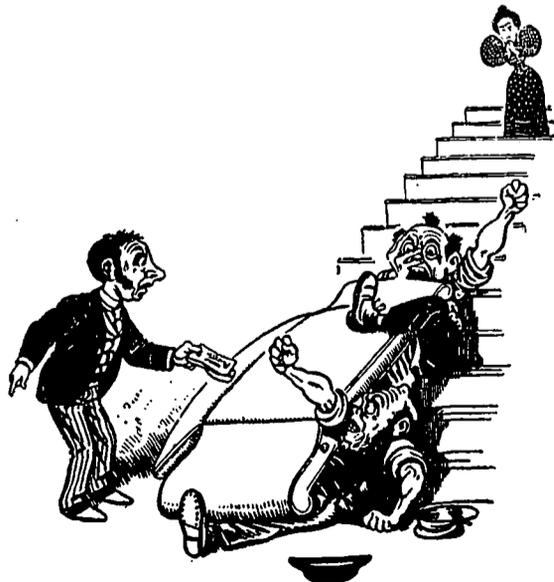
" BERTHE."

En recevant cette lettre, Henri fut atterré. Elle le frappa comme un coup de massue. Sa résolution fut prise ; " sacrifice pour sacrifice " dit-il, il quitta Paris et revint chez son oncle. Le comte de Fiercastel reçut froidement son neveu. Le père avait encore le cœur ulcéré du départ de sa fille, et trop bien il comprenait le motif de l'héroïque sacrifice.

"—Non, ce n'est pas vrai, dites-le moi, mon oncle. Non, ce n'est pas vrai que Berthe est partie ?" interrogea-t-il.

"—Si, c'est vrai," répondit le vieillard.

"—Mais elle sortira du couvent," s'écria Henri, qui sentait revivre tout l'amour d'autrefois, et cet amour devenait



IX

... Tenez, mes amis, ne vous fâchez pas ; je sais bien que l'escalier est dur, mais voici \$5.00 pour vous consoler et je vous donnerai \$1.00 de plus si vous le portez dans la cour et me le brisez en mille morceaux. Il y a des haches sous le hangard.

plus ardent depuis que l'objet aimé semblait plus irrémédiablement perdu.

"—Je ne crois pas," répliqua le Comte.

"—Mais je puis la voir ?" dit Henri.

"—Dès demain, si vous voulez"

Le lendemain, accompagné de son oncle, Henri se rendit au Carmel.

Il voulait revoir l'aimée de jadis, la pure, l'innocente, il voulait la reprendre et à force de repentir se faire pardonner le passé.

Derrière une grille Berthe apparut, ce n'était plus la Berthe d'autrefois. Simple religieuse vêtue de bure, cette descendante d'un grand nom était devenue l'humble servante du Christ, et suivant les exemples de son maître divin, elle était pauvre et s'humiliait.

Henri se jeta vers les barreaux le séparant de sa cousine et s'y accrochant, il murmura :

"—Pardon, Berthe, pardon !"

La religieuse leva les yeux au ciel, et eut un céleste sourire où se lisait l'ardent remerciement de son âme.

"—Berthe, je m'amenderai, Berthe, je deviendrai bon comme toi, oh ! je t'en supplie, quitte cette robe, sors de ce couvent, viens avec moi, car je t'aime, je t'adore."

Elle mit un doigt sur ses lèvres et dit :

"—Non, Henri, non, je me suis donnée à Dieu, je resterai toute entière à lui. Ah, que tu me fais du bien en disant que tu t'amenderas. Dieu m'a exaucée, qu'il est bon, que je l'en remercie, mais je suis ici pour y rester."

"—Alors tu ne m'aimes plus ?" s'écria Henri, douloureusement frappé.

"—Si, je t'aime encore, je t'aimerai toujours, mais ce sera en Dieu."

"—Berthe, Berthe", gémit Henri en lui tendant les mains en un geste fou.

D'un regard extatique, longuement elle le regarda et son doigt levé lui montra le ciel.

Henri baissa la tête — ce geste héroïque, il le comprenait clairement ; il voulait dire :

Si un jour tu veux que je sois à toi, aime Dieu, vis pour le ciel, là nous pourrons être l'un à l'autre, là nous pourrons nous aimer éternellement.

BARON BAUDOUIN DE FLANDRE.

Lac Témiscamingue, P. Q.

A L'IMPOSSIBLE NUL N'EST TENU

Une jolie visiteuse (en promenade à l'asile d'aliénés).— Ah ! quel horrible regard à cette femme que nous venons de rencontrer dans le corridor ! Est-elle dangereuse ?

Le surintendant.— Quelquefois, madame.

La visiteuse.— Alors pourquoi la laissez-vous en liberté ?

Le surintendant.— Parce que je ne puis la renfermer.

La visiteuse.— Et pourquoi cela ? N'est-elle pas sous votre contrôle ?

Le surintendant (avec un gros soupir).— Hélas, non, madame ! C'est ma femme.

COMPARAISONS

Louis (les yeux au ciel).— Georgette, la fille du laitier de ma mère est une jolie fille ! Ses cheveux d'or, sont blonds comme le beurre qu'elle apporte.

Henri.— Oui, et les yeux aussi bleus que le lait que sert son père.

LE SOFA PATENTÉ (CONTE DE LA VIE RÉELLE) — Fin



X

... A la bonne heure ! Je ne regrette vraiment pas d'avoir acheté ce meuble là ; la satisfaction de le voir mettre en pièces vaut l'argent. Tapez ferme, mes amis.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE

LES AERONAUTES PARISIENS DEVANT ALLER AU POLE EN BALLON.



SOLDATS INDIGENES DE LA COMPAGNIE DU PROTECTORAT DU NIGER.



LES récents évènements du Bénin, dont le sanglant prologue a été le massacre de la mission anglaise, ont eu la conclusion qu'on était en droit d'en attendre.

Les troupes envoyées pour venger l'affront fait au pavillon britannique ont atteint facilement la ville de Bénin dont le roi s'est enfui, ne laissant aux vainqueurs que la vue peu consolante des victimes de sa barbarie.

En effet, les Anglais, en entrant en ville, ont trouvé, entre de nombreux cadavres jonchant les rues, trente-trois malheureux crucifiés à des poteaux et témoignant de la sauvagerie des derviches et fétichistes ordinaires de la sanglante majesté noire.

Nous donnons aux lecteurs du SAMEDI les portraits, pris sur le vif, de trois des soldats indigènes d'infanterie au service de la Cie du protectorat. On remarquera qu'ici l'utile est mêlé à l'agréable, un de ces noirs guerriers appartenant à l'honorable corporation des musiciens. Allons, il y a encore un peu d'espoir dans le prochain apaisement des sanglantes hécatombes trop souvent à l'ordre du jour sur le continent africain. Le vieil adage ne dit-il pas que la musique adoucit les mœurs !

* *

Il n'y a pas lieu de se désespérer de voir, dans un avenir assez prochain, l'Afrique entrer dans la voie de la civilisation. La génération actuelle n'a-t-elle pas vu le Japon, naguère encore regardé, et avec juste raison, comme l'asile du plus cruel fanatisme, changer du tout au tout et, comme par le coup de baguette de quelque magicien, emprunter à la vieille civilisation européenne ce qu'elle avait de plus raffiné dans toutes les acceptions : arts, sciences, commerce, art militaire ou art naval. En moins d'un quart de siècle, l'Empire du Mikado a passé de l'oppressante féodalité des terribles "samouraï", les nobles à deux sabres, au régime quasi-parlementaire. Les jonques pesantes ont été remplacées par d'élégants steamers. Des arsenaux de construction sont sortis les armes et les engins les plus perfectionnés, reléguant dans les collections, les armes jusqu'alors chères aux habitants de ces pays encore un peu fantastiques, la distance aidant, mais pourtant plus près de nous, par la grâce de la civilisation, que ne le sont la Perse et la Turquie.

Une imposante cérémonie, la célébration des noces d'argent du Mikado, vient d'avoir lieu à Tokio.

En effet, le mariage de l'empereur actuel a eu lieu, il y a vingt-cinq ans, en 1869, et de magnifiques fêtes ont marqué cette solennité. Grand banquet de plusieurs centaines de couverts entièrement servi dans de la riche vaisselle d'argent aux armes impériales. Réceptions de gala, revues des troupes de terre et de mer, représentations théâtrales, toute la lyre a été épuisée, outre les réjouissances populaires offertes spécialement aux sujets de Sa Majesté Japonaise, dont un million au moins envahissait les rues pavées de la capitale impériale. On a joué au Palais, dans la grande Salle du trône et devant un millier d'invités, de vieilles pièces japonaises : L'Age d'or "et l'Oiseau de Paradis", avec accompagnement de musique, écrite il y a 13,000 ans par l'empereur Jomei.



M. LOUIS GOULET.



M. EDOUARD SURCOUF.

L'auditoire était absolument "select"; les hommes dans leurs riches uniformes, les femmes en gracieuses toilettes européennes et couvertes de bijoux. Les acteurs, par contre, portaient de magnifiques costumes anciens, faisant ressembler les guerriers à des monstres fabuleux.

Tout s'est admirablement passé et la gracieuse impératrice, la première et la plus aimée des femmes du Mikado, présidait à ces fêtes, revêtue d'une robe de satin blanc magnifiquement brochée d'argent, la tête ceinte d'un diadème et littéralement constellée des plus merveilleuses gemmes et des diamants les plus brillants du trésor de la couronne.

* *

Fêtes au Japon, massacres en Afrique, sourdes inquiétudes en Europe et, brochant sur le tout, une température sibérienne dans beaucoup de pays peu habitués à pareil dévergondage des éléments.

De la neige en abondance en Allemagne, en France, en Angleterre. Des régiments entiers perdus dans la tempête pendant plusieurs jours; quand aux trains en "panne" on ne les compte absolument plus. Il nous suffira de présenter à nos lecteurs la vue photographique d'une malheureuse locomotive enneigée, près d'Edimbourg (Ecosse), pour bien démontrer qu'il n'y a pas qu'à Montréal où les bordées de neige viennent intempestivement arrêter la circulation de nos tramways et suspendre, momentanément, toute manifestation de la vie dans nos vastes métropoles.



SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE DU JAPON.



UNE LOCOMOTIVE ENNEIGÉE, PRÈS D'EDIMBOURG (ÉCOSSE).

Il paraît que le spectacle, pourtant complet, de nos hivers ne suffit pas à beaucoup d'aventuriers découvreurs de mondes.

Le professeur André, dont le projet d'exploration au Pôle Nord par ballon eut un si énorme retentissement, l'année dernière, dans tout le monde civilisé, manifeste hautement l'intention de reprendre, dès ce printemps, la suite de sa téméraire expédition qu'il n'a pu poursuivre une première fois par suite d'événements absolument de force majeure.

Le roi de Suède vient de mettre à la disposition du hardi explorateur, la canonnière "Svens Ksund" pour conduire, dès le printemps, l'expédition André au Spitzberg, tandis qu'un autre navire y transporterait le gros du matériel nécessaire aux futurs aéronautes.

Mais André a des concurrents en la personne des aéronautes français, L. Godard et E. Surcouf qui, reprenant un projet déjà soumis à l'Académie des Sciences en 1873, par Sivel et Crocé Spinelli, veulent, eux aussi, s'élancer sur la route, tant de fois entreprise, jamais achevée, de cet attirant Pôle Nord qu'a entrevu Nansen et que ses compétiteurs veulent fouler aux pieds ou, tout au moins, examiner à loisir du haut de leur observatoire aérien.

Et puisque nous parlons du Dr Nansen, saluons au passage le héros d'une des plus étonnantes aventures polaires, hivernant sans feu et sans provisions pendant tout un de ces terribles hivers, dans une cabane de neige, se nourrissant de la chair crue du phoque et de l'ours blanc et parvenant néanmoins à rejoindre son brave petit navire, "le Fram", et à ramener son expédition à son port d'attache.

Nous donnons ci-contre le croquis pris par Mr E. Griffith du vaillant petit navire, "le Fram", grâce auquel il a été possible à l'expédition Nansen d'accomplir son étonnante odyssee, et le portrait du Dr Nansen lui-même, tenant dans ses bras sa petite fille "Liv".

Comme on le voit, il y a encore de beaux jours pour les explorations arctiques et les mânes de Cornelius de With, de Wilhom Barrentz, de Franklin doivent tressaillir d'aise devant cette série d'efforts intelligents, raisonnés, persistants envers et contre tout et se préparant à demander au mystérieux pôle du froid, par eau, ou plutôt par glace, par air même, le secret qu'il cache et défend contre toutes les entreprises et qu'il faudra bien qu'il se décide à révéler.

S'il est un problème dont la solution intéresse vivement le monde scientifique, c'est bien assurément celui-là et nous n'en voulons pour preuve que les nombreuses expéditions qui, de l'Angleterre, de la France, de la Norvège et des Etats-Unis, ont à maintes reprises déjà, essayé d'atteindre ce but sans cesse fuyant de-

vant les investigations. Rien n'a refroidi l'ardeur de tous les hardis marins dont les tentatives se renouvellent, presque chaque année; tentatives à succès relatifs aussi divers que l'ont été les programmes des expéditions polaires et qui ont permis d'approcher du point visé, avec la dernière de ces expéditions, celle de Nansen, à quelques centaines de milles seulement.

Nul doute que l'année 1897 ne laisse percer au moins quelque partie de ce mystère, irritant pour l'orgueil humain qui a déjà tant accompli de titanesques travaux, mais ne sera satisfait que quand un de ses hardis pionniers aura foulé de son talon et planté son drapeau, celui de la science, à l'endroit précis où se coupent les méridiens terrestres.

LOUIS FERRON.

PRIS AU PIÈGE

Un quidam plus chauve qu'une bille de billard se présente chez Ponton, le coiffeur bien connu de la rue St-Laurent et lui demande d'un ton goguenard :

— Connaissez-vous un moyen de me noircir les cheveux ?

— Parfaitement, monsieur, lui répond l'interpellé. Veuillez d'abord vous procurer des cheveux gris.

UNE FLÈCHE BARBELÉE

Un de nos jeunes avocats, assez vaniteux, mais d'un talent plus qu'ordinaire (il y en a paraît-il), avait plaidé la cause d'une pauvre veuve. Après l'audience, il va trouver le président du tribunal.

— J'espère, monsieur le président, lui dit-il, avoir excité votre compassion par ma dernière plaidoirie ?

— En effet, Maître X..., lui répondit le président qui est fort caustique, vous avez excité ma pitié au plus haut point.

Maître X... n'a pas encore compris.

CONSOLÉ D'AVANCE

La grande sœur. — Allons, sois raisonnable, Loulou, si tu manges tout ce gâteau pour sûr tu vas être malade.

Loulou. — Peut-être bien. Alors j'en n'irai pas à l'école demain.

La vérité est une chose bien puissante, puisqu'elle se fait jour à travers tous les déguisements de l'amour-propre chez un auteur qui a écrit il y a deux mille ans.—BENJAMIN CONSTANT.



LE DR NANSEN ET SA FILLE "LIV",



LE FRAM

NAUFRAGE



Le matelot Cuchetot (de la "Belle Poule", qui est légèrement en brosse). — Sapristi... que l'eau est froide ! mais c'est égal... que j'ai la force de nager jusqu'au phare... et je suis... sauvé.

Gerbes et Glanures

(Extraits des journaux français)

Deux Auvergnats causent ensemble.

—C'est drôle, fait l'un, depuis quinze ans que nous habitons la même maison, je ne t'ai jamais vu aller au bain !

—Au bain ? riposte l'autre fièrement. Allons donc, est-ce que j'ai besoin de me droguer ?

—Ah ! Monsieur, s'écrie la garde-malade, je me suis trompée. Au lieu de la potion, je vous ai fait boire une cuillerée d'encre.

Scène de désespoir, mêlée d'effroi. Arrive le médecin :

—Faites avaler au malade une feuille de papier buvard : il n'y paraîtra plus.

Fizelier, l'acteur, a un fils, citons un mot de ce fils qui avait alors une dizaine d'années.

Il revenait avec sa mère de faire les provisions et avait à monter la côte de la rue des Martyrs.

—Tiens ! fait la mère en lui donnant le panier à porter, prends ceci, je suis lasse.

—Alors, l'enfant grognant et mécontent :

—Si tu es lasse, moi je suis le valet.

Calino s'est commandé des bottines sur mesure, mais comme toujours, le cordonnier les lui a faites trop étroites. Il s'escrime néanmoins à les mettre. Sa femme arrive sur ces entrefaites.

—Qu'avez-vous donc, mon ami, à geindre ainsi ?

—Ah ! ma bonne, jamais je ne pourrai entrer dans ces bottines avant de les avoir portées deux ou trois jours.

Cuisinière vs. Femme de Chambre



La femme de chambre. — Madame m'envoie vous dire qu'elle a encore trouvé un cheveu dans le potage.

La cuisinière. — Dites donc à Madame que cela est aussi faux que ses cheveux.

On montre à un bohème une pièce de cent sous, neuve, et on a soin d'ajouter :

—Elle est de Louis XVI, c'est rare.

—En principe, dit-il, une pièce de cent sous est toujours rare.

A table en famille :

—Allons, bébé, mange ta soupe.

—J'peux pas !

—On peut toujours faire ce qu'on veut.

—Oui, mais je veux pas.

Les gaietés de l'annonce :

Bébés incassables

Et au dessous, en grosses lettres :

Réparations

Guibollard va, pour le consulter, chez le juge de paix de son canton.

—Monsieur est absent, répond le domestique : il est parti pour quelques jours.

Guibollard, désappointé :

—Cependant, il sait bien qu'on ne peut être juge et partie.

Un bon bourgeois fit creuser un puits dans son jardin, et comme les ouvriers lui demandaient où ils devaient transporter l'énorme tas de terre qui en résultait :

—Parbleu, répondit-il, faites un trou à côté et mettez-la dedans.

—Quel âge aviez-vous, baron, quand vous vous mariâtes ?

—Je ne sais plus au juste, comtesse ; mais, sûrement, ce n'était pas l'âge de raison.

Trouvé en feuilletant un volume de vers signé du nom d'un dramaturge connu, dont plusieurs pièces furent jouées — si nous ne nous abusons — à la Comédie Française.

C'est Adam qui parle :

—Nous étions assis, Eve et moi, sur la lisière d'une antique forêt... Déjà ! se fut écrié Hervé.

—Est-il peureux ? demandait on à un homme en lui parlant d'un cheval qu'il venait d'acheter.

—Oh ! pas du tout, répondit-il. Voilà trois nuits qu'il couche seul dans son écurie.

Mme X... vient de perdre son mari. Le jour de l'enterrement, elle reçoit les consolations des siens et les condoléances des personnes de sa connaissance. Une dame l'étreint avec émotion en s'écriant :

—Pauvre !... Et dire que vous n'aviez que celui-là !...

Logique des enfants :

Bété lit un journal.

Tout à coup il lève le nez et demande à son père :

—Chronique, qu'est-ce que ça veut dire ?

Et celui-ci distrait :

—Mais c'est ce qui se passe.

—Comment alors qu'il se fait que le coryza de maman ne se passe pas et que le docteur dit qu'il est chronique ?

Contre une tombe du cimetière repose une couronne où s'enroule cette inscription qui fait rêver :

Au plus cher des époux !

REGRETS MOMENTANÉS

Deux fabricants, l'un Américain et l'autre Marseillais, prièrent à qui ferait le meilleur coffre-fort incombustible.

Un coq vivant fut enfermé dans chacun des coffres-forts, qui furent mis au feu.

Le coq mis dans le coffre-fort de l'Américain fut retiré vivant, tandis que celui mis dans le coffre-fort du Marseillais était mort.

—J'ai gagné, dit l'Américain.

—Mais non, bagasse, répond le Marseillais, mon coq y est mort de froid.

—Et vous, Monsieur Calinaux, pratiquez-vous aussi le noble sport de la pédale ?

—Ah ! grands dieux, non !... S'il n'y avait qu'une bicyclette et moi sur la terre la fin du monde serait bientôt venue.

La mère Thibault attend son mari sur le quai de la gare.

Le train arrive. La bonne femme s'exclame, apercevant l'objet de ses rêves.

—C'est Thibault ! C'est Thibault !

—Qu'est-ce qui est donc si beau que ça, eh ! vieille toquée ? clame un gavroche.

Les petites conséquences de la langue française :

—Et ce manchot, avec qui vous étiez en affaires, est-il devenu plus traitable ?

—Mais oui... Il a fini par mettre les pouces.

Dans l'antichambre d'un ministre connu pour sa petite taille, on parle des fêtes de Versailles.

—Le ministre veut, paraît-il, jouer les Hoche.

—Peine inutile, dit notre confrère D..., il ne sera jamais qu'un mi-Hoche !

DEVINETTE



Où est l'ogre ?

LE CHARMEUR DE LOUPS

Au cœur de l'hiver, quand la terre est couverte de neige, quand les troupeaux restent enfermés dans l'étable, les loups affamés attaquent quelquefois l'homme.

Parmi les aventures de ce genre dont j'ai entendu le récit autour des feux de camp, en Amérique, celle qui m'a le plus impressionné eut pour héros un vieux ménétrier nègre appelé Richard.

C'était un vieux bellâtre paresseux et qui n'avait pour tout mérite que l'agilité de son archet, mais ce mérite était estimé haut par les "gentlemen" de couleur et même par tous les blancs du voisinage. Pas une fête n'avait lieu sans que Richard y fût convié ; personne d'ailleurs, à quarante milles à la ronde, n'eût été capable de le remplacer.

Il était d'une scrupuleuse exactitude, et depuis qu'il avait l'honneur de représenter la musique dans le pays, personne ne pouvait lui reprocher de s'être jamais fait attendre.

Cela devait pourtant lui arriver une fois. Le ménétrier avait été convié à un mariage nègre. La plantation où se célébrait la fête était située à trois milles environ de la hutte qu'il habitait ; le froid était excessif, la neige qui couvrait le sol avait une épaisseur de plusieurs pieds.

Pendant que tous les nègres de la plantation se livraient avec activité aux derniers préparatifs de la fête, l'Apollon des noirs, Dick le ménétrier, procédait avec plus de soin encore que de coutume à sa toilette.

Après un dernier regard dans un morceau de miroir fixé par trois pointes au mur de sa chambre, il poussa un soupir de satisfaction devant la noire image que ce miroir réfléchissait, prit son violon sous son bras et sortit.

Le sentier qu'il suivait était très étroit ; ses méandres traversaient une forêt épaisse que la hache ou la scie avaient à peine éclaircie. Ça et là un rayon de lune brillait faiblement à travers la feuillée ; le silence n'était rompu que par le craquement de la neige gelée sous les pas lourds du nègre. S'il n'avait été complètement absorbé par la crainte d'arriver en retard, Richard aurait probablement subi l'impression angoissante qui se dégageait de cette solitude, mais il ne songeait qu'à allonger le pas et regrettait le temps qu'il avait passé à polir les boutons de métal de son habit, en se représentant les gens de la noce impatients de commencer la danse. Ses jambes maigres allaient, allaient comme les roues d'une locomotive, et derrière lui, sans qu'il y prit garde, des ombres noires avançaient réglant leur vitesse sur la sienne ; c'étaient les loups, les terribles loups.

Bientôt, cependant, un aboiement impatient rappela Richard au sentiment de la réalité et attira son attention sur ce qui se passait derrière lui. Les ombres effrayantes se pressaient, s'agitaient comme une gigantesque fourmilière ; leur nombre semblait augmenter à chaque instant, et Dick apercevait de plus en plus nettement l'étendue du danger.

Heureusement les loups de tous les pays du monde y regardent à deux fois avant d'attaquer un homme ; ils étudient le terrain, cherchent une occasion favorable. Cette prudence de l'espèce était pour le moment la seule sauvegarde du ménétrier.

Les cris de la bande affamée se succédaient maintenant sans interruption et remplissaient d'épouvante l'âme du malheureux nègre, qui n'était pas celle d'un héros. Le péril d'ailleurs était très réel, les loups ne quittaient pas ses talons, et s'efforçaient même de se dépasser l'un l'autre avec une émulation sinistre. Si Dick, obéissant à sa frayeur, avait pris la course, il était perdu ; mais il connaissait les habitudes de ses ennemis, et sachant que le moindre signe de crainte de sa part serait le signal d'un

assaut général, il s'efforçait de faire bonne contenance. Il se souvenait qu'il y avait au milieu d'une clairière, à laquelle il était près d'arriver, une cahute abandonnée, et l'espoir d'atteindre ce refuge soutenait son courage.

L'audace des loups augmentait à chaque instant ; ils se pressaient autour du nègre. De quelque côté qu'il tournât la tête, à droite, à gauche, et jusque bien loin derrière lui, il n'apercevait que des centaines d'yeux flamboyants. Pour faire reculer les plus avancés dont le siffle chaillait d'un peu trop près ses jambes, il assena sur leur museau un coup de son violon ; il n'avait pas d'autre arme, mais la résonance des cordes dans la boîte de l'instrument eut pour effet inattendu d'inquiéter les loups, qui s'arrêtèrent étonnés. Dick gagna quelques mètres d'avance sur eux. Cette diversion plusieurs fois répétée lui permit d'atteindre la lisière de la forêt. Ils s'arrêtèrent là, hésitant à poursuivre leur victime sur un terrain découvert ; mais leur faim domina leur prudence, et après quelques secondes d'arrêts, ils s'élançèrent sur ses pas, en poussant un hurlement furieux.

Dick courait comme s'il avait eu des ailes vers la cahute abandonnée.

Si par malheur la bande affamée l'avait atteint, il aurait eu vainement recours à son violon ; sa course avait détruit le charme. Il poussa la porte avec une vigueur qui doublait l'imminence du danger et assujettit le loquet à ce un petit morceau de bois. Il était temps, les loups étaient sur ses talons.

Il se hissa rapidement sur le toit crevé dont les solives seules restaient en place. Quoique sa situation fût meilleure, il n'était pas absolument hors de danger. La fureur des loups croissait de minute en minute. Quelques-uns avaient réussi à se frayer un passage à travers les cloisons disjointes de la cabane, et comme leurs compagnons restés dehors, ils bondissaient vers les jambes de Dick, qui ne parvenait à se préserver de leurs morsures qu'à force de mouvements agiles et de coups de pied. En dépit de son alarme et de ses angoisses, il n'avait pas oublié son violon, qui déjà lui avait sauvé la vie dans la forêt ; saisissant son archet, il tira de l'instrument un accord strident, qui domina les hurlements des loups, et les fit taire subitement. Tout fois les brutes affamées continuaient à bordir vers le toit, et Dick comprenait, devant leurs furieux efforts, que la musique ne réussit pas toujours à adoucir les mœurs. A force de se ruer contre les murs, la terrible bande commençait à les ébranler, Dick se jugea perdu.

"Que le ciel ait pitié

de moi ! Je suis un homme mangé !" s'écria-t-il.

Affolé, il saisit son archet, et laissant aller ses doigts nerveux et inconscients, il commença à jouer le fameux air national américain, le "Yankee Doodle". C'était le chant du cygne, son propre *requiem* : mais une soudaine tranquillité l'entoura. L'antique légende d'Orphée était renouvelée ; les bêtes semblaient obéir à un enchantement, et quand Dick eut recouvré assez de présence d'esprit pour comprendre ce qui se passait autour de lui, il s'aperçut que ces auditeurs étaient cent fois plus attentifs que ceux qui louaient son habileté de musicien. Sa seule chance de salut était de continuer à jouer jusqu'à ce qu'un secours humain lui arrivât. Et il passait en revue tout son répertoire ; jamais il n'avait joué avec tant d'âme, tant de brio, tant d'expression, il se surpassait pour ses auditeurs à quatre pattes, oubliant dans l'orgueil de son triomphe le mariage, les illuminations brillantes, le souper et même le punch qui l'attendaient. Mais toute médaille, hélas ! a son revers. A la fin de la nuit, le pauvre vieux nègre était transi jusqu'aux os ; en vain essayait-il de prendre un moment de repos, dès que son archet s'arrêtait, les loups se ruaient contre les parois de la hutte.



Il se surpassait pour ses auditeurs à quatre pattes. (P. 9, col. 2.)

Pendant que se passait dans la clairière cette scène fantastique, les nègres, qui attendaient l'arrivée de leur camarade pour commencer les réjouissances, s'impatientaient de plus en plus, ne comprenant rien à ce retard de la part d'un homme aussi scrupuleusement exact. Enfin, après une longue et inutile discussion sur les motifs qui pouvaient avoir retenu Dick, six des invités se décidèrent à aller le chercher. Ils le découvrirent, en arrivant à la clairière, perché sur le toit de la cabane, continuant son concert que la horde charmée écoutait avec un intérêt intense.

Les six nègres poussèrent un cri simultané et les loups effrayés s'en-

fuirent à toutes jambes. En un clin d'œil les auditeurs s'étaient évanouis, on n'en apercevait plus un seul. Le vieux musicien, gelé et à demi mort, tomba évanoui dans les bras de ses sauveurs. Ses cheveux frisés, qui étaient encore d'un noir de jais quand il procédait à sa toilette pour se rendre à la fête, étaient en quelques heures devenus aussi blancs que la neige qui couvrait le sol.

Imité de l'anglais par

C. DICKSON.

 *Suite et fin du feuilleton "Le Masque de Velours" à la page 18.*

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI"

LA CANTINIÈRE DU 13^{ME} ZOUAVES

PAR GEORGES LE FAURE

CHAPITRE PREMIER

LE MÉNAGE FLEURET

—Je te dis que si...

—Je te dis que non...

—J'y étais-t-y pas ?

—Et moi donc !... Tu vas peut-être dire que je plurais des pommes de terre pendant ce temps-là ?

—J'dis pas ça ; mais vouloir me soutenir que c'était pas Canrobert qui commandait !... A preuve que j'ai versé la goutte à un de ses officiers d'ordonnance...

—Mais, ma pauvre vieille, t'avais la berlue, ce jour-là !... C'était si bien Mac-Mahon que, comme je fumais ma pipe, y a un de ses lieutenants qui me l'a demandée pour allumer un cigare...

—T'es qu'un entêté...

—Et toi, t'en es une autre !...

Un silence suivit, durant lequel les deux interlocuteurs se regardèrent dans le blanc des yeux.

Dans la grande salle, on n'entendait plus que le bourdonnement des mouches qui voltigeaient autour des bouchons poisseux des litres de sirops et d'apéritifs, alignés sur le comptoir, et le tic-tac monotone du coucou pendu à la muraille blanche, entre deux chromos, l'un représentant Canrobert, avec sa tête nue toute auréolée de sa légendaire chevelure blanche ; l'autre, Mac-Mahon avec son képi dont la visière coupait légèrement le sourcil droit, ombrant le visage énergique, sabré d'épaisses moustaches.

Au-dessus du comptoir, un faisceau de drapeaux tricolores surmontait, l'encadrant pour ainsi dire de leurs plis, un buste en plâtre du président de la République, et au-dessus des hampes, sur un panneau de calicot s'étaient ces mots, en lettres rouges :

AMÉNAÏDE FLEURET

cantinière

13^{ME} ZOUAVES

De-ci de-là, accrochés avec une symétrie trahissant des prétentions artistiques, des tableaux sans valeur représentant des faits de guerre (effets de neige) ou des combats navals (effets de soleil couchant).

Comme meubles, des tables et des bancs, lustrés, polis, vernis par les "classes" qui s'y étaient succédé depuis des années et, pendant du plafond à l'extrémité de longues tringles, des lampes à pétrole munies de leurs abat-jour en fer-blanc.

Le comptoir, long rectangle de zinc ouvragé, occupait tout un des côtés de la pièce, faisant face à la porte, et c'était derrière que, les mains sur les hanches, parlait Mme Fleuret, l'une des interlocutrices du dialogue par lequel commence ce récit.

C'était une femme de petite taille, si petite que par instant il lui fallait se hausser sur la pointe de ses pieds pour dominer le régiment de bouteilles qui encombraient le comptoir. Suivant l'expression populaire, elle était sèche comme un coup de trique, très brune avec ça, la peau hâlée par le vent du désert, le soleil d'Afrique et le vent de toutes les routes par lesquelles elle s'était trébuchée ; si bien qu'à voir les deux bras qui sortaient des manches de la cami-

sole de calicot blanc, relevées jusqu'au coude, on eût dit deux sarments de vigne, montrant à fleur de peau les nerfs saillants comme des ficelles.

La face, au teint mangé par les intempéries, était osseuse, avec des pommettes proéminentes qui crevaient la peau sèche, et une bouche en coup de sabre, bordée de lèvres minces, sans couleur ; embusqués au fond de l'orbite creux, les yeux brillaient d'un éclat fiévreux restant, à l'état normal, un grand fond de malice ; mais qui, lorsque la conversation dégénérait, comme présentement, en discussion, lançaient des éclairs mauvais.

Des cheveux en broussaille, noirs et rudes comme des crins, rares d'ailleurs, tirés en arrière, "à la chinoise," pour découvrir le front étroit et bas, se réunissait derrière la tête en un petit chignon retenu par quelques épingles en écaille fausse.

Tel est, en quelques lignes, "l'instantané" de Mme Aménaïde Fleuret, cantinière au 13^{me} zouaves, ayant de quelques mois dépassé la cinquantaine, bien que, grâce à l'exiguïté de sa taille, à la prestesse de son allure, elle ne parût pas avoir plus de quarante ans, décorée de la médaille militaire pour sa courageuse conduite pendant la guerre de 70, citée à l'ordre du jour pour faits de guerre au cours de la campagne du Sud-Oranais, portée à l'ordre de la brigade, à l'occasion d'une action d'éclat en Tunisie.

Brave jusqu'à la témérité, comme le plus brave des hommes de son régiment, regrettant le temps où l'on faisait colonne et où la "poudre parlait," la cantinière du 13^{me} zouaves avait un cœur foncièrement bon qui falsait d'elle, sous des abords un peu rudes, une mère véritable pour les troupiers.

Mais, pour contrebalancer toutes ces qualités, le ciel l'avait douée du caractère le plus exécrable dont jamais femme fut ornée depuis notre mère Eve, caractère que les zouaves du 13^{me}, en leur langage un peu cru, mais franc, n'avaient pas hésité à qualifier de "rosse."

A une femme telle que celle-là, il faut nécessairement une victime, un souffre-douleur ; or le souffre-douleur d'Aménaïde n'était autre que son propre mari, Sulpice Fleuret, le plus chevronné des sergents du 13^{me}, dont il était une des gloires, avec sa poitrine couverte de médailles aux rubans multicolores, les barreaux d'or qui zébraient les manches de sa veste bleue, et sa belle barbe poivre et sel qui lui descendait jusqu'au creux de l'estomac. Par un contraste qui n'est pas rare, Sulpice Fleuret avait une stature de géant, ce qui lui avait valu d'être tambour major aussitôt que la "clique," un moment supprimée, avait été rétablie dans l'armée.

Décoratif au premier chef, il avait vraiment bon air, lorsque défilant en tête du régiment, coiffé du turban blanc de grande tenue, il jonglait avec sa canne, épatant par sa maîtrise les bons badauds de Constantine qui se pressaient sur les trottoirs pour le voir passer.

Car Sulpice Fleuret n'était pas tant le tambour-major du 13^{me} zouaves que celui de Constantine et, lorsque quelque habitant de la ville recevait la visite d'un ami lui demandant ce qu'il y avait de curieux à voir, il ne manquait jamais d'ajouter, après avoir énuméré les monuments curieux et les sites saisissants :

—Et puis, notre tambour-major du 13^{me} !

C'en était au point qu'Aménaïde qui constituait, elle aussi, une des fiertés de Constantine, avait fini par être jalouse de son mari, lui en voulant d'amoindrir le succès qu'elle obtenait elle-même, lorsque, la taille bien prise dans son coquet uniforme, la chechia coupant l'oreille et le classique tonnelet sur la hanche gauche, elle marchait avec l'état-major du régiment.

Si, à ce sentiment bizarre, vous joignez un caractère naturellement grincheux, vous comprendrez que la cantinière ne fit pas mener à son mari une existence précisément douce. L'humeur acariâtre de la bonne femme eût dû cependant s'atténuer lorsqu'un maudit rhumatisme ayant rendu Sulpice impropre au maniement de la canne, il avait dû remettre à un autre cet insigne du commandement des "tapins ;" mais le pli était pris et, comme durant quelques années, le pauvre tambour-major avait courbé la tête devant sa terrible moitié, il en fut de même après sa déchéance qu'auparavant.

Outre cette jalousie, Aménaïde en voulait à son mari pour une cause qui remontait aux premières années de son mariage : elle

avait rêvé d'une nichée d'enfants, pour lesquels elle pût épuiser les trésors de tendresse qu'elle sentait en elle. Par une inconcevable malchance, les ans avaient succédé aux ans, sans que le ciel lui envoyât le moindre mioche à aimer et à caresser ; et, bien que son mari fût tout au moins aussi désolé qu'elle, c'est à lui qu'elle faisait porter la peine de cette cruelle déception. Sa rancœur s'était augmentée encore lorsque Sulpice Fleuret avait été chargé par le colonel—sans avoir osé avouer à sa femme qu'il eût sollicité l'emploi—de la surveillance des enfants de troupe : le brave homme n'avait pas trouvé d'autre moyen de satisfaire sa vocation paternelle.

Il n'avait pas eu besoin d'un grand effort d'imagination pour se persuader, en très peu de temps, que tous ces gosses, la plupart orphelins, étaient les siens, et les soins dont il les entourait, lui, un homme, un troupière, eussent été ridicules s'ils n'eussent été si attendrissants ; lorsque, le matin, il avait surveillé d'un œil quasi maternel la toilette des plus petits et examiné avec une indulgence bourruue la manière dont les plus grands s'étaient brossés et astiqués, il les menait en rangs au collège, presque aussi fier de "faire le pion" que de commander ses tapins à la parade.

Souvent, au moment des compositions de fin d'année, il prenait leurs livres et leur faisait réciter leurs leçons, bien que la plupart du temps il n'y comprît rien ; puis, le grand jour arrivé, il fallait le voir revenant par la ville, poussant devant lui sa petite compagnie, radieux de la pile de volumes dorés qu'il rapportait, ayant, passées dans son bras, les couronnes de feuilles de chêne. Et, le soir, à la cantine, au repas extraordinaire offert à "ses enfants" pour célébrer cet heureux jour, le sergent Sulpice débouchait des bouteilles de limonade qui pétillait dans les verres comme du champagne.

Mais, deux mois après, lorsque les vacances scolaires passées, les enfants de troupe ayant satisfait aux examens d'entrée, quittaient le régiment pour le Prytanée, c'était le cœur bien gros qu'il les embrassait à bord du paquebot qui devait les mener en France. Aussi, bien qu'éloigné d'eux, Sulpice Fleuret était loin de les oublier ; il correspondait avec eux, s'intéressait à leurs études, tout heureux lorsque les lettres lui apportaient de bonnes notes, exultant quand, du Prytanée, les enfants de troupe du 13^{me} entraient avec un bon rang dans quelque école spéciale.

Cette surveillance des enfants de troupe, dans laquelle, depuis nombre d'années, Sulpice trouvait sa joie, était pour la cantinière l'occasion de plaisanteries sans cesse répétées, et qui trahissaient sa mauvaise humeur du "truc" employé par son mari pour remplacer cette paternité vainement attendue et à laquelle il avait fini par renoncer. A tout bout champ, c'étaient des "va donc border tes gosses ou, "as-tu donné à têter à tes petits ?" ou bien encore le samedi, jour consacré aux travaux de propreté, "as-tu bien débarbouillé tes mômes" ?

Sulpice, bon enfant, et qui ne redoutait rien tant que les discussions avec son épouse, se contentait de hausser les épaules, et de rire dans sa moustache, sachant fort bien que, si elle l'eût pu, sa femme eût volontiers troqué sa médaille militaire contre le droit de caresser, de soigner, de bichonner tous ces gamins en culotte rouge, il n'en voulait pour preuve que la tendresse bourruue avec laquelle, lorsqu'il lui était possible d'en pincer un au passage, elle le serrait sur sa poitrine, glissant dans les poches du petit des poignées de bonbons et des tablettes de chocolat.

Par exemple, si Sulpice Fleuret se contentait d'opposer à Aménaïde une aussi philosophique indifférence, lorsque ses sarcasmes ne s'adressaient qu'à lui, il lui résistait, et ce avec un entêtement digne de son pays d'origine — avons-nous dit qu'il était Breton ? — lorsque la conversation venait à tomber sur l'armée en général et en particulier sur les chefs sous les ordres desquels il avait combattu ; Canrobert et Mac-Mahon.

C'est du reste, à la fin d'une de ces discussions que le lecteur a fait, au début de ce chapitre, connaissance avec Sulpice et Aménaïde Fleuret. Arrivés l'un et l'autre au paroxysme de la colère, peut-être étaient-ils sur le point d'employer des arguments plus frappants, lorsqu'une sonnerie éclata dans la cour.

—La soupe ! s'exclama la cantinière stupéfaite... espèce d'arbi ! tu me fais perdre mon temps et le déjeuner de mes sous-off...

Puis, ricanant :

—Et tes mioches ?... Y a donc pas collègue aujourd'hui ?...

—Non... c'est jeudi... et même, ça me fait penser...

Il fouilla dans sa poche, tout en coulant vers sa femme un regard timide et murmura :

—Dis donc, Aménaïde, je voudrais un pot de confiture...

Elle sursauta, la prunelle effarée.

—Un pot de confiture ! répéta-t-elle, t'es pas fou ?... De la confiture à monsieur !... Te faut-il pas des biscuits avec ?...

Elle grinçait, ayant bien deviné à qui cela était destiné, mais le jalosant précisément à cause de cela... Il avait tiré d'une vieille bourse de peau une pièce de quarante sous qu'il posa sur le comptoir, en disant :

—Qu'est-ce que ça te fait, de le vendre à moi ou à un autre ?... C'est pour ne pas sortir du "quartier"...

A la vue de la pièce blanche, il sembla que le visage de la cantinière, subitement apoplectisé, allait éclater.

—De l'argent ! légaya-t-elle... Je suis donc bien rosse que tu me crois capable... et puis, t'en as donc de trop pour ton tabac...

Vivement, elle s'était baissée et de dessous le comptoir, elle avait tiré un pot en porcelaine blanche qu'elle mit dans la main de son mari, y ajoutant un paquet de papier bleu.

—Tiens ! les voilà tes confitures, dit-elle, et des biscuits avec... Maintenant, sauve-toi, grand voleur...

C'était l'expression dont elle se servait quand le baromètre de son caractère était au beau, et riant sous cape, Sulpice s'enfuit.

Dans le couloir il marchait si vivement qu'il se heurta à un individu vêtu d'un costume civil, qui se dirigeait vers la cantine.

—Tiens... monsieur Fabian !...

—Moi-même... Mais on dirait que ma vue vous étonne !... Je parie que vous ne vous rappelez plus votre invitation à déjeuner ?...

Sulpice leva en l'air ses deux mains, dont l'une tenait le paquet de biscuits et l'autre le pot de confitures.

—Bast ! ça ne fait rien ; la cantinière du 13^{me} est là, pour un coup... Entrez prendre l'apéritif, penlant que je vais surveiller le déjeuner des petits, et je suis à vous...

Cela dit, il s'éloigna à grandes enjambées, tandis que le nouveau venu entra à la cantine, à la suite des sous-officiers qui venaient prendre leur repas...

Il n'avait pas franchi le seuil de la pièce que le petit œil noir d'Aménaïde l'avait aperçu et qu'aussitôt son visage, naturellement peu avenant, prit une expression plus rébarbative encore, si bien que le nouveau venu, s'approchant du comptoir pour lui souhaiter le bonjour, eût dû être aveugle pour ne pas s'apercevoir de la mauvaise impression que produisait son arrivée.

—Eh bien !... quoi donc, maman Briscart, fit-il, on fait la grimace à l'ami Fabian !

—Oh ! l'ami... bougonna-t-elle, on les choisit ses amis...

—Merci du compliment...

—Et puis... pourquoi voulez-vous que je vous fasse la grimace ?... Seulement, vous tombez au milieu de mon coup de feu...

—Bon, bon, répliqua l'autre d'un ton aimable, on sait ce que c'est ; versez-moi une absinthe et je vais me mettre dans un petit coin, en attendant le sergent qui m'a invité à déjeuner...

Les lèvres pincées, Aménaïde poussa devant l'individu un verre qu'elle emplit à moitié et il alla s'asseoir dans un coin de la cantine, tout près de la haute fenêtre, par laquelle s'apercevait, à travers les jalousies baissées, la cour du quartier.

Le jour cru, qui venait du dehors, éclairait en plein son visage que les ardeurs solaires avaient comme cuivré et dont la peau tannée et retannée par le grand air avait, aux joues, ce luisant particulier que donne la lame du rasoir ; la barbe noire et rude, taillée en fer à cheval, donnait au personnage l'allure d'un chasseur à pied en civil et il avait, dans la coupe du veston de toile blanche, cintré à la taille, muni d'un col droit, comme celui d'une tunique, quelque chose qui évoquait l'ancien militaire.

La bouche, assez grande, se plissait presque constamment dans un rictus narquois qui retroussait les pointes cirées de sa moustache et si la paupière, flasque et alourdie, n'eût masqué l'œil à moitié, tamisant sous les cils abaissés le regard d'une étrange dureté, sans doute un observateur scrupuleux, eût-il trouvé dans la prunelle de cet homme quelque chose d'inquiétant et de louche qui dénaturait l'aspect bon enfant de sa physionomie.

Un chapeau de paille, de la forme dite panama, le coiffait, légèrement incliné sur l'oreille, par habitude sans doute, ombrant le front creusé de plis profonds et les tempes que les fatigues et les passions avaient griffées de significative façon ; sous les bords du chapeau, les cheveux apparaissaient, un peu longs, frisottant, parmi lesquels pointaient, de-ci de là, quelques poils blancs.

Il sirotait son absinthe, renversé sur le dossier de sa chaise, les paupières béatement mi-closes, suivant les épaisses volutes de fumée que ses lèvres rejetaient de son cigare vers le plafond, indifférent, en apparence, à tout ce qui se passait autour de lui ; en réalité, il ne quittait pas de l'œil la cantinière, la suivait dans ses allées et venues ; puis brusquement, comme si les regards malveillants d'Aménaïde l'eussent irrité ou gêné, il fit faire à sa chaise, sur un des pieds de derrière, un quart de conversion et tourna le dos.

Ainsi placé, il ne put assister au colloque rapide de Sulpice Fleuret subitement rentré dans la cantine, et de sa femme ; et ce fut tant mieux pour lui, car en dépit de sa volonté, il n'eût peut-être pu résister au désir de river son clou à la mégère qui le désignait à son mari, avec une mimique énergique.

—Allons la mère, finit par dire le sergent d'une voix rude, saucisson et sardines, pour commencer... vin blanc cacheté... et après, un bon morceau de viande avec des frites autour... et un morceau, tu sais, comme pour un malade...

Puis, grommelant entre ses dents, il vint rejoindre M. Fabian.

—Eh bien ! demanda l'individu, avez-vous réfléchi ?

—En voilà une question !... Pour sûr, même que depuis que nous avons parlé de la chose... je ne fais qu'y penser...

Il hocha la tête, claquant de la langue et reniflant d'une manière qui trahissait une perplexité grande.

—Mais... voilà... ajouta-t-il lâchant chaque parole comme à regret, on se fait vieux... et puis, y a la pension, la retraite...

—Quelques centaines de francs par an ! juste de quoi ne pas mourir de faim, et encore si on trouve une place de garçon de bureau.

—Oh ! je sais bien qu'à côté de ce que vous me proposez répliqua le soldat d'un air tout penaud, c'est maigre...

—Dame ! c'est un coup de fortune, en deux ans ; une pièce de cent cinquante mille francs... peut-être...

—Cent cinquante mille francs ! répéta Sulpice dont les yeux arrondis flambèrent d'envie.

M. Fabian eut un petit sourire plein de pitié.

—Regardez, fit-il, moi, par exemple ; est-ce que vous croyez que, si je n'avais pas été sûr de mon affaire, j'aurais lâché mon établissement, le mieux achalandé de Constantine, pour aller risquer ma peau là-bas... s'il n'y avait rien à récolter ?...

—Je sais bien... je sais bien... mais, enfin, depuis huit ans que vous êtes là-bas, vous devez être millionnaire...

Une ombre passagère glissa sur le front de M. Fabian :

—Oh ! moi, j'ai eu le sort de tous ceux qui vont dans un pays qu'ils ne connaissent pas, sans savoir ; j'ai fait ce qu'on appelle des écoles et j'ai mangé de la vache enragée. J'ai été assez bête pour essayer de faire du commerce : ça n'a pas pris ; ensuite, j'ai tenté de l'agriculture ; ça n'a pas pris non plus... Alors, j'ai compris que ce n'était pas de cette manière-là qu'il fallait s'y prendre pour amasser un magot et, qu'au lieu de la gomme et de la cire, il serait bien plus simple de récolter de l'or... et voilà.

Sulpice, au fur et à mesure que parlait son vis-à-vis, le buste allongé sur la table, le menton sur les deux poings, buvait, pour ainsi dire, les paroles que l'autre prononçait.

—De l'or ! murmura-t-il... on trouve de l'or à Madagascar !... Comme en Californie, alors ?

—A peu près... avec cette différence seulement que, depuis l'époque de la Californie, le progrès a marché et qu'on emploie maintenant des machines qui vous extraient, en un jour, la quantité d'or qu'on mettait autrefois trois semaines à arracher du sol avec la pelle et la pioche...

Le sergent demeura silencieux et, sur son rude visage, se lisaient clairement les phases du combat violent qui se livraient en lui. Il finit par dire dans un soupir :

—La pension... la retraite... à la grande rigueur on pourrait risquer le coup ; mais il y a la femme, qui n'entendra pas de cette oreille-là...

—Parce que vous ne saurez pas vous y prendre, ricana l'autre ; tenez, laissez-moi faire... vous allez voir...

Et comme, en ce moment, la cantinière, la face plus revêche encore que de coutume, s'approchait tenant dans les mains ce qu'il fallait pour mettre le couvert des deux hommes, l'invité du sergent la saisit familièrement par un coin de son tablier.

—Figurez-vous, madame Aménaïde, dit-il d'un ton aimable, que je suis en train de débaucher votre mari.

—Parbleu ! répliqua-t-elle d'une voix aigre, ça m'aurait étonnée si vous étiez venu ici pour lui donner de bons conseils.

—Je suis donc un bien grand chenapan ? ricana-t-il.

—Je ne dis pas ça ; mais quand on a femme et enfants... on ne quitte pas tout ça... pour aller courir les aventures...

M. Fabian haussa les épaules.

—Ça ne vous irait donc pas, vous, après avoir trimé toute votre vie, pour servir les autres, de vous retirer dans une maison qui serait à vous, d'être servie à votre tour et d'avoir une robe de soie pour mettre les jours de fêtes !

—Bast ! on se passe de ça ; il n'y a pas de belle maison qui vaille, pour moi, la caserne du 13^{me}.

—Mais il ne s'agit pas de vous la faire quitter votre caserne ; il suffirait d'un petit voyage que le sergent Sulpice ferait avec moi...

Le grand mot était lâché et Fleuret, qui guignait du coin de l'œil l'effet que ce mot allait produire sur son irascible moitié, ne vit pas, sans une certaine appréhension, celle-ci poser brusquement sur la table les assiettes qui contenaient le saucisson et les sardines commandés, pour se camper devant lui, les regards flambants et les lèvres frémissantes.

—Un voyage !... lui !... clama-t-elle, vous êtes fou !... Eh bien !... et toi ?... tu n'es pas fou aussi ?... tu te laisses dire !... enfin, es-tu soldat ou ne l'es-tu pas ?

—Mais, ma vieille, balbutia Sulpice tout abasourdi ; laisse-moi t'expliquer... si je pouvais en deux ans de temps...

Aménaïde ne le laissa pas aller plus loin ; elle bondit sur lui et, face à face, les poings crispés sur les hanches, elle reprit :

—Deux ans !... Mais alors il lui faudrait quitter le régiment !... Ah !... je ne m'attendais pas à celle-là !... Non, mais voyez-vous ce grand flandrin, à son âge !... On n'est pas bête comme ça !...

Et lui mettant sous le nez ses deux mains :

—Tiens ! vois-tu, poursuivit-elle, écumant, si aussi bien que tu es mon mari, tu étais mon fils, je crois, ma parole, que je te flanquerais une gifle.

De sentir la main de sa femme, si près de son visage qu'elle lui frôlait la barbe, et surtout de voir attachés sur lui les regards railleurs de M. Fabian, le sergent devint tout rouge, la face subitement écarlate, et repoussant brusquement la cantinière :

—A la cuisine !... et au trot ! gronda-t-il, et ne m'échauffe pas les oreilles ; sinon, il pourrait y avoir du vilain...

Mais Aménaïde Fleuret n'était pas femme à s'effrayer pour si peu ; son naturel lui disait, que pour le bien de son mari, il lui fallait, coûte que coûte, rompre la conversation avec cet individu, et se penchant vers Sulpice d'un air de défi :

—Du vilain ! Qu'est-ce que tu entends par là ?...

—Qu'il pourrait bien te tomber sur le museau une gifle ou deux... fit le sergent, surexcité par la présence de Fabian.

—En ce cas, comme il vaut mieux que ce soit sur ton museau que sur le mien qu'elles tombent...

Et la main de la cantinière, lancée à toute volée, s'abattit dans la direction de Sulpice qui, d'un brusque recul, évita le coup. Il eut un geste terrible à faire croire qu'il allait massacrer sa femme ; mais dans sa colère, il eut encore un éclair de raison et ses mains, saisissant une chaise, l'envoyèrent rouler à l'extrémité de la cantine, où elle se brisa avec fracas.

Au bruit, les sous-officiers qui achevaient leur repas dans la pièce voisine, sortirent tout en émoi et, comme le mari et la femme demeuraient en face l'un de l'autre, immobiles et muets, M. Fabian se chargea d'expliquer aux assistants :

—C'est la mère Briscard qui vient de giffler le sergent !

II — OU IL EST PARLÉ DE LA "DAME A GASPAR"

Le commandant se promenait à travers son bureau, tête basse, tourmentant furieusement la longue barbièche de bouc qui lui pendait du menton, et claquant impatiemment de la langue, tandis que Sulpice, immobile, les talons joints, le suivait d'un regard anxieux, roulant et déroulant autour de ses doigts la houpe bleue de sa chechia.

Voyant que l'officier continuait à garder le silence, le vieux soldat se hasarda à demander d'une voix timide :

—Alors, mon commandant ?...

L'autre poursuivit sa promenade comme s'il n'avait pas entendu, puis s'arrêtant nez à nez avec son interlocuteur :

—Vois-tu, mon camarade, il n'y a pas de quoi fouetter un chat... Les yeux de Sulpice s'arrondirent.

—Cependant, mon commandant, la coquine m'a calotté...

—Pftt ! ricana l'officier en haussant les épaules, calotte de femme ne tire pas à conséquence... Suis-tu ce que j'aurais fait à ta place ?... Je l'aurais empoignée par la taille et je l'aurais embrassée sur les deux joues.

La grimace qu'esquissèrent, à ces paroles, les lèvres du sergent, traduisit si éloquemment la répugnance inspirée par la pensée seule d'une semblable caresse, que l'officier éclata de rire.

—Le moyen ne te va pas !... s'exclama-t-il ; c'est vrai, la mère Briscard a vieilli... comme toi... et moi... Eh bien ! en ce cas, on lui flanque une fichue volée !...

Le commandant — comme on le voit — était partisan des extrêmes et même des extrêmes un peu raides ; nous devons dire pour son excuse que, sorti des rangs, où il avait été le camarade de Fleuret, il avait conservé, en arrivant aux grades supérieurs, toute la rudesse, mais aussi toute la rondeur du troupier.

Commandant au 2^{me} tirailleurs algériens depuis dix ans, il attendait avec patience le moment où on lui fendrait l'oreille, car il n'espérait plus guère qu'une balle ou un coup de baïonnette lui rendrait le service de l'envoyer aux cinq cents diables, ainsi qu'il disait lui-même ; en Europe, on se donnait, par-dessus les cimes des Vosges, des baisers Lamourette et, dans le sud oranais, les irréguliers eux-mêmes étaient sages comme des images.

Malgré la différence de grades, il n'avait pas oublié que vingt ans auparavant, il avait porté le sac avec Sulpice, et rien ne le charmait plus que de fumer chez lui une bonne pipe en compagnie de son vieil ami, tout en évoquant les souvenirs du passé.

—Le bon temps ! comme il soupirait mélancoliquement ; le temps où la chechia sur l'oreille, on faisait le beau dans la grand'rue des villes de garnison, et où, l'as de carreau sur les épaules, la chanson aux lèvres, on faisait colonne, à travers le désert, narguant les sables et le simoun.

Et c'était en raison de cette bonne amitié, mêlée de respect cependant, de son côté, que Sulpice Fleuret était accouru chez le commandant pour lui narrer la scène dont la cantine venait d'être le théâtre, et lui demander conseil.

—Flanquer une volée ! répéta-t-il en regardant l'officier, pour s'assurer qu'il parlait sérieusement... devant témoins !...

—C'est juste... il y avait des témoins...

—Et c'est précisément pour cela, mon commandant, que l'affaire ne peut pas s'arranger.

—Tu ne peux pourtant pas aller sur le terrain avec elle !

Poursuivant son idée, indifférent aux plaisanteries de son supérieur, Sulpice continua :

—Si j'acceptais ça, toute la garnison de Constantine rigolerait de moi... et les enfants de troupe m'enverraient me promener.

Le commandant se croisa les bras.

—Alors, quoi, mon vieux, veux-tu la tuer ?... Je sais que c'est une rosse, qu'elle ne vaut pas les quatre fers d'un chien et qu'elle te rend malheureux... mais je ne puis te la changer en mouton.

Sulpice continuait à jouer avec sa chechia, tandis que son regard demeurait attaché sur le commandant, trahissant une hésitation grande de dire une chose qu'il avait sur le bout de la langue, depuis qu'il était entré chez son supérieur ; se décidant :

—Eh bien ! mon commandant, balbutia-t-il, voici la chose... J'avais pensé à divorcer... Pour le divorce, paraît qu'une gifle devant témoins, ça suffit.

L'officier avait sursauté.

—Divorcer ! s'écria-t-il en jetant les bras au plafond, en voilà une affaire !... ça dure des mois, ces machines-là !... Te vois-tu en instance de divorce, continuant à habiter la caserne avec ta femme ?

—Pour ça, non... et c'est pourquoi, en attendant que le ministre ait liquidé ma pension, je demanderai un congé de trois mois.

A ces mots, le commandant bondit.

—Et tu veux quitter le 13me !

—Dame ! fit le sergent, dont le visage s'était assombri.

—Mon vieux Sulpice, fit alors le commandant dont les lèvres s'étaient plissées avec une moue significative, tu ne me feras pas croire que ce soit sérieusement que tu penses au divorce... Divorcer ! jolie invention ! qui bouleverse tout et n'est pas une solution... Et puis, vois-tu, tu n'es pas un esprit fort, un malin... moi non plus, d'ailleurs, et tu ne me feras pas croire que, même plus malheureux que tu n'es, tu userais de ce truc-là... Quand le bon Dieu a passé quelque part, ça y est bien... et ce n'est pas un civil, même avec une sous-ventrière tricolore qui a le droit de dénouer ce que le prêtre a noué.

Le sergent garda le silence durant quelques secondes, donnant ainsi raison à ce que venait de dire l'officier ; mais il n'était pas Breton pour rien et il répliqua :

—Cependant, pour vous dire la vérité, ce n'est pas d'aujourd'hui, que j'ai idée de partir, et mon affaire avec Aménaïde ne serait pas arrivée que je serais venu tout de même vous trouver, rapport à la chose... même que c'est rapport à cette idée-là que la discussion a éclaté entre ma femme et moi.

L'officier regardait d'un air surpris son interlocuteur.

—Voyons... voyons... fit-il, tu ne me dis pas tout... il y a autre chose : Maman Sulpice quitter ses petits !... C'est le monde renversé !... Qu'est-ce qu'il y a pour que tu veuilles jeter au vent ta chechia et ta veste ?

Le sergent passa à plusieurs reprises la main sur sa longue barbe, regardant le commandant de ses petits yeux clignotants, et il était facile de deviner à l'expression de ses regards quelle indécision le poignait ; enfin :

—Mon commandant, dit-il en baissant la voix, je vais vous dire la chose... mais pour vous seul, en vous priant surtout de ne pas en souffler mot à Aménaïde, car elle se ficherait trop de moi...

Et l'officier ayant répondu d'un muet signe de tête :

—Vous savez, expliqua Sulpice, combien dans le régiment on m'a blagué pour mon amour des petiots... c'est vrai, j'étais né pour être père et voilà vingt ans que j'ai la nostalgie d'un fils...

Peut-être le mot n'était-il pas précisément celui que la correction de la langue française eût exigé, mais il traduisait trop éloquentement la blessure toujours saignante au cœur de ce brave homme pour que celui qui l'écoutait songeât à en sourire.

—Or, dit le sergent, il faut que je vous dise une chose : vous vous rappelez peut-être un enfant du régiment, le fils du casernier de Philippeville, le petit Pierre Ladret ?

—Si je me le rappelle ! Je crois bien : un gaillard qui a fait son chemin et qui sera un bon officier... s'il tient ce qu'il promettait : un élève qui te fait honneur, mon vieux camarade...

Sulpice eut un haussement d'épaules.

—Fichez-vous de moi, mon commandant, dit-il ; mais tout ça n'empêche pas que s'il porte bien l'épaulette, j'y serai un peu pour quelque chose, sans me vanter... Ah ! c'est que je ne lui ai pas

ménagé les histoires de batailles, à celui-là... et qu'il les aimait ! Quand j'avais fini, fallait que j'en recommence une autre... Aussi, en sortant de la Flèche, il est entré tout de go à Saint-Cyr, et dans les premiers, encore.

Pendant qu'il parlait, une flamme s'était allumée dans la prunelle de Sulpice et tout son visage rayonnait d'un orgueil dont son cœur était plein.

—Eh bien ! mon commandant, ajouta-t-il d'une voix soudainement amollie, avec le temps, je me suis attaché comme une bête à ce gamin ; je le considère comme qui dirait mon fils et quand, dans ses lettres, il m'appelle papa Sulpice, je me sens tout ému et je vous fiche mon billet que je crois que c'est arrivé...

Il avait, tout en parlant, lâché la houpe de sa chechia pour tourmenter sa longue moustache sur laquelle une grosse larme silencieuse avait roulé ; et comme il surprit, attaché sur lui, le regard du commandant, il se contraignit à sourire, pour ajouter :

—C'est idiot... mais que voulez-vous, c'est comme ça... et le ministre de la guerre lui-même n'y changerait rien...

L'autre lui frappa amicalement sur l'épaule.

—Mais, non, mon vieux camarade, ce n'est pas idiot, ce que tu me racontes là, et si ce n'est pas un métier de dupe...

Sulpice sursauta et demanda :

—Un métier de dupe !... qu'est-ce que ça veut dire ?

L'autre poussa un soupir.

—Ça veut dire, mon pauvre Sulpice, que les parents qui élèvent leurs enfants dans l'espoir de trouver plus tard quelque reconnaissance ou quelque société, se trompent étrangement, car les mêmes, vois-tu, c'est comme des oiseaux : aussitôt que les ailes ont poussé ils s'envolent du nid et rares sont ceux qui y reviennent.

—Il y a des exceptions...

—Pas beaucoup, et je parle de parents véritables, de ceux qui tout en ayant des devoirs, ont des droits... Aussi je ne voudrais pas te faire de peine, mais je crains bien que l'enfant de troupe, devenu officier, ne rougisse du sergent qui l'a élevé et ne le reconnaisse plus...

Le visage de Sulpice avait pâli et, sous ses sourcils contractés, ses yeux s'étaient remplis d'inquiétude.

—Pierre est un bon garçon, répliqua-t-il cependant ; chaque fois qu'il m'écrit, il proteste de son affection pour moi...

Le commandant l'interrompit d'un petit hochement de tête plein de scepticisme et d'indulgence.

—Je les connais ces lettres-là... mon vieux ; j'en écrivais autrefois de pareilles pour que les parents envoient un mandat...

—Le petit est incapable ! s'écria le sergent, la face soudainement rouge d'indignation...

—Voyons... voyons... ma vieille... fit le commandant, ne t'emporte pas et réponds franc... Tu ne lui envoies rien... à ce même ? Tu ne lui fais pas une petite pension ? Ce serait invraisemblable.

—Eh bien quoi ! riposta l'autre d'un ton bourru... est-ce un crime ?... J'aurais bien voulu vous voir, autrefois, si les vieux n'avaient pas, tous les mois, expédié une pièce ou deux de cent sous !... Et lui, c'est encore bien pis ; au Prytanée, à l'École, il était avec des enfants et avec des jeunes gens ayant de quoi... Il aurait souffert alors... et je ne le voulais pas...

—Mais je ne te blâme pas, note bien ; seulement, comme je t'aime beaucoup, ça me ferait de la peine s'il te tombait une tuile sur la tête, voilà tout... Maintenant, je ne sais pas pourquoi tu m'as parlé de ça... est-ce que ce gamin a à faire avec ton divorce ?...

—Suivez-moi, mon commandant : voilà Pierre officier, à cette heure, puisqu'il a passé ses examens de sortie au mois d'août et que nous sommes en novembre ; même ça m'étonne de n'avoir pas reçu de lui un mot m'annonçant dans quel régiment il était envoyé...

—Il aurait pu venir jusqu'ici pendant ses vacances, te dire bonjour et à la mère Aménaïde aussi, observa le commandant.

—Il a été invité dans les familles de plusieurs de ses camarades de promotion et il n'a pu refuser ; donc, maintenant que le voilà officier, il lui va falloir vivre avec sa solde et dame...

—C'est maigre... c'est la vache enragée... je le sais mieux que toi ; et plus d'une fois, j'ai envoyé au diable les épauettes, regrettant mes sardines dorées d'autrefois.

Le commandant haussa les épaules furieusement et ajouta :

—C'est lui qui l'a voulu, n'est-ce pas ?... Il ne tenait qu'à lui d'être marchand de vin ou ébéniste... Ça le regarde !

Sulpice regardait l'officier, tout surpris de cette poussée de mauvaise humeur et de rancune contre le métier ; il répondit :

—Enfin, ça y est... ça y est ; alors, je m'étais mis dans la tête, comme ça, que si pouvais faire en sorte qu'il n'en boulotte pas trop, de vache enragée...

—Lui faire une pension... quoi ! grommela le commandant.

—Quelque chose comme ça...

—C'est-à-dire que tu auras gagné des croix, que tu te seras fait crever la peau, que ta femme se sera esquinçé le tempérament à verser des petits verres, tout ça... pour que les pensions des croix,

les primes des blessures et le prix des petits verres s'en aillent en absinthe et en parties d'écarté...

Sulpice secoua la tête et murmura :

— J'ai mieux que ça en tête... je voudrais qu'il soit assez riche pour pouvoir — s'il vient à aimer une jeune fille — l'épouser, sans être obligé de faire comme beaucoup... et prendre la première venue, du moment que sa dot suffit à payer ses dettes...

Le commandant avait tressailli, une barre avait coupé son front en deux et un regard de colère avait jailli de ses prunelles...

— Sergent ! s'exclama-t-il, il me semble...

Mais son commencement de colère s'évanouit dans un éclat de rire, rire où il y avait plus d'amertume que de gaieté, et il dit :

— Oui, c'est notre histoire à beaucoup... c'est la mienne et je ne puis te reprocher de te souvenir de mes confidences pour tenter de préserver ton protégé des épines du conjugo...

Il laissa tomber ses deux mains sur les épaules de Sulpice.

— Mais vois-tu, ajouta-t-il, ce que tu aurais encore de mieux à faire, ce serait de le pousser à rester garçon, car rien ne vaut la liberté...

La moustache du sergent se plissa dans un sourire plein de sous-entendus.

— Malheureusement répondit-il, je crois bien qu'il a en tête certaines idées desquelles il sera difficile de le faire démordre.

— Des idées !... sur le mariage !... A son âge, impossible !...

— Non... sur quelqu'un... et c'est précisément pourquoi le projet en question m'était venu...

Le commandant donna du talon contre le plancher.

— Mais quel projet !... demanda-t-il... voilà deux heures que tu m'en parle, sans me dire de quelle nature il est ; s'agit-il de prendre des billets à la loterie... d'acheter une action de la ville de Paris, pour gagner le gros lot, de... que sais-je enfin ; parle donc, morbleu !... mais dépêche-toi, car on va m'apporter le rapport... et j'aurai à travailler...

— C'est un projet qui pourrait me faire gagner de cent à cent cinquante mille francs en deux ans...

— Peste ! tu n'y vas pas de main-morte !... Mais tout cela ne me dit pas quelle sorte de projet ce peut être...

De nouveau, Sulpice tortilla entre ses doigts sa chechia :

— Voilà la chose, se décida-t-il enfin ; il y a, à Madagascar, une maison qui exploite des terrains aurifères, mais qui manque de bras pour l'exploitation... ou plutôt qui voudrait pour encadrer les travailleurs du pays, un noyau de gens conduits militairement, sachant ce que c'est que la discipline, et qui auraient à leur tête une manière de contremaitre qui les commanderait, tout en étant capable — en cas de coup de chien — de faire faire le coup de feu à ses hommes...

— Ça t'irait ça ?... grogna le commandant.

— Pourquoi pas ?... Ça serait toujours un peu le métier...

— Et c'est à ça que tu gagnerais une somme aussi forte que celle dont tu me parlais ?... C'est bien invraisemblable !...

— Il paraît que, outre des appointements fixes, j'aurais un tant pour cent sur la recette...

L'officier tourmentait sa barbe.

— Et... c'est pour ça que Mme Fleuret t'a... molesté ?...

— Vous la connaissez, n'est-ce pas, mon commandant ? se contenta de répondre Sulpice, d'un air contrit... Enfin, maintenant que vous savez sa chose, qu'est-ce que vous en pensez ?...

— Je pense... que tu ferais une gaffe, car, vois-tu, tu n'es plus jeune et ce n'est pas à ton âge, après avoir tiré la charrette si longtemps, qu'on peut ruer dans les brancards... Et puis, malgré son caractère grincheux, je suis sûr que la mère Briscart t'aime bien, au fond, et que ça lui ferait gros au cœur si tu la quittais...

— Mais il y a le petit... objecta le sergent.

— Eh bien ! il fera comme les autres... il se débrouillera !... Et s'il n'arrive pas à se débrouiller... eh bien ! il mangera de la panade... et il n'en mourra pas.

— Et s'il a une amourette... ce mioche... pourtant ?...

Le commandant se prit à ricaner.

— Il s'en ira dans une garnison, à cinq cent mille diables de son amourette, et il l'oubliera...

On frappa à la porte du bureau, et sur le seuil parut un fourrier de tirailleurs, portant sous le bras le registre traditionnel où s'écrit le rapport quotidien du colonel.

— Mon vieux, fit l'officier, vois... réfléchis... bien entendu, tu es libre de faire ce que tu voudras... mais à ta place...

Sulpice salua militairement et sortit de la pièce, plus perplexe que lorsqu'il y était entré ; il comprenait très bien ce que pouvaient avoir de fondé les objections de son camarade, mais il n'admettait pas qu'elles fussent susceptibles de s'appliquer à son cas particulier ; oui, il le savait bien que les enfants étaient des ingrats, que le métier de parents était un métier de dupes, que, etc., etc...

Mais Pierre Ladret n'était pas une nature comme les autres... et puis est-ce qu'on aime les enfants pour la satisfaction que l'on

compte en retirer ? Non, on les aime parce que cela vous cause une grande satisfaction de les aimer... et voilà tout...

Donc, il avait décidé de tenter la fortune pour assurer le bonheur de ce mioche et, têtû comme un Breton qu'il était, il ferait ce qu'il avait décidé ; maintenant, peut-être bien le commandant avait-il raison en ce qui concernait le divorce, et il se pouvait qu'en elle-même, Aménaïde l'aimât bien, quoiqu'elle n'en laissât rien paraître.

Mais cela n'était pas une considération capable de peser dans la balance ; l'affection de la cantinière était comme le fruit de la châtaigne qui ne se laisse savourer qu'après que l'on s'est cruellement piqué les doigts et ensanglanté les mains ; aussi Sulpice ne demandait-il pas mieux que de renoncer au divorce et de ne pas s'en remettre aux tribunaux du soin de peser la valeur de la gifflé plutôt esquissée que reçue ; mais il faudrait alors que la cantinière le laissât agir à sa tête.

Cela lui ferait du bien de vivre, la bride sur le cou, pendant une couple d'années, sans avoir les oreilles rabattues de récriminations incessantes, loin de ce hérissou toujours en boule !

Et cette perspective de liberté, chassant comme par enchantement de son esprit, les humeurs noires accumulées par la scène récente de la cantine, il se sentit tout guilleret, rajeuni, en moins de quelques secondes, de plusieurs années ; il entra dans un débit de tabac, se paya un cigare de trois sous, et poussant la fumée au ciel en épaisses volutes bleutées, tandis que ses lèvres fredonnaient en sourdine le refrain du "chakal", il déambulait par les rues, à peu près désertes à cette heure de la matinée, où la chaleur se faisait déjà sentir.

Maintenant, les rêves de fortune évoqués par les récits de M. Fabian lui trottaient ferme en tête ; ce n'étaient plus cent ou cent cinquante mille francs qu'il se voyait gagnant en une couple d'années, mais le double, le triple même, et son "fiston", avec ce marchepied doré, devenait pour le moins ministre de la guerre.

Comme il passait dans le quartier juif, voilà qu'arriva jusqu'à lui une grande rumeur qui semblait venir de la kasbah où se trouvaient casernés les tirailleurs ; c'était une cacophonie où se mêlaient, coupés par les appels du clairon se succédant les uns aux autres, presque sans interruption, des cris de joie, des refrains indigènes, des jurons arabes et français ; même, la nouba faisait entendre ses sons aigres et perçants, plus aigres et plus perçants que de coutume, comme si quelque affolement se fût emparé des musiciens.

Sulpice tressaillit et hâta le pas, poussé par la curiosité ; ces cris, ces jurons, ces refrains lui rappelaient ceux qu'il avait entendus, dans un passé lointain déjà, lorsque le matin, rangés en cercle dans la cour du quartier, autour du fourrier, pour entendre la lecture du rapport, les zouaves apprenaient que le régiment partait le soir en colonne.

En colonne ! ce que ces deux mots contenaient de choses : la rupture brusque de la monotonie de garnison, la fin des revues de détails, des astiquages, des manœuvres pour rire.

En colonne ! la marche en avant, avec l'imprévu du coucher du soir, et les escapades nocturnes à travers les douars pour chaparder un poulet qui viendra graisser un peu la soupe, et les coups de feu, les coups de baïonnette en perspective, et surtout la razzia !

Ah ! la razzia ! Que de rêves elle fait faire au troupiers, sous la tente ! C'est à cela, toute la journée, qu'il a pensé en traînant le sac, le crâne brûlé par les rayons du soleil, la gorge séchée de la poussière que soulèvent ses godillots,

Azor est-il lourd, lui coupe-t-il les reins ou lui scie-t-il le dos ? Vite, un coup d'épaules le remet daplomb et, le refrain joyeux aux lèvres, on reprend le pas avec les camarades.

Un moment de flemme vous abat-il sur le revers de la route, décidé à monter dans un des cacolets, pour coller le lendemain une blague au docteur ? Il suffit que la pensée de la razzia se présente à votre esprit pour que, instantanément, la flemme prenne la fuite et que l'on rejoigne la compagnie, le flingot en travers du sac, les pouces passés dans le ceinturon ; les malades sont évacués sur la garnison et pour eux il n'est pas de razzia.

Et le retour, lorsque les comptes établis, on reçoit du fourrier la part qui vous revient sur la somme produite par la vente des troupeaux, des bijoux, des armes enlevés à l'ennemi ; des ballades par la ville, les stations dans les cabarets, les régales dans les bals-musettes, dans les cafés-concerts, et les longues stations dans les bazars pour l'achat d'un souvenir "épatant", destiné à la vieille mère ou à l'amoureuse laissée là-bas au village, en France.

Toutes ces sensations d'autrefois, Sulpice Fleuret venait de les revivre en un instant à voir le vacarime qui s'échappait de la caserne des tirailleurs.

— Nom d'un sort ! grommela-t-il en se dirigeant vers la grille du quartier, ou je me trompe bien, ou il y a du nouveau.

A travers les barreaux, il voyait une animation extraordinaire régner à l'intérieur de la kasbah ; appelés par les sonneries du clairon de garde, les gradés traversaient la cour au pas de course, des

corvées trottaient sur les talons des fourriers et des caporaux, portant qui des sacs, qui des paniers.

Et Sulpice, ayant reconnu pour des cartouches, des paquets que l'on empilait dans les voitures du régiment, songea que, décidément, il y avait quelque chose.

Aussi, comme, achevant hâtivement de boucler leurs ceinturons, une nuée de tirailleurs se pressaient à la porte, en tenue de sortie, le sergent se rapprocha pour en interroger un au hasard.

Mais, en avisant un qui causait avec le clairon de garde :

—Marengo ! s'exclama-t-il.

L'autre, une espèce de grand diable, long et maigre, qui portait sur les manches de sa veste le double galon de laine rouge et, au col, le galon bariolé des clairons, se retourna.

—Sergent Maman ! s'écria-t-il à son tour.

Et il vint, les mains tendues, vers Sulpice dans un geste cordial, sa face olivâtre de Kabyle illuminée par un rire joyeux qui fendait sa bouche jusqu'aux oreilles, découvrant une double rangée de dents éblouissantes.

La chechia rejetée sur la nuque découvrait une partie du crâne rasé, mettant entre les deux épaules la houppe de laine bleue qui frétillait ; une barbe courte et frisée menue, ainsi qu'une toison d'astrakan, encadrait le visage que deux yeux noirs, brillants comme de l'émail, éclairaient.

—Et... où t'en vas-tu ainsi, Marengo ? demanda le sergent.

—Dire adieu à la Mouker, répondit le caporal clairon plissant malicieusement des paupières, et prier créanciers d'attendre retour...

—Tu pars donc ?

Le Kabyle parut surpris de la question...

—Ak'Arbi... ti pas savoir donc !... Zouaves, li, pas partir ! Alors... ça, bonne chose !...

Et, faisant claquer ses doigts à la façon de castagnettes.

—Chic !... ajouta-t-il, rien que tirailleurs... tirailleurs, batailles... coups de clairon... coups de baïonnette... razzia pour li tout seul... Chic !

Sulpice l'avait saisi par la plaque de son ceinturon :

—Mais... satané animal, me répondras-tu ?... Où partez-vous ?

Le Kabyle devint subitement sérieux et, d'une voix grave, comme s'il eût été véritablement pénétré de son importance :

—Moussié fourrier lu dans rapport gouvernement République compter sur 2me tirailleurs pour faire triompher drapeau tricolore... Ak'Arbi ! ça, je jure ! Tu comprends si Marengo courir... sonner clairon...

Puis, une flamme subite dans les yeux, les narines pulpitantes comme si déjà elles eussent reniflé la poudre, le Kabyle ajouta :

—Oui... sonner la charge... ta ra... ta ra... ta ra... Marengo bondir en avant et 2me tirailleurs courir derrière, baïonnette au canon... houp !... houp !... Tous se sauver et alors, belle razzia. Marengo rapporter belles étoffes... jolis bijoux... bézef... pour Mouker !...

Sans doute Sulpice connaissait le caporal et savait qu'il était inutile de tenter de l'arrêter une fois lancé, car il l'avait laissé exhiler son contentement, résigné à n'avoir le renseignement qu'il désirait que lorsqu'il conviendrait à Marengo de le lui donner.

Enfin, profitant d'un moment où le Kabyle soufflait un peu :

—Me répondras-tu ?... Où partez-vous ?... dans le sud ?... en Tunisie ? sur la frontière du Maroc ?... dans la Tripolitaine ?...

Marengo, riant, le laissait parler ; puis, secouant la tête :

—Que Sidi-Abd-el-Kader m'arrache la langue si je te trompe ; 2me tirailleurs aller prendre la "dame à Gaspar".

III — LA FAMILLE DE MONSIEUR FABIAN

La campagne entreprise par le gouvernement de la République à Madagascar est de trop palpitante actualité pour qu'il soit nécessaire de rappeler aux lecteurs les raisons, — exposées tout au long dans les journaux, — pour lesquelles des troupes avaient été envoyées par delà les mers, avec mission de s'emparer de Tananarive.

Tout le monde a encore présentes à l'esprit les explications fournies à la tribune de la Chambre et du Sénat par le président du Conseil des ministres lorsqu'il demanda la somme de soixante millions plus que nécessaire, affirma-t-il, pour mener à bien les opérations ; à la suite de la campagne de 1885, un traité avait été signé avec Ranavalona, reine de Madagascar, traité dont les clauses étaient demeurées, durant dix ans, inexécutées par suite du mauvais vouloir du premier ministre.

Après avoir changé plusieurs fois le résident général de Tananarive, dans l'espoir d'arriver, par un changement de politique, à obtenir l'exécution dudit traité, le gouvernement avait fini par envoyer auprès de la reine, M. Le Myre de Villers avec mission d'amener le pavillon français, au cas où il n'obtiendrait pas satisfaction ; et, comme cette dernière supposition était considérée dans les sphères politiques comme appartenant au domaine de l'in vraisemblance,

le ministre de la guerre, avant même que l'on connût les résultats de la mission, — avait pris ses dispositions pour que, aussitôt arrivée la dépêche annonçant la rupture des négociations, la menace faite par le plénipotentiaire fût mise à exécution.

Déjà les éléments constitutifs du 200me régiment de marche, réuni au camp de Sathonay... avaient été passés en revue par le Président de la République ; déjà, dans tous les coins de la France, avaient été désignés par le sort, les volontaires destinés à former les contingents d'artillerie, de génie, d'infanterie de marine, d'administration qui devaient composer le corps d'armée destiné à opérer sous les ordres du général Duchesne.

Enfin, venaient d'être désignées les troupes d'Algérie destinées à faire, elles aussi, partie de l'expédition et le colonel du 2me tirailleurs avait, le matin même du jour où commence cette histoire, fait connaître par la voie du rapport que la chance favorisait le régiment : dans huit jours on devait s'embarquer à Oran sur le transport venant de Marseille, à destination de Majunga.

C'était là la cause de toutes ces sonneries de clairon "appelant aux fourriers, aux sergents-majors, aux caporaux..." ; c'était là la cause de cette joie des tirailleurs enthousiasmés à la pensée d'aller faire parler la poudre, joie que Mohamed-Ali-ben-Sfaïssa, caporal-clairon, surnommé Marengo, venait de traduire si énergiquement, en répondant à la question posée par le sergent Sulpice.

Quant à l'expression dont il s'était servi, c'était celle sous laquelle, depuis que, dans les journaux il était question d'une campagne contre Tananarive, les soldats désignaient Madagascar, "La dame à Gaspar", mauvais jeu de mot de cantine, parlait plus à l'imagination du troupière que le véritable nom de l'île.

Les paroles du Kabyle avaient fait s'immobiliser Sulpice et se rembrunir son visage, tandis que sous sa veste rouge, son cœur faisait tic-tac, désagréablement impressionné par la nouvelle qu'il venait d'apprendre. A cela, il y avait deux raisons : d'abord, une souffrance d'amour-propre résultant de la jalousie qui existe entre les différents corps de troupe ; on allait se battre, il y aurait des galons, des croix à gagner, des coups à donner et tout cela serait pour les tirailleurs, pendant que les zouaves resteraient au port d'arme.

Ensuite, est-ce que ce chambardement n'allait pas mettre à néant ses projets de voyage ! Si on se battait à Madagascar, M. Fabian, sans doute, ne donnerait pas suite à ses combinaisons ; sans compter que quitter le régiment, alors que, si le coup de chien là-bas se corsait, on ferait peut-être partir le 13me lui aussi, ça c'était dur... c'était même impossible.

D'un autre côté, le joui lui cuisait encore de la gifle qu'il avait — non reçue — mais failli recevoir, et continuer l'existence commune avec Aménaïde...

—Eh bien !... sergent Maman ? demanda Marengo, paye un verre à la santé de la Dame à Gaspar ?

Sulpice hocha la tête, réponse vague, que le kabyle voulut bien considérer comme affirmative, et tous deux, côte à côte, d'un pas cadencé, traversèrent le quartier juif, gagnant la ville européenne ; en passant devant le lycée, le vieux sergent tressaillit.

—Onze heures, murmura-t-il, et M. Fabian qui m'attend...

Il pressa son allure, si absorbé par les pensées qui lui bourrelaient la cervelle, qu'il avait pour ainsi dire oublié la présence de Marengo ; mais celui-ci n'avait garde de l'abandonner, du moment qu'au bout de la promenade il avait chance de licher, sans bourse délier, un verre d'absinthe, et sifflotant un air de nouba, il allongeait les jambes à côté de son compagnon.

De la terrasse d'un petit café qui faisait l'angle d'une place, une exclamation partit tout à coup.

—Enfin, vous voilà, sergent !... je vous croyais fondu au soleil.

Puis, désignant le Kabyle arrêté à côté de Sulpice et qui le regardait en roulant des yeux blancs :

—Monsieur est avec vous ?...

—Un ami... Mohamed-Ali-ben-Sfaïssa, dit Marengo, caporal clairon au 2me tirailleurs.

—Qui part dans huit jours faire visite à la "Dame à Gaspar", ajouta le Kabyle en se campant d'un air vainqueur, la main sur la poignée de son sabre-baïonnette.

L'expression du visage de M. Fabian changea, le froncement de ses sourcils s'effaça et ce fut d'un ton aimable qu'il dit, en indiquant un second siège à sa table.

—Les amis de nos amis étant nos amis...

Puis, quand le sergent et son compagnon eurent pris place :

—Qu'est-ce que vous prenez ?... Une petite absinthe... hé ?... c'est encore ce qu'il y a de mieux comme apéritif...

Et frappant sur la table :

—Pépita... deux absinthes, cria-t-il penché vers l'intérieur de l'établissement, et presse le déjeuner...

Sulpice haussa les sourcils en signe d'étonnement.

—Oui, oui, poursuivit l'autre, nous allons manger... ce n'est pas ce qui est arrivé là-bas qui doit nous faire jeûner...

Et à Marengo, sans tenir compte du geste du sergent :

—Vous me ferez bien le plaisir de manger un morceau ?

—Moi pris gamelle avant sortir, répondit le Kabyle dont un sourire satisfait illumina la face cuivrée, moi recommencer volontiers pour faire plaisir.

Un gamin d'une douzaine d'années, au teint brun, aux cheveux noirs frisés, apporta en ce moment les deux absinthies commandées.

—Bonjour, sergent Fleuret, dit-il en tendant gentiment la main au vieux Sulpice.

—Bonjour, mon petit Perez, répondit celui-ci, ta sœur va bien ?

—Oui, sergent : elle prépare votre déjeuner. . .

Fabian claqua de la langue avec impatience.

—Allons. . . va. . . va. . . nous avons à causer.

Le petit lui lança un regard craintif et tourna les talons.

—Alors, comme ça, demanda Fabian en s'adressant à Marengo, auquel il offrit en même temps un cigare, alors votre régiment part pour Madagascar dans huit jours ? . . .

Il posait cette question d'un ton indifférent, comme s'il eût parlé de tout autre chose : mais l'éclair de son regard filtrant entre ses paupières mi-baissées donnait un démenti à cette apparente indifférence.

—Oui. . . huit jours. . .

—A moins qu'il n'y ait un retard, observa l'autre.

—Retard ! répéta Marengo, la face inquiète. . . pourquoi, moussié ? Longtemps tiraillours pas coups de fusil, coups de baïonnettes ni razzia. . . Bien leur tour, aujourd'hui. . . Ak arbi ! . . .

Et le Kabyle riait d'un air moqueur en regardant Sulpice.

—Zouaves, eux, poursuivit-il, rester Constantine, monter garde, passer revues, faire parades.

Fabian se tourna vers le vieux sergent.

—C'est vrai, interrogea-t-il, votre régiment ne part pas ? . . .

—Jusqu'à présent, pas entendu parler, mais ça peut venir.

L'autre se mit à rire d'un rire contraint, et lui frappant amicalement sur l'épaule, lui dit :

—Décidément, mon vieux, vous deviez faire le voyage.

Et comme si seulement lui revenait en tête le souvenir de la visite faite par Sulpice au commandant.

—A propos, là-bas, qu'est-ce qu'on vous a dit ?

—Qu'il fallait que je reste ! . . .

Les lèvres de M. Fabian se plissèrent et, goguenard.

—On voit bien que ce n'est pas lui qui a reçu la calotte.

Sulpice sursauta.

—Pardon. . . je ne l'ai pas reçue. . .

—Seulement, si vous ne l'aviez pas esquivée, vous l'emportiez numéro un. . .

Mais le visage du vieux sergent s'était contracté et l'autre jugea plus prudent de ne pas trop insister sur ce sujet.

—Alors, qu'est-ce que vous allez faire ? demanda-t-il.

—Je ne sais trop, bougonna Sulpice : d'un côté, rester m'embête, parce que si je reste, Aménahle va voir là-dedans une preuve de faiblesse dont elle abusera ; d'un autre côté, partir. . . et si, après mon départ, le régiment s'en va là-bas. . .

—Eh bien ! ricana Fabian, vous les retrouverez, voilà tout. . .

—Voilà tout. . . Seulement, si on se donne des coups de torchon, je serai obligé de rester les bras croisés, à regarder les autres.

—Eh ! eh ! rien ne prouve qu'en venant avec moi, il n'y ait pas aussi des coups de torchon à donner ; au contraire, il y a gros à parier que la poudre parlera. . . autrement, je ne vous proposerais pas de venir avec moi. . .

Sulpice demeura un moment silencieux, puis enfin :

—Tout ça, c'est bien embarrassant. . .

—Sans compter, ajouta Fabian, qu'en admettant même que le 13e zouaves s'en aille là-bas, vous n'irez pas, vous. . . Vous restez ici avec le dépôt.

Et Marengo sans remarquer le nuage, qui instantanément, avait assombri davantage encore la mine du sergent, s'exclama :

—Mais oui. . . Maman Sergent pas emmeier enfants collègue " Dame à Gaspar " . . . Kif-kif professeur, pas pouvoir faire manquer classes à élèves. . .

—Va-t'en au diable, toi, avec tes plaisanteries idiotes, grommela Sulpice, d'autant plus énervé qu'en lui-même, il reconnaissait l'irréfutable logique de ce que lui disaient ses deux compagnons.

—Eh bien, et ce déjeuner ? interrogea M. Fabian, ça avance-t-il ?

—Oui, père. Je venais te dire que vous pouviez entrer avec ces messieurs. . . c'est servi.

—Bonjour, jeunesse, fit alors Sulpice, dont le front se dérida un peu et sous la longue moustache duquel un sourire courut.

La fille de M. Fabian était brune — comme son frère Pérez, — mais avec, dans ses cheveux noirs, des reflets roux qui tranchaient sous l'arc délié de ses sourcils et la frange veloutée de ses longs cils.

La chevelure se séparait en deux bandeaux, mais cachait presque entièrement le front pour s'arrondir sur l'oreille — dont le lobe seul s'apercevait — et rejoindre sur la nuque le chignon éternel

dans lequel, coquettement, se trouvait piquée une fleur rouge de grenadier.

Le visage, très blanc naturellement, paraissait plus blanc encore dans l'encadrement de la chevelure noire ; les yeux s'ouvraient, à fleur de tête, très francs, très lumineux, avec quelque chose de triste dans le regard, quelque chose qui s'harmonisait à merveille avec le dessin sérieux de la bouche, aux lèvres rouges et charnues, abaissées aux commissures, en un petit pli grave ; le nez droit rappelait, par la correction des lignes, les médailles romaines.

Assez grande, elle avait les épaules larges et la taille fine avec des hanches qui roulaient à chaque pas, lui donnant cette allure nonchalante, propre aux femmes des contrées méridionales.

Pour tout vêtement, elle avait une gandoura légère, échanerée assez largement et qui découvrait le cou mince et flexible, ainsi que les bras, nus à partir du coude.

Le vieux sergent avait pris entre ses mains les doigts flûtes de la jeune fille et la regardait avec affection.

—Mais ça ne va pas mal, petite, fit-il ; la vieille aussi va bien. . . Mais on se plaint de ne pas te voir assez souvent.

—Ce n'est guère possible, monsieur Sulpice. . . Je ne peux pas m'absenter. Pérez est trop jeune et quant à la servante arabe. . .

Fabian s'était levé et poussait le sergent par les épaules, bougonnant d'un ton de mauvaise humeur :

—Encore des jémiades. . . Qu'est-ce que tu diras donc là-bas ?

—Comment là-bas ? . . . Vous emmenez vos enfants là-bas ! s'exclama Sulpice.

—Oui ; le commerce est trop dur ici pour une fille de cet âge-là ; et puis, comme j'ai résolu de m'installer définitivement dans le pays. . . elle dirigera la maison. . .

Une ombre avait couvert le visage de Sulpice.

—Mais les événements se corsent. . . Ne craignez-vous pas que ce soit bien exposer vos enfants que de les emmener avec vous ?

Alors, Fabian eut cette réponse dont l'égoïsme trahissait merveilleusement sa nature :

—Je m'expose bien ! . . .

On était entré, lui marchant devant pour montrer le chemin, dans une petite pièce située à côté de la salle de café, et qui servait de salle à manger, et, aimablement, il indiquait des sièges.

—Envoie Pérez à la cave, commanda-t-il, et qu'il nous monte du blanc cachoté. . . tu sais, celui de droite.

—Bien père.

Elle s'en alla d'un pas léger, suivi du regard affectueux de Sulpice, désagréablement impressionné par son ton résigné et son allure servile.

—Alors, ça n'a pas marché ici ? dit-il au bout d'un instant.

—On a joint les deux bouts. . . et pas facilement ; avec ça que la maladie de ma femme est encore venue compliquer la situation en laissant Pépita à la tête de la maison. . . les derniers mois de la maladie et la mort ont été le bouquet. . . Alors, j'ai vendu. . .

Ces explications étaient données d'une voix toute naturelle, sans l'ombre d'émotion, tandis que l'homme croquait avec un appétit superbe des petits radis roses accompagnés de beurre frais.

Marengo, lui, dévorait à belle dents, tout comme s'il n'eût pas avalé sa gamelle avant de quitter le quartier ; seul, Sulpice manquait d'entrain, indécis du dénouement à donner à la situation.

—Eh bien ! demanda enfin M. Fabian en posant sur la table son verre qu'il venait de vider d'un seul trait, et en regardant droit dans les yeux le sergent, ce petit blanc vous a-t-il ouvert les idées, mon vicieux ami, et savez-vous ce que vous allez faire ?

Sulpice secoua la tête.

—Tout ça danse dans ma cervelle, répondit-il, et je ne sais à quoi me résoudre : mais, dès à présent, il y a une chose que je peux vous dire, c'est de ne pas compter sur moi. . .

Le front de M. Fabian se contracta, et dans ses yeux passa une lueur presque aussitôt éteinte sous les paupières brusquement abaissées, tandis que ses lèvres minces se crispaient dans une grimace qui voulait être un sourire.

—Ah bah ! grinça-t-il, c'était pourtant fait, il y a une heure !

—Possible ! riposta le sergent qui, maintenant, devait, en vrai Breton qu'il était, s'entêter à chaque seconde dans la résolution prise ; mais puisque les tiraillours partent, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que le 13e parte aussi. . . et je veux être là. . .

Cette fois M. Fabian ne fut pas maître de lui et grommela un juron qui trahissait la colère qui grondait en lui ; mais, voulant donner le change, il clama :

—Qu'est-ce que c'est que ce vin-là ? . . . Pépita, je t'ai dit celui de droite ! . . . Ce Pérez est plus bête à lui seul qu'un troupeau d'oies.

Il se leva et sortit en coup de vent claquant les portes.

—Dis donc, sergent Maman, fit Marengo en clignant de l'œil, pas l'air content, ton ami. . .

Pépita qui, en ce moment, apportait un morceau de viande rôtie entouré de haricots blancs, demanda toute tremblante :

—Qu'a-t-il donc ?

—Oh ! rien ; quelque chose qu'il avait combiné et qui ne s'arrange pas à son gré... mais ça se passera... Et ça vous va de partir ?

Une grosse larme roula au bord de la paupière de Pépita et se balançait, telle une perle de cristal, à l'extrémité de ses longs cils.

—C'est ici que maman est morte, monsieur Sulpice, répondit-elle, alors vous comprenez, quand j'avais un moment j'allais au cimetière et ça me consolait... tandis que là-bas...

Elle poussa un gros soupir, garda le silence un moment, puis demanda, une certaine rougeur aux joues :

—Pas de nouvelles de Pierre ?...

Elle se reprit aussitôt et ajouta :

—Je veux dire de monsieur Ladret... car, maintenant qu'il est officier, il faut être respectueuse, n'est-ce pas ?...

Ces derniers mots, elle les avait prononcés d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre enjoué mais qui ne réussissait qu'à accentuer davantage sa tristesse.

Elle répéta, insistant :

—Alors, pas de nouvelles ?...

—Non, ma fille, non, et même j'en suis surpris.

—Vous ne pensez pas qu'il lui soit rien arrivé ?...

Le sergent haussa les épaules.

—Que veux-tu qu'il lui arrive ? Seulement, il est invité à droite, à gauche, et, quand on s'amuse, on n'a guère de temps à soi...

Puis frappant paternellement sur la joue de la jeune fille :

—Tu l'aimes bien, hein... ton ami Pierre ?...

En ce moment revenait M. Fabian, ayant sous chaque bras une bouteille poudreuse et en tenant une dans chaque main : son visage rasséréné ne portait plus aucune trace de la colère qui l'avait fait brusquement bondir de table et quitter la salle.

—Il y a des moments, dit-il à Pépita, où ton frère perd la tête... Voilà le vin que j'avais demandé... maintenant ; fais attention à ce que tes pommes frites soient bien soufflées...

Les trois hommes se mirent à manger en silence ; Sulpice, lui, continuait de songer à la détermination qu'il allait prendre, Fabian ruminait dans sa cervelle quelque plan susceptible de remplacer celui échafaudé par lui sur le concours du sergent ; Marengo, seul, mangeait pour manger, radieux de cette aubaine inespérée qui lui mettait sous la dent un aussi copieux repas.

Il était si absorbé par sa mastication, tandis que Sulpice était si profondément plongé dans ses réflexions que ni l'un ni l'autre ne remarquèrent les regards en dessous lancés sur le tirailleur par leur amphitryon.

Celui-ci, après avoir songé longtemps à la façon dont il devait aborder de nouveau la question qui l'intéressait, se décida enfin.

—Mon cher ami, fit-il à Sulpice, je comprends très bien les motifs qui vous font renoncer à la combinaison dont nous avons parlé ensemble et, bien que votre décision me surprenne assez brusquement pour contrarier fort mes projets, je ne veux rien tenter pour vous faire revenir sur ce que vous avez résolu. J'ai trop été, durant

toute ma vie, l'homme du devoir que je suis et que je resterai jusqu'à ma mort, pour ne pas respecter les scrupules des autres, même lorsqu'il me paraissent excessifs.

Ce petit discours une fois prononcé, M. Fabian se tut pour reprendre haleine et en même temps pour vider son verre à toutes petites gorgées, ce qui lui permit d'examiner à loisir le visage du sergent, afin de juger de l'effet produit par son exorde.

—Cela dit, reprit-il au bout d'un moment, je vous serai très reconnaissant si vous vouliez, dans la mesure du possible bien entendu, m'aider de vos conseils...

Sulpice s'exclama :

—A votre disposition, entièrement ! De quoi s'agit-il ?

—Du recrutement des hommes que je voudrais emmener là-bas et dont je pensais vous donner le commandement...

—Quelle sorte d'hommes vous faut-il ?

—Des Kabyles, si faire se peut, car ce sont ceux qui résisteront le mieux au climat ; bien que la contrée où je m'établis soit absolument saine et exempte des fièvres paludéennes qui sévissent sur la côte, je ne veux pas avoir une partie de ces gens-là immobilisés au début par l'anémie. Autrement, vous comprenez qu'il ne m'eût pas été difficile d'embaucher ici même, parmi les Européens, les hommes dont j'ai besoin.

Il ajouta :

—Et puis, il me faut une obéissance absolue ; je n'ai pas envie d'avoir des révoltes à réprimer, là-bas, ou encore de me trouver un beau jour, en présence d'une bande de grévistes... C'est pour quoi j'ai résolu de fixer mon choix sur des indigènes... et autant que possible sur des anciens soldats ; ceux-là ont déjà l'habitude de la discipline et l'obéissance leur sera plus facile qu'aux autres.

Un petit silence suivit, au bout duquel Sulpice s'écria en frappant sur l'épaule du caporal clairon :

—Marengo est l'homme qu'il vous faut !...

M. Fabian, tandis que ses sourcils se haussaient, traduisant sa stupéfaction, pensa à part lui :

—Allons donc !...

Et tout haut, comme s'il ne comprenait pas :

—Mais votre ami est soldat ; il ne peut quitter le régiment...

Ce à quoi Marengo protesta énergiquement :

—Moi pas soldat... moi pas vouloir quitter régiment ; partir prendre la " Dame à Gaspar " !

Sulpice haussa les épaules et bourra les côtes du tirailleur d'un coup de coude amical.

—Imbécile de Marengo, fit-il, qu'est ce qui te parle de ça ?... Ce n'est pas moi assurément qui te vais conseiller de lâcher le régiment, Désertre ! pour qui me prends-tu donc ?... Seulement, ce que je voulais dire, c'est que tu pourrais très bien donner à mon ami Fabian un coup de main pour recruter les hommes qu'il cherche...

Fabian, jouant la surprise, frappa de la main sur la table.

—Ah ! je comprends maintenant !... C'est en effet une très bonne idée ; mais, je n'y aurais pas songé.



Le Kabyle vint, les mains tendues, vers Sulpice. (Voir page 15.)

Marengo n'avait pas compris et roulait des yeux blancs de Sulpice à Fabian, semblant attendre une explication.

—De quel pays es-tu ? demanda le sergent.

—De Tizi Djelm.

—Qu'est-ce que c'est que ça ?... Où mets-tu ça, Tizi Djelm ?

—Près d'Ain Beïda...

—Ah ! je connais ça, s'exclama M. Fabian ; c'est à deux heures de chemin de fer de Constantine...

Sulpice se lissa la moustache d'un air satisfait.

—Bravo, voilà qui tombe à merveille, dit-il, tu as des parents, là-bas, des amis qui ont été soldats ?...

—Tous soldat à Tizi Djelm, répondit le tirailleur avec orgueil ; bien aimé France et battu pour drapeau...

Les sourcils de M. Fabian se froncèrent légèrement, comme si ces paroles enthousiastes ne lui causaient qu'une médiocre satisfaction et ce fut du bout des lèvres qu'il murmura :

—Voilà qui est bien ; mais comment faire ?

Le sergent s'adressa au tirailleur.

—Voyons, tu peux bien demander une permission de la journée, pour demain, par exemple ; à la veille du départ, on ne te refusera pas d'aller serrer la main à tes parents... Rien ne te sera plus facile que de causer de la chose et d'engager ceux que tu connais à partir avec mon ami Fabian.

—Toi donner un bon prix, moussié ? interrogea le tirailleur dans la prunelle duquel s'alluma un éclair de cupidité.

—Bien entendu, répondit l'autre, je ne suis pas un marchand d'esclaves et je paye les gens que j'emploie...

En ce moment dans la salle dont la porte était restée ouverte, afin de permettre à M. Fabian de jeter un coup d'œil, de temps à autre, sur ce qui se passait, une voix s'éleva qui dit :

—Mais c'est Fleuret qui est là-bas !

En entendant son nom, Sulpice se retourna et vit un sous-officier de zouaves qui, debout près du comptoir, sirotait une boisson glacée ; lui passant sur l'épaule droite, une courroie de cuir jaune soutenait une large sacoche de cuir également, qui lui battait sur la hanche gauche.

—Tiens ! Robertot !... fit le vieux soldat... rien pour moi ?

—Je crois bien que si... attends voir un peu...

Il ouvrit sa sacoche et se mit à chercher dans le tas de lettres

qu'elle contenait, gronmelant entre ses dents les adresses, au fur et à mesure que les enveloppes lui passaient sous les yeux.

—Eh bien ! voyons ?... demanda Sulpice qui, sans façon, s'était levé de table et avait rejoint le vaguemestre sur le seuil de la pièce où il s'était avancé.

L'autre le regardait en riant, gouailleur.

—Ben, quoi ?... Ne dirait-on pas un bleu qui espère un mandat des vieux parents...

—Si ce n'était que ça !... riposta Sulpice... Voyons, dépêche-toi, Robertot ; cherche vite...

Et le vaguemestre qui, de bonne humeur ce jour-là, s'amusait de la fébrilité de son camarade, mettait, au contraire, plus de lenteur dans ses recherches, examinant à deux fois les adresses, s'intéressant aux timbres d'origine, aux écritures, s'attardant à des réflexions sur les destinataires.

Pour couronner dignement sa petite comédie, il finit par dire en hochant la tête :

—Peut-être bien que je me suis trompé... Tu vois, je ne trouve rien...

Alors, Sulpice, d'autant plus colère que sa désillusion était plus grande, gronda dans un hérissément de moustaches.

—Va t'en au diable, alors !... Qu'est ce que tu fiches ici ?...

Et, éclatant de rire, Robertot éleva subitement au-dessus de sa tête une lettre qu'il tenait entre le pouce et l'index.

—Qu'est-ce que tu payes ? demanda-il.

Sans répondre, Sulpice allongea le bras, saisit la missive et, du premier regard, reconnut l'écriture.

—C'est du petit ! murmura-t-il.

Le visage rayonnant de satisfaction, il prit un couteau sur la table, en glissa la lame dans l'enveloppe avec précaution, et le manœuvra de manière à trancher le papier d'une façon nette.

—Hein... quoi !... en voilà une histoire ?

Il fourra la lettre, en la froissant, dans sa poche :

—Je vous demande pardon... je me sauve... courez à vos affaires avec l'ami Marengo, moi, je me sauve aux miennes.

Et tournant les talons, sans répondre à l'adieu que lui envoyait Pépita, assise dans le comptoir, il sortit à grandes enjambées.

(A suivre)

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 23 JANVIER 1897

Le Masque de Velours

PAR CHAMPOL

XI

(Suite et fin)

Et ce qu'elle n'avait dit à personne, pas même à sa mère, il le lui arrachait peu à peu malgré elle. Il lui faisait répéter jusqu'aux paroles d'amour de Richard, et, en les répétant, elle croyait les entendre, elle sentait autour d'elle cette courte étreinte, sur sa joue ce premier, cet unique baiser qu'elle avait reçu de lui, ce baiser si tendre, si passionné ! Son visage s'enflammait, une chaleur lui montait au cœur. Si coupable qu'eût été Richard auparavant, qu'il fût devenu depuis, elle n'osait nier qu'en ce moment du moins, il l'eût aimée, et comme elle s'arrêtait, incapable d'aller plus loin, ce fut Osmin qui acheva :

—Après cela, vous l'avez chassé !... et vous vous étonnez qu'il ne soit pas revenu ?

Elle ne trouva rien à répondre ; il y eut une pause. Osmin semblait préparer des conclusions difficiles à remettre sur leurs pieds, et, par une vieille habitude professionnelle, il feuilletait le simulateur de dossier placé devant lui.

Tout à coup, il prit le plan de la chapelle, et, montrant un point à Simone :

—Vous étiez là ? dit-il.

—Oui !

—Et Richard était ici ?

—Richard !

Elle avait saisi le papier, elle le regardait, avidement, comme si de ces lignes informes qu'elle venait de tracer une révélation allait surgir, et elle répétait :

—Richard ! Vous croyez que c'était lui ?

Osmin eut un sourire de pitié.

—Ne fallait-il pas, avant tout, le laisser se montrer une fois à

visage découvert pour lui faire accroire ensuite que vous l'aviez vu, que vous l'acceptiez tel qu'il était, que, par une délicatesse quintessenciée, vous ne vouliez même plus remettre la chose en question ?... Si facilement on croit ce qu'on désire, surtout quand on souffre et qu'on aime ! Sa mère avait bien arrangé l'affaire, bien choisi le moment, quand, ignorant ses projets, son existence même, vous deviez prêter moins d'attention à cette rencontre ! Et le diable est venu à la rescousse en envoyant Thomas sur ces entrefaites !

Simone se troublait. Sans lui donner le temps d'une remarque, Osmin, posant son gros doigt sur l'autre dessin, continuait :

—Et ce n'est pas seulement cette fois qu'il s'est trouvé là à point nommé pour un mauvais coup. C'est lui aussi qui, par cette petite porte dont il devait avoir la clef, a fait sortir votre mari, lui qui l'a emmené dans sa voiture, qui l'a excité, aidé, qui lui a donné des conseils, de l'argent, tout ce qu'il fallait pour hâter et favoriser sa fuite.

—Lui !... mais dans quel but... pour quelle raison ?

—Attendez ! Il faut reprendre les choses dès l'origine.

Osmin s'était carré dans son fauteuil, et, dépliant son front comme si le pénible travail de la réflexion était terminé, à l'aise, assuré, en possession de son sujet, il parlait à son tour.

L'histoire que Simone venait de raconter, c'était lui qui la racontait maintenant, minutieusement, suivant toutes les péripéties, avec une incroyable fidélité, et cependant, pour la jeune femme elle-même, cette histoire était toute neuve, fertile en surprises, en découvertes. Des événements, restés les mêmes, l'envers apparaîtraient ; des mêmes paroles le sens et la portée changeaient ; sur le même théâtre, les mêmes acteurs jouaient des rôles différents.

Et le drame se modifiait.

L'intérêt ne se concentrait plus sur une jeune fille, une jeune femme rudement éprouvée, indignement contrainte. Il s'agissait d'un malheur plus profond, plus touchant, du malheur d'un homme qui avait enduré bien d'autres malheurs, souffert bien d'autres injustices, d'un homme qui avait aimé avec toute sa tendresse, qui s'était confié, qui s'était donné avec toute sa générosité, et que chacun de ceux qu'il aimait avait méconnu, injurié ou trahi. Avec sa liberté, son repos, son foyer, on lui avait encore arraché, à celui-là, son cœur, on lui avait ôté son amour, on s'était efforcé de lui voler jusqu'à son honneur même. Osmin se faisait l'avocat de cet homme, et, sous sa parole simple, précise, convaincue comme celle d'un témoin oculaire, lentement, devant les yeux de Simone, un nuage se fondait.

—Mais si je devais vous croire, s'écria-t-elle égarée, qu'aurions-nous fait ? Que seraient les autres ? que serais-je, moi ?...

—Je vais vous le dire : une enfant... et, pardonnez-moi, ce qui va avec : une égoïste !... Votre tante, — Dieu ait son âme ! — à été une fanatique ou une folle, c'est la même chose. Votre pauvre père... nous le savons bien, mon Dieu !... un étourneau !

—Et Richard ?

—Un martyr, dit gravement Osmin.

Simone courba la tête, puis fit une dernière question :

—Et Thomas ?

—Celui-ci, affirma Osmin, avec autant d'assurance qu'en eût pu montrer la défunte lady Eleanor, celui-ci est un polisson... à moins qu'il ne soit un misérable. Et le pire de l'affaire, c'est qu'il se trouve entre Richard et vous, qu'il vous tient, qu'il vous dirige, que vous ne pouvez pas vous passer de lui, que de lui seul enfin dépend votre sort à tous les deux !

XII

Thomas Erlington était resté deux jours sans reparaitre à l'hôtel d'Avron. Quand il y revint, ce fut avec un air triste d'enfant repentant et malheureux, bien fait pour attendrir ceux qui ne lui connaissaient aucun tort, celle même qui aurait quelque raison de lui en vouloir.

Simone se laissa toucher ; un peu de froideur témoigna seulement à Thomas qu'elle se souvenait de son offense, offense bien vénielle, après tout, car peu de femmes en veulent à un homme de les aimer et de souffrir sans espoir.

Quand il fut bien assuré d'avoir obtenu son pardon, il s'enhardit jusqu'à le solliciter.

—Je dois vous excuser, dit-elle tristement. Ne faut-il pas que je me résigne à toutes les conséquences de ma position ?

Il tomba presque à ses pieds pour protester de son respect, et ses protestations étaient si chaudes qu'elles ressemblaient encore à des protestations d'amour.

Puis de nouveau, il se tût, il s'efforça d'imposer silence à ses sentiments.

De lui-même, il fuyait les tête-à-tête, il redevenait simplement amical, fraternel avec une déférence, une réserve de plus qui, seules, trahissaient l'effort, et, presque aussitôt, il vit se produire insensiblement chez Simone la métamorphose sur laquelle il avait peut-être compté.

C'était Simone, à présent, qui le recherchait, prenant une sorte d'imprudent plaisir à défer ce danger qu'elle ne craignait plus. A certains moments, on aurait pu même la trouver provocante, et un jour, doucement, sa mère l'avertit.

—Prends garde, mon enfant, à ce que l'on pourrait dire, à ce que ce jeune homme pourrait penser !

Cet avertissement fit sourire Simone, et ses grands yeux bruns brillèrent d'un éclat redoublé, si bien que Mme d'Avron trouva, pour la première fois, sa fille un peu trop jolie, et songea, non sans une certaine satisfaction, au prochain départ de Thomas que rappelait à Erlington le soin de toutes les affaires de Richard, restées entre ses mains.

La veille de ce départ était venue.

Pour que tout se passât suivant les règles, un dîner d'adieu fut offert, réunissant, comme toujours, quelques amis.

Simone était très en beauté, très en verve.

A deux ou trois reprises, près d'elle, Thomas se troubla.

Un orage, se préparant à éclater, emplissait la maison d'une chaleur lourde, mettait dans l'air un fluide énervant. On parlait beaucoup ; on abordait les sujets brûlants ; la politique, la religion, la morale. Les discussions s'excitèrent, après le dîner, à la lueur fulgurante des éclairs qu'on apercevait par les fenêtres entr'ouvertes du salon. Près du piano, dans un recoin, derrière un grand tableau posé sur un chevalet, Simone venait de porter une tasse de café à Thomas, et elle restait avec lui, prolongeant une causerie futile qui paraissait vouloir mener à autre chose.

Puis, Thomas se tenant prudemment sur la réserve, elle se remit à parler de Richard, ce qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps, et elle demanda :

—Avant de partir, dites-moi la vérité. Vous croyez, n'est-ce pas, qu'il ne reviendra jamais ?

Thomas n'osait lui donner cette certitude, mais, dans ses faibles dénégations, elle pouvait la trouver.

—Alors, dit-elle, s'accoudant au piano et faisant semblant d'examiner les figures chinoises de son éventail, tout est fini pour moi ainsi ? Ni jeune fille, ni femme, ni même veuve, n'ayant ma place nulle part, en dehors de toutes les catégories ; enfin, une épave misérable de la société, voilà ce que je suis désormais, pour toute ma vie... et j'ai dix-neuf ans !...

Thomas comptait bien que cette crise viendrait, mais il ne l'avait pas crue aussi proche, et il hésitait, mal préparé encore.

Elle jeta sur lui un regard singulier, puis, avec un emportement qu'elle ne pouvait plus contenir :

—Celui qui m'a réduite à cela, suis-je tenue encore de le ménager ? Ce sort inacceptable, suis-je tenue de m'y résoudre ? Dites-le-moi, vous, monsieur Erlington.

Elle était surexcitée, bouleversée, hors d'elle-même.

Si jamais moment avait été propice à Thomas, c'était bien celui-ci. Il s'avança, et résolument :

—Si vous ne voulez pas de ce sort, qui donc, dit-il, vous empêcherait de le changer ?

—De quelle façon ?

L'éventail s'agitait plus vite. Les yeux bruns étincelaient. Il y avait dans ce front une résolution déjà formée que mûrirait le moindre encouragement, derrière ces lèvres, des mots qu'une parole ferait jaillir.

A peine intelligible, la voix de Thomas reprit :

—Vous pouvez... vous devez redevenir libre, libre d'être heureuse, libre d'être aimée !...

Sans s'indigner, faiblement, elle alléqua :

—Mais je suis mariée !

—Oh ! si peu !

Elle l'avait enhardi jusqu'au persiflage, et comme elle ne protestait pas, il reprit avec plus d'assurance encore :

—Richard n'est votre mari que de nom, et ce nom même, vous avez le droit de le lui ôter.

Un triomphe éclaira la physionomie de Simone.

—Oui, le divorce, dit-elle avec une tranquillité qui prouvait combien déjà cette idée lui était familière. Mais, pour cela, il faudrait...

—Quoi ?

Le souffle ardent de Thomas l'avait effleurée sans qu'elle reculât. Seulement, par hasard, l'éventail se brisa entre ses doigts, tandis qu'avec une feinte timidité elle achevait :

—Pour ma réputation... pour ma conscience... il faudrait que l'initiative vint d'un autre... que je fusse forcée de reprendre ma liberté.

Elle s'éloignait vivement ; elle en avait dit assez pour que Thomas comprit ce qu'elle lui demandait de faire, et il comprenait aussi qu'en la servant, ce serait lui-même qu'il servirait.

Le lendemain, comme il l'avait dit, il s'en alla, et une quinzaine de jours après, M. d'Avron faisait à sa femme cette morale attendrie :

—Comme on risque d'être injuste en voyant toujours le mal partout ! Ce pauvre Thomas, que tu commençais à suspecter, n'a cessé de travailler à une réconciliation, et il y a peut-être réussi, car il m'envoie, pour Simone, une lettre de Richard.

Mme d'Avron voulut remettre elle-même la lettre, légèrement désappointée de voir sa fille ne manifester aucune surprise, ne pas se hâter, au moins en sa présence, de rompre le cachet.

Même, une fois sa mère partie, Simone attendit encore un instant. Elle gardait entre ses deux mains la petite enveloppe toute blanche, très mince, qui devait ne contenir qu'un court billet, et sur laquelle Richard n'avait pas même écrit son adresse, n'osant lui donner ni le nom qu'elle tenait de lui, ni son nom de baptême, le vrai nom d'une femme, que jamais il n'avait eu la douceur de prononcer.

Et quand elle se fut décidée à ouvrir la lettre, ses yeux s'obscurcirent en lisant ces premiers mots :

“Ma chère cousine.”

Ainsi, pour lui déjà, elle n'était plus rien qu'une indifférente, pas même une ennemie. Ce sentiment familial qu'il voulait lui garder semblait prouver, mieux que toute chose, l'extinction d'un autre sentiment, et, sans même un reproche, il lui disait :

“J'ai beaucoup réfléchi. J'avais cru d'abord que mon absence vous rendrait votre liberté, mais cela ne suffit pas. Pour mon repos comme pour votre bonheur, le simulacre de lien qui existe entre nous doit disparaître, et ni votre Église ni un tribunal quelconque ne refuseront la rupture d'une union apparente. Vous êtes jeune, vous referez votre vie, assez heureusement, j'espère, pour oublier les chagrins passés. C'est le souhait le plus ardent de

“Votre affectionné,

“RICHARD.”

Il ajoutait en *post-scriptum* qu'afin de leur éviter à tous deux les ennuis que cause l'intervention de la justice dans les affaires privées, il chargeait Thomas Erlington de s'entendre avec une personne de confiance, par elle désignée.

Elle avait lu, relu et relisait encore ces quelques lignes, s'arrêtant à examiner chaque lettre, chaque courbe de cette magnifique écriture anglaise, claire et ferme, l'écriture de Richard. Elle tenait ce papier qu'il avait touché. C'était la première manifestation directe,

le premier souvenir tangible qu'elle avait de lui depuis cinq mois, et elle paraissait ne pas sentir ce qu'elle aurait dû y trouver de douloureux, ne pas se douter qu'un regret, une souffrance, un sacrifice héroïque pussent se cacher sous la froideur de cet adieu, car elle n'avait ni hésitation ni remords. Elle porta enfin dans la même cachette où se trouvait déjà le portrait de Richard, la lettre qu'elle voulait ne montrer qu'à Osmin, et lorsque, étonnés de son silence, ses parents, n'y tenant plus, finirent par s'enquérir des nouvelles reçues, avec une insensibilité qui les stupéfia, elle répondit :

—Vous ne savez donc pas ? Richard demande le divorce !

Ils s'entre-regardèrent, consternés. La vague inquiétude leur était venue déjà que cela devait finir ainsi.

Pour l'acquiescement de sa conscience, M. d'Avron prononça :

—Ne te hâte pas ; attends encore... le plus longtemps possible. On ne saurait trop réfléchir avant de faire un pareil éclat.

—L'éclat ne sera pas grand.

—Relativement... mais je regrette...

—Il n'y a rien à regretter ; cet état de choses ne pouvait durer.

—C'est pourtant vrai qu'on ne peut passer sa vie à attendre un mari qui ne veut pas revenir ! soupira M. d'Avron en se tournant vers sa femme.

Celle-ci prenait la chose au tragique :

—C'est mal, ce que tu fais, Simone, c'est très mal, disait-elle navrée.

—Mais ce n'est pas Simone ! cria M. d'Avron, trouvant moyen de tout concilier. C'est ce malheureux Richard qui cause encore ce scandale, c'est lui qui introduit cette demande en divorce, qui nous traîne devant les tribunaux. Il ne manquait plus que cela ! Je vais faire venir Osmin.

L'idée de se débarrasser sur Osmin de tous les soucis en perspective le consola un peu. Mais à Mme d'Avron la résignation était plus difficile.

—Je ne t'avais pas élevée pour faire de toi une femme divorcée ! disait-elle à Simone.

Et elle ne se calmait pas quand sa fille, lui baisant les mains, répétait :

—Maman, je suis obligée d'agir comme j'agis, et je ne serai pas indigne de vous.

La pauvre femme était trop faible pour combattre tant de volontés réunies.

Osmin lui-même, probablement bien aise d'avoir une cliente de plus, poussait la procédure avec une activité incroyable. Il disait :

—Il faut que la chose soit enlevée avant les vacances.

Malgré la chaleur de juillet, M. d'Avron, maintenant affamé de villégiature, était allé à Paris avec sa famille, et Thomas Erlington avait dû revenir, muni de la procuration de Richard, pour veiller sur place aux intérêts de son cousin.

Ce mandat rendait assez difficiles ses relations avec l'hôtel d'Avron. Il ne s'y présentait qu'à de rares intervalles, et seulement pour des nécessités d'affaires pressantes.

Un matin, il apparut, très contrarié.

—Bon ! qu'y a-t-il encore ? dit M. d'Avron pressentant un désagrément.

—Une grosse difficulté... une chose pénible pour tout le monde. L'avoué de Richard vient de me dire qu'avant que l'affaire vienne au tribunal, les deux époux sont tenus de comparaître en personne devant le président, censé chargé de les réconcilier.

—Ces magistrats ne savent qu'inventer pour tourmenter les gens ! grommela M. d'Avron. A quoi cela peut-il servir ?

Il ne suffit pas qu'une obligation soit absurde pour qu'on puisse s'y soustraire, et, le code en main, on dut reconnaître que la formalité était indispensable.

—Ne nous inquiétons pas trop, dit Simone, trouvant une échappatoire, car, assurément, Richard refusera de venir.

—Alors dit Thomas découragé, le procédure tombe et l'affaire reste en suspens !

—Il faut cependant sortir de là, maugréait M. d'Avron.

Tous demeuraient consternés, tandis qu'à part Mme d'Avron bénissait la Providence et trouvait pour la première fois que la législation française réservait de douces surprises.

Elle s'était trop hâtée de se réjouir. Quelques jours après, Thomas revint avec des nouvelles inattendues.

—Richard est encore plus acharné dans ses projets que je ne l'avais pensé, dit-il à Simone.

Il épiait le visage de la jeune femme, qui ne trahit qu'une vive appréhension, tandis que d'un ton mal assuré elle demanda :

Vous croyez qu'il va revenir ?

—Cela se pourrait... Mais pourquoi vous agiter ainsi ?

—Vous ne songez donc pas à ce que sera pour moi cette entrevue ?

—Oui, vous redoutez l'émotion, les anciens souvenirs. Et, qui

sait ? peut-être, en retrouvant Richard, changerez-vous d'avis. Il est encore temps.

—Rien ne peut me faire changer, je vous le jure ; j'ai plus de caractère que vous ne croyez.

Le pli énergique de la lèvre de Simone s'accusait plus profondément que jamais et toute sa physionomie exprimait une indomptable décision. Ce n'était plus la jeune fille ignorante, inexpérimentée, que lady Eleanor avait pu tromper, effrayer, contraindre ; c'était une femme intelligente, volontaire, passionnée, qui, pour défendre sa liberté, pour conquérir son bonheur, était résolue à faire bon marché des vains scrupules, des attendrissements stériles.

—Richard viendra ! murmura Thomas.

—Eh bien ! dit-elle avec un soupir, qu'il vienne ! Encore cette épreuve ; ce sera fini ensuite.

Elle pencha la tête. Ses traits s'adouciaient. Déjà, elle semblait entrevoir le terme de ses chagrins, un avenir plein de promesses.

Le même miracle éblouit Thomas. Il avait trop de tact pour hasarder un mot, une allusion prématurée ; mais, en la quittant, dans l'ombre du vestibule, il eut l'audace de porter à ses lèvres la main qu'elle ne lui retirait pas.

L'obscurité était profonde heureusement, assez profonde pour qu'il ne vit pas ensuite cette même main se relever d'un geste violent presque à la hauteur de son visage, puis retomber, arrêtée par une pensée, une réflexion.

—Qu'est ce qu'on t'a fait ? dit Georges à sa sœur quand elle entra. Tu as l'air fâchée.

—Oui, je suis fâchée, mais je suis contente aussi. Tu ne sais pas encore qu'on peut être content et fâché de la même chose !

—Non, dit Georges ouvrant de grands yeux.

Il s'habitua à ne plus comprendre ce qui se passait autour de lui, et, relégué dans son coin pendant les conférences interminables des grandes personnes, il s'abandonnait à une inquiétude vague.

Madeleine elle-même s'attristait, et les domestiques opinait mal de la situation en voyant devenir de plus en plus fréquentes les visites d'Osmin, les petites colères de monsieur et les grandes migraines de madame.

Au milieu de cette agitation dont elle était la cause, Simone seule restait très calme dans la fermeté inébranlable de son parti pris, et elle ne faiblit même pas quand, un soir, Osmin annonça :

—Il est arrivé, et vous allez tous les deux demain chez le président.

M. d'Avron lui-même ne ferma pas l'œil de la nuit. Quant à sa femme, elle se trouvait aussi défaite, aussi désolée, que si elle eût assisté à l'écroulement de son propre bonheur.

Secrètement, elle était allée chez l'avoué de Thomas Erlington, demandant à voir Richard ; mais, pour bien montrer qu'il se bornait à subir les exigences inévitables de la loi et qu'il écartait toute idée de conciliation, le mari de Simone avait caché soigneusement le lieu de sa résidence à Paris.

Il ne verrait sa femme qu'au Palais de justice.

Le rendez-vous était pour trois heures.

A toute force, Mme d'Avron voulait accompagner sa fille, qui s'y opposait formellement.

—Elle a raison, dit M. d'Avron, lui-même très impressionné. Vous n'êtes pas en état de soutenir cette entrevue. C'est moi qui conduirai Simone.

Mais, avec un égal empressement, la jeune femme déclina cette offre, expliquant ;

—Personne ne peut entrer avec moi dans le cabinet du président et, pour aller jusque là, Osmin me suffit.

Comme on insistait, elle ajouta :

—Je préfère qu'il en soit ainsi. Je vous en prie, laissez-moi agir à ma guise !

Depuis ces derniers temps, elle s'était singulièrement émancipée. Elle dirigeait ses affaires seule avec Osmin, et quelque chose en ses manières imposait, même à ses parents, le respect de sa volonté nette et ferme. Ils n'osèrent donc la presser davantage.

L'approche du moment critique la trouvait en pleine possession de ses facultés. Toute la matinée, Mme d'Avron attendit en vain le petit évanouissement ou, au moins, la crise de larmes qui semblait de sa rigueur et quand, les chevaux déjà attelés, Simone descendit de sa chambre, c'est à peine si elle avait aux joues une rougeur un peu plus accentuée, dans les yeux un peu plus d'excitation qu'à l'ordinaire.

—Que tu es belle ! s'écria Georges, dégringolant l'escalier à califourchon sur la rampe pour venir admirer de plus près les magnificences de la toilette de sa sœur.

Elle avait une simple robe noire en soie légère et un grand chapeau de paille garni de plumes ; mais c'étaient la robe et le chapeau qui lui allaient le mieux.

Simone, debout sur la dernière marche, se retourna complaisamment et demanda :

—Cela va bien ainsi ?

—Je t'en réponds ! affirma Georges d'un air de connaisseur.

Elle sourit, l'embrassa, comme si cette flatterie lui eût fait grand plaisir.

—Où vas-tu donc ? interrogea-t-il, curieux.

Elle s'assura que personne n'était là pour les entendre, et tout bas :

—Georges, dit-elle, je vais voir mon mari !...

Georges fut si stupéfié qu'il faillit lâcher la rampe. Quand il reprit son équilibre, Simone roulait déjà en compagnie d'Osmin dans la direction du Palais de Justice.

Pour toute réponse aux exhortations maternelles, elle avait dit :

—Priez pour moi, maman.

Et peut-être qu'elle-même priait aussi, car, dans la voiture, elle restait silencieuse, plongée en un recueillement qu'Osmin n'eût garde de troubler.

On était parvenu au but, et le vieil avoué guidait Simone à travers l'immense salle des Pas perdus.

C'était l'heure des audiences. Des groupes d'hommes circulaient, les uns à mines importantes et à allures dégagées, ceux qui, par profession, s'occupent des intérêts d'autrui ; les autres, intrus effarés, inquiets et piteux, ceux que leurs propres affaires amènent dans cet antre.

Parfois, un avocat ou un avoué en robe, majestueux et grotesque, fendait la foule. Tout le monde parlait, s'agitait, se querellait ; la lie des passions humaines était là, fermentant, bruisant, jetant son écume, tandis que émergeant de cette tourbe, le grand Berryer et ses compagnons de marbre blanc se dressaient sur leurs piédestaux, tranquilles, satisfaits, imposants, échappés à l'universelle souillure.

La salle était franchie, et Osmin, familier du lieu, conduisait maintenant Simone par des passages moins connus. Le bruit des paroles, s'éloignant, devenait un vague et formidable murmure. La solitude se faisait, à peine troublée par l'apparition rapide d'un huissier à chaîne, de quelque gratte-papier, sa serviette sous le bras, ou d'un plaideur égaré. Après le bazar de la chicane, ouvert à tous, c'étaient les petits appartements de la justice, les réduits discrets, les recoins intimes où, loin du vulgaire, s'élaborent les grandes décisions, se cachent les grands crimes, se préparent les grandes tortures, et ce silence où se taisaient tant de plaintes, ce mystère où se voilaient tant de douleurs, pesaient lourdement sur Simone, mais sans faire vaciller son courage.

—Nous y sommes, et je crois que nous arrivons les premiers, dit Osmin, lui montrant une porte au bout d'un couloir. Voilà le moment de prouver que vous êtes toujours la petite Bretonne !

Elle lui laissa un sourire pour adieu, et suivit bravement l'huissier chargé de l'introduire.

XIII

Le cabinet du président était, comme tous les cabinets de magistrats, une pièce grave, correcte, avec une bibliothèque, emblème de savoir, un bureau, emblème d'importance, et des fauteuils pour les visiteurs, emblèmes de politesse.

Trois heures n'ayant pas encore sonné, M. le président ne se trouvait pas là, mais il arriva presque aussitôt.

C'était un bon gros homme rubicond, de tempérament sanguin, par conséquent gai et bon enfant.

Comme célibataire, il avait pour le mariage une profonde estime, et, comme magistrat, en son éloquence une entière confiance.

Aussi la tâche de conciliateur matrimonial ne lui semblait-elle pas aussi ingrate qu'à un autre, et, entre collègues, dans les jours d'épanchements, il se vantait assez volontiers d'avoir, en sa carrière, repêché dix-sept ménages allant à la dérive. Mais les trente-quatre époux qui s'étaient laissé toucher et, finalement, renvoyer, bras dessus, bras dessous, appartenaient tous à ces milieux rudimentaires où de gros mots, une volée de bois vert, voire même de plus graves injures, s'échangent et s'oublient avec une égale fatalité.

Le président savait qu'entre les gens du monde, les discordes, moins violentes, sont plus profondes, les résolutions mieux réfléchies, plus tenaces, et, lorsqu'il avait affaire à eux, laissant de côté une argumentation superflue, il se bornait à se montrer courtois, en abrégant le plus possible une corvée inutile et douloureuse.

—Madame la vicomtesse d'Avron ? dit-il, saluant Simone respectueusement, mais avec un peu de surprise.

Il la trouvait étonnamment jeune pour une divorcée, et quand elle lui eut répondu par une inclinaison de tête affirmative, il l'observa à la dérobée, songeant, à par lui, qu'une si charmante créature devait être bien malheureuse ou bien perverse pour se trouver déjà réduite à de pareilles extrémités.

Simone ne faisait nulle attention à M. le président, ni, en réalité,

à quoi que ce fut au monde. Des brouillards lui passaient devant les yeux, et ses artères battaient avec tant de force qu'elle ne parvenait même pas à distinguer les bruits venant de l'extérieur et assourdis par une double porte de cuir.

Tout d'un coup, son cœur bondit si violemment qu'elle le crut échappé de sa poitrine ; elle se souleva à demi, et M. le président, qui était en train de lui adresser de bonnes paroles, resta stupéfié en se voyant, d'un signe, imposer silence.

Dans l'entre-bâillement des deux portes, Simone entendait Thomas Erlington disant avec humeur :

—Puisque je ne puis t'accompagner, je t'attendrai par ici avec Osmin.

Et, la seconde porte s'ouvrant, Richard entra.

Rien qu'à la folle palpitation de tout son être, Simone le reconnaissait. C'était bien lui, lui, son mari, tout ce qu'elle avait au monde de plus proche, celui qui l'avait le plus aimée, qui, un instant, l'avait tenue dans ses bras, l'avait crue sienne, l'avait appelée des noms les plus doux ! il était revenu, après si longtemps, il était là et il semblait ne pas la voir, ne plus la connaître ; il avait détourné les yeux en passant devant elle pour aller s'asseoir le plus loin possible, de l'autre côté, en face du président.

Elle le regardait maintenant.

Il paraissait plus grand encore qu'autrefois, parce qu'il avait maigri d'une façon étonnante. Son triste bandeau noir lui recouvrait toujours la moitié du visage, mais ce qu'on apercevait de ce visage avait pâli, s'était émacié, et les pauvres lèvres, qu'elle se souvenait d'avoir vues sourire, retombaient en deux plis amers et profonds.

Lui si fier, si susceptible, comme il avait dû souffrir, rien que pour arriver jusque-là, passant sous les regards curieux, dans la foule des indifférents ; comme il devait souffrir encore devant cet homme, cet inconnu qui allait le questionner, l'exhorter, s'arroger le droit de rechercher ses fautes, de mettre à nu ses douleurs ! Et pour quoi, pour qui s'était-il offert encore à ce dernier affront, à ce dernier supplice ?

Avec un léger ahurissement, le président avait considéré le bandeau de Richard, puis il avait eu un imperceptible hochement de tête, trouvant en ce bandeau l'explication de bien des choses ; tout de suite, s'attaquant bravement à celui des deux époux qu'il jugea le moins difficile à convaincre, il commença :

—Vous excuserez, monsieur, une indiscretion qui est de mon devoir et, peut-être, de votre intérêt. Je suis, par une vieille expérience, que le secret de bien des différends intimes réside dans l'absence d'une intervention sûre et absolument désintéressée. La mienne a ce double caractère. Quels que soient vos griefs, vous êtes tous deux bien jeunes, bien récemment unis, pour prendre encore des décisions irrévocables...

Richard s'était levé. Une crispation nerveuse tendait tout son corps. Il ne pouvait évidemment plus enlurer cette torture.

—Monsieur le président, dit-il, je vous remercie. Mais ce que vous pourriez représenter utilement à d'autres serait ici sans effet. Notre mariage n'est pas un mariage ordinaire ; nous avons été tous deux victimes d'une erreur, d'une illusion, assez courte, heureusement, pour rester réparable. Rien ne nous empêchera de poursuivre, d'obtenir cette réparation !...

Il ne put en dire davantage. Simone s'était levée, elle quittait sa place, elle était à côté de lui, et l'interrompant résolument :

—Monsieur le président, dit-elle, mon mari se trompe. De sa part seulement, une erreur a été commise, un grief peut subsister. Moi, je n'ai rien à lui reprocher, rien à regretter. Je suis heureuse, je suis fière d'être sa femme. Jamais je ne consentirai à me séparer de lui, jamais !

A cette déclaration soudaine, M. le président, lui-même se trouva pris au dépourvu, et il balbutia un peu :

—Alors, madame..., étant donné... considérant...

Ce léger désarroi ne fut pas remarqué.

Simone reprenait la parole.

Et, d'une voix haute, vibrante, comme si elle eût exalté sa propre gloire, annoncé son propre triomphe, elle proclamait :

—Il est bon, loyal. Il a toujours agi en honnête homme. C'est lui qui a raison, c'est moi seule qui ai eu tous les torts. C'est moi qui lui demande pardon, Richard, mon ami !

Elle se tournait, vers lui, humble, tendre, suppliante, et il reculait avec effroi.

—Richard ! répéta-t-elle, mon mari bien-aimé !...

A ce mot, à l'accent qu'elle y mettait, il avait tressailli et se reculait encore, implorant :

—Non ! je vous en prie, ne dites pas cela ! Tout ce que vous voudrez, mais pas cela !...

Simone le touchait à présent, et, à la sentir si proche, il frémissait, secoué par le terrible effort de cette grande passion qu'il avait eue, qui grondait encore au fond de lui-même, domptée, enchaînée, brisée, mais vivante.

Cherchant un recours, il s'était rejeté vers le fauteuil du président; mais le fauteuil était vide. Le magistrat venait de s'éclipser, ne trouvant pas de meilleur moyen pour raccommo-der son dix-huitième ménage.

Et elle était là, serrée contre lui, si près qu'il aurait pu plonger dans ses yeux, respirer son haleine; mais il la repoussait, il essayait de ne pas la voir, de ne pas l'entendre; il avait peur de céder à la fascination nouvelle de ce regard humide, de ce visage navré, de ces petites mains si douces; il se débattait contre cette honte suprême et répétait, en une agonie :

— Laissez-moi !... laissez-moi !... Que me voulez-vous ?... Vous m'avez fait trop de mal !...

Elle sanglotait sur son épaule :

— Oh ! je me repens ! Si tu savais comme je me repens, comme j'ai le cœur déchiré de ta souffrance, tu me pardonnerais !

— Je vous ai pardonné... oui, depuis longtemps !... N'avez pas de remords... soyez heureuse !... Vous pouvez être heureuse encore... avec un autre !... laissez-moi seulement aller mourir ailleurs !...

Un autre !

La même vision que le jour de son mariage se présentait à Simone, s'imposait à ses yeux; la même comparaison revenait à son esprit.

Mais l'effet, l'impression avaient changé.

L'ennemi, le tyran, le monstre, ce n'était plus Richard !

D'un mouvement violent, celui-ci s'était dégagé, et, cherchant instinctivement son chapeau, il s'en allait.

Alors elle se jeta au-devant de lui, et lui barrant le passage :

— Non ! tu ne t'en iras pas ! Tu es à moi ! Je te veux, je te garde ! Je ne peux plus vivre sans toi !

Et comme il passait outre, elle s'attacha à lui par un dernier effort.

— Au moins, écoute-moi ! Richard ! tu m'écouteras... Au nom de ta mère !...

Il s'était arrêté; il se laissait retomber sur son fauteuil, épuisé, terrassé par trop d'émotions. Simone s'était agenouillée près de lui, et, les bras passés autour de son cou, la tête sur sa poitrine, essayant de l'amollir à force de larmes et de caresses, elle continuait :

— Je t'aime, ta mère, je la bénis pour m'avoir donnée à toi ! Elle m'a appelée sa fille, et tu ne peux pas refuser de m'appeler ta femme. Quand elle est morte, en l'embrassant pour la dernière fois, je lui ai promis de la remplacer, de ne vivre que pour toi. Tu ne m'empêcheras pas de tenir cette parole que je lui ai donnée, ni celle que je t'ai donnée à toi, devant Dieu ! Il y a entre nous un lien si puissant que rien ne le rompra jamais. En te perdant, j'avais perdu plus que la moitié de moi-même. C'est toi que je cherchais, que j'appelais, que je voyais partout ! Je ne savais pas encore si je t'aimais, et cependant je t'aimais déjà, je t'ai aimé toujours, je crois, depuis que tu as été mon mari. A présent, je te connais, j'ai compris, je ne suis plus aveuglée ni folle. Je sais tout ce que tu as fait pour moi, oui, tout, jusqu'au dernier sacrifice, et je te vénère, je te chéris, je n'ai d'autre espoir en ce monde que d'obtenir ton pardon ! Tu me pardonneras, mon bien aimé ! Tu m'as assez punie ! Si tu savais ce que j'ai souffert depuis si longtemps ! Ne pouvoir ni te rejoindre, ni t'écrire, te croire à jamais perdu et, pour te retrouver enfin, être réduite à te causer encore cette douleur, à prendre ce moyen atroce, à imaginer, faire, endurer ce qui m'a été imposé !...

Elle se taisait, suffoquée par l'horreur de ces souvenirs; puis, avec une nouvelle fougue :

— Mais qu'importe ! Qu'ai-je à regretter ? Que puis-je me rappeler encore quand tu es là ? Richard ! tu es mon honneur, tu es mon bonheur !... Ne m'abandonne pas !

Il ne se laissait pas convaincre. Il se défendait contre l'immense désir de serrer contre lui ce corps frêle qui s'abandonnait; il demeurait immobile, raidi, n'accordant ni un mot ni une caresse, et, désespérée, elle s'écria :

— Que veux-tu donc que je te dise ? Quelle preuve dois-je te donner ? Inilige-moi ce que tu voudras, commande-moi ce qu'il te plaira... Rien ne peut me coûter. Dispose de moi, je t'appartiens... Je t'aime comme tu voulais être aimé... Mon Richard, je t'aime...

Il y avait dans ce cri tant de douleur et de vérité que Richard faiblissait. Presque involontairement, ses doigts effleurèrent le cou blanc de Simone, les mèches dorées de ses cheveux, et, sans colère, mais tristement, avec une amertume profonde il murmura :

— Tout cela est inutile. Je ne peux plus me tromper. Il est impossible que vous m'aimez; quand vous le voudriez, quand bien même vous le croiriez, ce ne serait qu'un jeu de votre imagination ou de votre cœur, qui ne tiendrait pas un instant devant la réalité.

Il portait la main à son visage.

Elle cria impétueusement :

— Et que me fait ton visage, Richard ? J'ai vu ton âme !

Il secoua la tête avec incrédulité et dit seulement :

— Vous avez donc oublié ?...

Mais il n'acheva pas. Sans qu'il s'en aperçût, les petits doigts de Simone venaient de détacher adroitement le bandeau; elle le lui arrachait et elle le regardait.

Elle le regardait avec des yeux aimants, doux, fidèles, comme s'il eût été son père, son frère ou son enfant, avec tendresse, avec respect, avec piété, comme si son malheur le lui eût rendu seulement plus cher et plus vénérable.

Et, soudain, domptant sa dernière faiblesse, en un grand élan d'amour et de charité, elle colla ses lèvres sur la joue meurtrie de Richard, lui rendant, aussi tendre qu'elle l'avait reçu, ce baiser qu'elle lui devait encore.

Alors il ne résista plus. Il ne s'était préparé qu'à souffrir et ne se trouvait pas endurci contre le bonheur.

— Oh ! dit-il, je t'ai tant adorée ! Et, j'ai beau faire, je t'adore toujours !

Il la serrait contre sa poitrine. Elle était à lui, tout à lui, volontairement, librement, joyeusement, et, sans savoir encore comment s'était accompli ce miracle, il en avait la certitude; il se sentait aimé, il s'enivrait de cette félicité inouïe.

Et, entre ses bras, Simone se reposait doucement. Elle avait trouvé la paix, la sécurité; elle avait trouvé même une joie inattendue, une joie assez pure, assez raffinée pour satisfaire toutes les exigences de son cœur. Parce que Richard avait tant besoin de son amour, elle le lui donnait plus largement, plus entièrement; parce qu'il était si malheureux, elle triomphait doublement de le rendre heureux. Dans son pauvre visage de martyr, elle ne voyait plus que la trace sainte de la souffrance, le reflet divin de l'amour, ces yeux rayonnants qu'elle remplissait d'extase; et ce visage lui devenait déjà familier, presque sacré, et Richard ne lui inspirait pas plus d'éloignement que s'il eût été la chair de sa chair et le sang de son sang.

Il sentait tout cela. Il en était bouleversé, et, sans honte, sans inutile réserve, se laissant aller à l'effusion de sa tendresse si longtemps contenue, il lui répétait :

— Je crois en toi ! Ne m'explique rien ! Reste là seulement que je te voie ! Si je ne te voyais plus, je crois que je deviendrais fou.

Ils n'avaient pas besoin de se comprendre; ils s'aimaient, et, de leurs douleurs passées, il ne leur restait que cette crainte vague de se perdre encore. Quand ils se relevèrent, ils se tenaient toujours enlacés, et, lorsqu'en même temps ils se demandèrent :

— Où veux-tu aller ?

Ils se répondirent à la fois :

— Où tu iras ?

— Non emmène-moi, dit Simone.

Elle avait glissé son bras sous celui de Richard, et cette porte par laquelle il l'emmenait, cette porte par laquelle avaient passé tant de misères, de haines, d'incurables douleurs, lui semblait, à elle, un arc triomphal, le portique enchanté d'un paradis nouveau.

Pas plus que lui, elle ne s'aperçut qu'il n'avait pas songé à recouvrir son visage. Devant l'univers elle aurait été fière de paraître à ses côtés, et lui se souvenait à peine que cet univers existât, oubliant son infirmité, sa déchéance, la malignité humaine, tout, dans la glorieuse possession de son amour.

Ils ne virent même pas deux autres personnes qui se trouvèrent presque sur leur passage et qu'ils laissèrent derrière eux, tant était grande la précipitation de leur fuite.

— Non, non ! il est indiscret de suivre les jeunes mariés ! avait dit Osmin, retenant auprès de lui Thomas Erlington qui faisait un bond en avant. Les pauvres enfants ! C'est aujourd'hui enfin le jour de noces : ils l'ont assez attendu. Voyez-vous, cher monsieur, en ce monde, il ne faut jamais désespérer de rien. Il y a des accidents qui devraient détruire le bonheur d'un homme, qui l'ajournent seulement, comme il y a des coups qui devraient le tuer et qui le laissent en vie... Mais cela n'a pas l'air de vous amuser, ce que je raconte... et le fait est que je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Revenons aux questions qui sont de mon ressort. Qu'est-ce que nous pourrions bien discuter ensemble ? Tenez, la législation anglaise... Vous êtes très fort là-dessus. Ce que je trouve de plus beau, moi, c'est la substitution ! Rien de tel pour conserver les patrimoines. Avec cela, on peut mourir tranquille. Ainsi, ce fameux héritage des Erlington ne serait pas sorti de la famille, quand bien même votre cher cousin se serait tué à la chasse, ne se serait pas marié ou, en dernier ressort, n'aurait pas laissé de postérité... ce dont Dieu nous garde !... Et j'ai bon espoir qu'il nous en gardera ! conclut le vieil avoué, lâchant les bras de Thomas Erlington et lui tournant le dos, après avoir jeté un coup d'œil du côté où venaient de disparaître M. et Mme Richard d'Avron.

FIN

Echo des Modes Parisiennes

Paris, le 22 février.

Paris, depuis un mois s'était consacré aux visites ; et les visites ainsi que les plaisirs du jour de l'an qui se prolongent jusqu'à la fin de janvier ont été égayés par toutes les séductions d'une température vraiment idéale, aussi la saison mondaine extra-élégante a-t-elle eu des raffinements exquis de coquetterie dans la manière de s'habiller.

Pour la ville, les jeunes femmes sont fidèles au drap cachemire, mais quel charmant usage elles font de cette étoffe relativement simple et quel parti elles savent en tirer !

Voici à l'appui, une toilette en drap gris cendre, garnie de biais de drap vert posés sur la jupe de distance en distance presque jusqu'à la taille. Le corsage, sorte de boléro court, aux devants fermés par un motif brandebourg ou ganse treillagé sur l'ind de drap vert, a des revers en même drap encadrés de drap gris. Manches tailleur, bordées en drap vert se terminant en cornets ; à la hauteur du poignet, motif en drap vert treillagé de ganse noire.

Une autre est un drap brique galonnée de petits velours noir, formant quadrillé au corsage et aux manches. Mêmes velours posés en cercles sur le haut de la jupe et finissant en quadrillé. Ceinture suisse à longue pointe devant et derrière, s'agrafant sur le côté, col droit recouvert de dentelle retombant sur la main.

Dans les corsages destinés aux diners et au théâtre, fantaisies charmantes et du meilleur goût, nous avons relevé comme dernier genre un boléro en velours mandarine, ouvert sur une blouse légèrement décolletée en tulle brodé de paillettes cristal et jais. Sur les devants du corsage,

des crevés ourlés de perles, laissent apercevoir la blouse. Un nœud papillon, en velours mandarine, est posé derrière sur le haut du corsage. Manches en tulle avec volant de velours retombant sur le bouffant.

En vue du grand nombre de mariages qui vont être célébrés dans le courant de ce mois, avant le carême, je vais répondre à bien des questions qui me sont posées au sujet de la corbeille de nocés.

Ce mot "corbeille" signifie l'ensemble des cadeaux faits par le futur ; ils comprennent des bijoux, des dentelles, des fouritures, des fantaisies élégantes, telles qu'éventail, lorgnette de théâtre incrustée en or, plus une jolie bourse contenant une certaine somme en pièces d'or neuves. Le trousseau personnel est marqué aux initiales du petit nom de la femme, du nom de la famille du mari. Le linge de maison se marque avec les initiales des deux noms de famille, celle de la jeune fille et celle du mari ; ce dernier peut être fourni de moitié par les futurs, cela dépend des arrangements pris par les parents qui font à cet égard comme il veulent.

Les demoiselles d'honneur sont habillées avec plus ou moins d'élégance, suivant la situation du monde où se fait le mariage. Voici pour fillette, demoiselle d'honneur, une coquette robe en satin Liberty rose, dont la jupe est cerclée de petits plis de lingerie. Corsage blouse serré dans une ceinture drapée fermée derrière par un nœud papillon, volant de Malines jaunies encadrant l'empècement et formant jokeys aux manches terminées par une manchette de dentelle. Chapeau de feutre gris pâle, garni d'un volant tuyauté en velours rose posé droit autour de la calotte avec plume grise en aigrette. La bourse garnie de dentelle est assortie à la robe ou est faite en même étoffe.

Tels sont les usages les plus répandus dans le monde parisien, mais comme il n'est point de règle absolue, même en question d'étiquette et de convenances, rien n'empêche d'y apporter les modifications qui peuvent le mieux convenir à la situation dans laquelle on se trouve, et tout en respectant les lois de la société et l'usage, croire que leurs décrets ne sont pas sans appel.

VICOMTESSE D'AULNAY.



10 TOILETTE EN DRAP MURAILLE. — Jupe garnie au bas de dents formées par des petites bandes d'astrakan. Corsage veste à basque ronde garnie d'astrakan, double revers de velours orné d'astrakan et col Médicis. Gilet de surah ciel, enserré à la taille par une haute ceinture en velours. Manches unies avec revers de velours ornés de fourrure. Chapeau rond en feutre orné de fourrure et plumes. Manchon en astrakan. *Matr.* : 9 verges drap, 1 verge $\frac{1}{2}$ velours. — 20 TOILETTE EN SERGE VERT OLIVE. — Jupe ronde soulignée par un petit bord d'astrakan. Corsage à doubles devants légèrement ondulés et bordés d'astrakan, gilet de surah même teinte, col droit garni d'astrakan, manches plates, petits volants dans le haut et dans le bas. Chapeau de feutre garni de velours et ruban. *Matr.* : 9 verges tissu, 1 verge soie. — 30 COSTUME EN DRAP COCHER. — Jupe toute unie. Petit paletot sac garni d'un grand col marin formant revers devant et garni de fourrure et boutons, le dos est à plis ronds au milieu, à l'intérieur gilet de soie surmonté d'un col drapé, grand col Médicis garni de fourrure, manches unies. Chapeau relevé. *Matr.* : 9 verges de drap. — 40 COLLET EN DRAP TAN, doublé de soie changeante et garni de petites pattes piquées. Grand col réversible à crans. *Matr.* : 1 verge $\frac{1}{2}$ drap, — 50 CORSAGE TAILLEUR EN DRAP CIGARE. — Les devants ajustés sont garnis de boutons, dans le haut, deux larges revers bordés de velours cigare. Col Médicis bordé velours. Chapeau feutre beige orné fourrure. *Matr.* : 3 verges $\frac{1}{2}$ tissu.

PREUVE ECLATANTE



Mlle. Siccots. — Et quelle preuve êtes-vous capable de me donner que c'est bien pour moi et non pour mon argent que vous demandez ma main !
Mr. Siccots. — Descendre avec vous, en plein jour, la rue St-Laurent.



Chronique Théâtrale

THÉÂTRE ROYAL

“Zero” la nouvelle fantaisie théâtrale est une attraction peu commune que nous donnera le Royal cette semaine.

Impossible de le mieux décrire qu'en disant que c'est une suite de photographies animées, splendides, et attachantes.

L'intrigue, ce sont les amusantes aventures d'un riche Irlandais excentrique allant à la découverte du Pôle Nord.

Cet objectif en vue, il invite plusieurs de ses amis à l'aider dans sa tâche et il loue un bateau pour s'y rendre. Là dessus est bâti un burlesque innénarrable sur une donnée absolument nouvelle où toutes les idées modernes se trouvent introduites, tels que : ballets, marches, scènes populaires.

Pendant que le navire “Zero” marche vers la mer arctique, un groupe d'acteurs, faisant partie d'une troupe naufragée, est sauvé par lui ; ils donnent un concert à bord qui sert à introduire les célèbres variétés de la compagnie, notamment : Harry Leclair, le fameux protégé dans Ophélie, Hamlet et Mephisto ; Madden et Curran, les merveilleux et humoristiques “dialogueurs celtiques” ; Lottie Westsimonde, mieux connue sous le nom de la “Comtesse Irlandaise” ; les sœurs Munroe, soubrettes et chanteuses ; Sanford et Walters, comédiens excentriques bien connus ; Mlle Florence Edwards dans une scène de danses et de transformations.

Ce dernier acte est un des plus intéressants de la représentation. Sur Mlle Edwards sont projetées six lumières oxyhydriques d'une grande puissance et d'un effet merveilleux.

Les chœurs de “Zero” sont composés de charmantes femmes, bien costumées ; un grand attrait pour les yeux.

Joli spectacle, voilà le bilan de cette pièce, appelée à un grand succès à Montréal.

PALLADIO.

SIMPLEMENT

Le voyageur. — Conducteur ! La pluie passe au travers du toit de ce char et elle a mouillé tous mes vêtements.

Le conducteur. — Rassurez-vous, monsieur, le toit est à l'épreuve de l'eau et ce que vous venez de me dire ne se peut pas. C'est simplement la lampe qui laisse échapper l'huile.

Et il sortit noblement.

MOTS HISTORIQUES

Je vois, monsieur, que vous faites toujours ici la pluie et le beau temps.
 En 1777, à l'Exposition de Peinture, MARIE ANTOINETTE, admirant deux tableaux de Joseph Vernet, *Le Calme* et *La Tempête*, lui adressa ce gracieux compliment.

x

Madame la Maréchale, on n'écrit pas Oreste avec un H.
 Après la première représentation d'*Oreste*, la Maréchale de Luxembourg envoya à l'auteur quatre pages de critique sur sa pièce. VOLTAIRE se contenta de répondre en une ligne.

x

Je suis né dans une ville fort petite, et pour l'empêcher de devenir encore plus petite, j'aime à n'y tenir.

PLUTARQUE qui voulut revenir se fixer et mourir à Chéronée, sa ville natale.

x

En Russie, on voit le froid ; en France, on le sent.
 L'Impératrice CATHERINE, à d'Alembert, qui hésitait d'aller à Saint-Petersbourg en hiver.

x

Un soir, à Sceaux, chez la Duchesse du Maine, on parlait du martyr de saint Denis. Le Cardinal de Polignac, se tournant vers Mme Du Defant, assise près de lui, lui dit :

“Conçoit on, madame, que ce saint portât sa tête dans ses mains durant deux lieues ?

— Ah ! Monseigneur, il n'y a que le premier pas qui coûte.”

UN VIEUX BIBLIOPHILE.

CE QU'IL SAVAIT BIEN

Bouleau — Sais-tu bien qui a inventé l'ouvrage ?

Rouleau. — Non ! mais ce que je sais bien c'est qu'il aurait dû rester et le fuir.

SIMPLE RÉFLEXION

Une petite fille qui était fort occupée à tricoter une paire de bas pour son papa dit à une de ses compagnes qui la regardait : Tu as bien de la chance toi, d'avoir un papa qui n'a qu'une jambe.

PAS A SA PLACE

Paroles mémorables d'un volontaire après qu'il eut manqué plusieurs coups de fusil.

— Que le diable emporte ces gens-là ! Ils n'ont sûrement pas mis la cible à la bonne place.

L'insensible *Plus ou Moins* détermine la ligne précise de la beauté dans la phrase aussi bien que dans la statue. Comme le moindre coup du ciseau, du pinceau, de la plume, de l'archet *et cetera*, met la chose au vrai point qui donne le vrai plaisir.—N.

DEVINETTE



La maman — Mais où est donc votre papa ?

Les enfants. — Il est dans l'arbre, maman.

La maman. — Dans l'arbre ! Je ne l'aperçois pas !

IL FAUT SE MÊLER DE SES AFFAIRES



(1) — Tu sais, Pat, si tu vas patiner sur le fleuve, fais bien attention et pas d'imprudence surtout ; je ne suis jamais tranquille quand tu vas là.
— Tu peux bien l'être tranquille, pourtant, y a pas de danger pour moi, va.
(2) — Eh ! là-bas, les garçons ! fichez-moi le camp d'ici, polissons ! la glace n'est pas sûre.
— Ah bien, viens-donc nous ôter d'ici, grand bêtard !
(3) — Par ici, Henri ; la glace est miace, du diable s'ils ne passent pas au travers, eux.

(4) — Quand je te le disais. Ah... ah... ah... mes côtes. Regarde donc ces billes. V'là c'que c'est de s'mêler des affaires des autres.
(5) — C'est égal, en v'là un accident à raconter aux amis. Ah... ah... ah... Y a de quoi se tordre.
(6) — Eh bien, mon pauvre enfant, te voilà revenu. Ce que j'ai eu peur en apprenant que deux hommes avaient passé en travers de la glace. Étais-tu là ?
— J'y étais, mais on a de la précaution et on sait où on met les pieds.

tranches. Savez-vous ce qu'il y avait dans ces beaux volumes ? *L'histoire de la guerre de Cent ans*. On y parlait de Charlemagne... ou de Louis XIV, je ne sais plus au juste ! Si vous croyez que c'est gai ! (*S'animant*) Et ma petite sœur, pour son prix de géographie, savez-vous ce qu'on lui a donné ? je vous le donne en cent ? en mille ? en... les *Oraisons funèbres de Musset*. (*Se reprenant*) Non ! de Bossuet !

D'abord, la guerre de Cent ans, Charlemagne, Louis XIV, Pépin le Bref, Bonaparte, Frédégonde, François Ier, tout cela c'est de la politique ! Et papa m'a dit, plus de dix fois, que la politique ne regardait pas les petits garçons de mon âge. (*Avec malice*) Ah ! si on nous faisait apprendre l'histoire dans le SAMEDI, je ne dis pas !

(*De mauvaise humeur*) Et la géographie ? Est-ce que vous croyez que j'ai besoin de connaître la carte pour me rendre à l'école, et même à la ville, quand il y a un chemin de fer et un employé à qui je n'ai qu'à demander mon billet ? Les cartes me font rire ! Sur la nôtre, la Province est peinte en bleu. (*S'adressant à l'auditoire*) Voyons, franchement, est-ce que notre terre est bleue ?

A L'ABSENTE

Petite poupée en émail,
Quand rentrerez-vous au bercail ?
Depuis que vous êtes en France,
Pour moi, plus un jour sans souffrance,
Plus de plaisir, même au travail,
Plus rien que la désespérance,
Petite poupée en émail !

Petite perle de corail,
Ma vie est un épouvantail,
C'est l'Erèbe, l'autre d'Éole,
Tout est noir loin de mon idole,
Fusé-je à Stamboul, au sérail,
Fusé-je à Venise, en gondole,
Petite perle de corail !

Petite femme d'éventail,
Ah ! fuyez la cité de l'ail,
Quittez l'odorante Marseille,
Revenez-moi, fraîche et vermeille,
Nous signerons un nouveau bail
A l'amour qui nous ensoleille,
Petite femme d'éventail !

Petite sainte de portail,
S'il faut qu'un horrible détail
A me revenir vous décide :
Eh bien ! je songe au suicide ;
Je vais m'étendre sur un rail,
Ou boire quelque affreux acide,
Petite sainte de portail !

A. DE GAVARDIE.

CONSOLATION

MONOLOGUE

PERSONNAGE : - - UN COLLÉGIEN

Cheveux frisés, roquettement habillé, comme pour une distribution de prix.

(*En entrant*) Bravo ! bravo ! bravo ! je ne le dirais jamais assez : bravo ! bravo ! Et puis encore bravo ! (*Sur le devant de la scène*) Me voilà en règle avec mes camarades. (*Montrant la cantonnade*) On vient de distribuer les prix : c'était très beau la foule des parents émus, l'estrade bondée, la musique très bruyante ! J'ai applaudi tous mes camarades. 1^{er} prix de... chose : un tel. Bravo ! 2^e prix de... machin : un tel. Bravo ! C'était splendide. Ils ont tous obtenu des récompenses... même des accésits d'encouragement ! Moi, je n'ai rien eu. Rien ! absolument rien.
(*Souriant amèrement*) Je vous vois sourire ; vous pensez : voilà le paresseux de la classe, le cancre de l'école, celui qui n'écoute rien, ne retient rien, ne s'intéresse à rien, ne sait rien, ne... non ! Ne portez pas sur moi ce jugement... téméraire : vous le regretteriez, quand je vous aurai expliqué pourquoi je me suis abstenu de figurer au palmarès.
Si je n'ai pas de prix, c'est que je n'y tiens pas. Je suis parfaitement timide. et dame ! m'entendre nommer par mes nom et prénom : le prénom de ma mère (*Il lève les yeux au ciel*) et le nom de mon père, comme ça, en public !... Et puis, me faire embrasser sur une estrade, par des personnages de marque devant une assistance brillante et choisie, vraiment, c'est au-dessus de mes pauvres petites forces. (*Baissant les yeux*) Ma modestie succomberait ! je préfère rester à mon banc. (*Haussant les épaules*) Je suis privé de livres de prix ? Mais je les connais les livres de prix. Mon grand frère a reçu l'an passé deux volumes dorés sur toutes les

(*Avec un peu de mystère*) Quant au reste du programme, il est dangereux, très dangereux. Le calcul, les mathématiques (*Faire attendre légèrement*) ça rend fou, paraît-il ! La musique... (*Mimique*) faut pleuvoir ! Ah ! par exemple, la chose civique, l'instruction civique, ça, c'est très bien. (*Avec enthousiasme*) "Servir sa patrie" ! A la bonne heure ! je ne suis pas le meilleur des élèves de ma classe, c'est entendu, mais de meilleur patriote, il n'y en a pas ! Ni de meilleur citoyen : "Il faut voter, toujours voter, c'est un devoir !" Je comprends cela (*Presser le débit jusqu'à la fin*) Et je vote pour celui qui supprimera le prix d'histoire ou de grammaire, ou qui en donnera à ceux qui n'en méritent pas. Au moins, il n'y aura plus de jaloux et tout le monde sera content. Voilà comment je comprends les prix ! (*Saluer profondément et sortir très rapidement*)

PAS LA QUESTION

Le prisonnier. — Il est absurde de m'accuser de faux quand vous savez que je ne puis même pas signer mon propre nom.
Le magistrat. — Cela n'est pas la question, c'est le nom d'un autre que vous êtes accusé d'avoir contrefait.

RELATIVEMENT

Le professeur. — Quel est le mois le plus court de l'année ?
Un élève. — Le mois d'août, monsieur.
Le professeur. — Comment, vous, un garçon intelligent pouvez-vous me dire pareilles chose ?
L'élève. — C'est pourtant vrai, monsieur, c'est le dernier mois des vacances.

TERRIBLE

Rouleau. — L'ami Josen a gagné au moins douze chapeaux par le résultat des dernières élections. Seulement il lui est impossible de les porter.
Bouleau. — Et pourquoi donc ?
Rouleau. — Parce que, quand il a lu le rapport, il en a perdu la tête.

RECTIFICATION

Le vieil ami de la famille. — Je sais bien que c'est triste de se trouver veuve à votre âge, mais ne pensez-vous pas que ce serait une folie, ma chère enfant, d'abandonner le monde et de vous renfermer dans un couvent à l'âge de trente ans ?
La jeune veuve (aigrement). — Vingt-neuf ans, s'il vous plaît.

Les pellicules, qui causent la démangeaison du cuir chevelu, sont guéries par l'emploi du Rénovateur des Cheveux, de Hall. C'est un tonique qui fait disparaître les glandes donnant naissance aux pellicules.

SURPRISE MUTUELLE



I

Le Fermier Penout. — A présent, si ces coquins de nègres réussissent à me voler une poule, je leur ferai une surprise.



II

Jupiter (une heure après). — En voilà une chance : je vais pouvoir attraper le coq pa la queue sans éveiller les poules de lui...

PREMIER SONNET

A mon ami Ch. Grandmougin.

Quand tu faisais ces vers où ton esprit se livre,
O tendre et doux poète avec sincérité ;
Quand tu chantaient l'amour et la douceur de vivre,
Les fleurs, les longs espoirs et leur fragilité ;

Quand tu chantaient l'essor de l'âme qui s'enivre
D'azur et de soleil et d'immortalité,
J'étais obstinément, penché sur mon grand livre,
Régulant un compte obscur avec rigidité ;

Et comme un vieux commis, encaissant les recettes
Je faisais les yeux doux aux verroux des cassettes
Et quittais le bureau quand la cloche sonnait.

Entre nous deux le sort fit la part inégale.
La fourmi, pour chanter, ne vaut pas la cigale.
Ami, sois indulgent pour un premier sonnet.

ALBERT CHRISTOPHE

MAJOR ET CUIRASSIER

Au 8^e cuirassiers, où j'ai conquis mes grades un à un (je suis actuellement cavalier de 2^e classe dans la territoriale), au 8^e cuirassiers, dis-je, nous avions un petit médecin-major dont je regrette sincèrement de ne pouvoir vous offrir la photographie en prime, car, comme silhouette, c'était bien la hure la plus épatante qui ait jamais illustré le 8^e.

Spique était son nom, et sans vouloir paraître plus malin que je ne le suis réellement, je puis affirmer, qu'aucun nom ne lui pouvait mieux convenir que celui-là, et qu'il eût été incomplet sans ce joli nom de Spique.

Spique lui allait comme un gant.

Et c'était la seule chose qui lui allât comme un gant, car, je suis forcé de l'avouer, le petit major était toujours fichu comme quatre sous.

Mais qu'en portent ces détails ?

Ce qu'il est indispensable de constater, c'est que le major du 8^e s'appelait Spique, à l'époque dont je vous parle, et que ce nom, que la Providence avait dû longtemps chercher, s'adaptait si parfaitement à son être qu'il eût été absolument impossible de l'appeler autrement que Spique.

De même qu'il serait fou d'appeler cuiller un chapeau melon et réciproquement.

C'était un vieux petit bonhomme sec et parcheminé, jaune comme un citron et ridé comme une morille.

Derrière ses lunettes vaguement teintes, ses petits yeux gris, sans cesse en mouvement, ressemblaient à deux souris dans une cage.

Il avait une forte barbe également grise, des sourcils de vieux râtre et des longs cheveux très longs qui lui donnaient vaguement l'air d'un amiral suisse.

Il était toujours muni d'un énorme fouet destiné à châtier au besoin trois affreux petits bassets dont il avait fait ses compagnons inséparables, et qui clopinaient continuellement derrière ses bottes.

Et rien n'était plus curieux, le matin, lorsque le major arrivait au quartier pour la visite, et que le trompette de garde entonnait la sonnerie bien connue :

Le voilà qui vient
Cann' à la main...

que de voir les trois petits monstres se jeter en hurlant dans les jambes du trompette en l'accompagnant de leurs hurlements.

Le colonel, qui était pourtant un vieux cuir, se tortait comme une petite folle sur la première marche de la salle de rapport.

Aussitôt arrivé à l'infirmerie, Spique endossait une vieille robe de chambre couleur tabac d'Espagne et de sa petite voix sèche, il appelait les malades un à un.

Les vieux tire-au-flanc ne s'intimidaient pas trop, ils connaissaient le bonhomme ; mais les bleus ! Il fallait les voir trembler en s'approchant du terrible docteur.

Voici, à peu près sans variantes, le dialogue qui s'établissait :

— C'est vous, Grossemiche ?

— Oui, m'sieu l'major.

— Et, qu'est-ce qu'v'z'avez ?

— J'ai mal dans les reins, Monsieur le major.

— Ah ! vous avez mal dans les reins... ah ! et qu'est-ce que vous faisiez chez vous, mon garçon ?

— Monsieur le docteur ?

— Qu'est-ce que vous faisiez ? Votre métier, quoi !

— Je suis charron, Monsieur le docteur.

— Charron ! ah ! charron, vous gagniez beaucoup.

— Oh ! ça dépend, Monsieur le docteur... dans les trois francs...

— Trois francs ; très bien. Trente grammes sulfate de soude, un grain d'émétique. Exempt de service. A un autre : Lapointe ! c'est vous, Lapointe ?

— Oui, Monsieur le docteur.

— Qu'est-ce que vous ressentez ?

— C'est une barre dans le ventre, Monsieur le docteur.

— Une barre dans le ventre, ça ne m'étonne pas, vous avez une tête de menuisier, vous, je parie que vous êtes menuisier...

— Non, Monsieur le docteur, je suis mécanicien.

— Oui, oui, mécanicien, oui c'est pourquoi vous avez une barre dans le ventre. Trente grammes sulfate de soude, un grain d'émétique. Exempt d'cheval.

— Ah, Lamouche ! C'est'encor vous, Lamouche ? Eh bien, ça ne va donc pas, vieux roseard ?

— Je souffre toujours, Monsieur le docteur.

— Et puis, ça vous embêtait d'aller à la revue ce matin. Vous avez eu tort de ne pas y aller ; moi, si j'avais été libre, je ne l'aurais pas ratée, la revue ; allocution du général : "Je suis content des mouvements d'ensemble, mais le maniement d'armes laisse à désirer..." Ah ! vous ne savez pas ce qui est beau ! Enfin ! Trente grammes sulfate de soude, un grain d'émétique. Exempt de service.

Brave petit major Spique. Rarement il refusait d'exempter les hommes ! mais il avait la manie de les questionner sur leur vie civile, sur leurs parents, sur la ville où ils étaient nés. Quand au sulfate de soude et à l'émétique, c'était sa marotte !

Lorsqu'il était de mauvaise humeur, il en donnait à tout le monde, et quelle que fût la maladie déclarée.

Un jour pourtant il trouva son maître.

Je veux parler du terrible Ventrepotte du 2^e escadron.

Ce Ventrepotte était une forte tête, qui passait la majeure partie de son temps à la prison ou à la salle de police.

Consigné dans le premier de ces deux locaux pour un laps de trente jours, fatigué du peloton de chasse et de la corvée de quartier, il eut l'idée de se faire porter malade.

Une vieille ampoule qu'il avait eue jadis au talon gauche fut aussitôt remise à neuf par des procédés spéciaux, et Ventrepotte se présenta à la visite.

Le major, qui avait perdu un de ses chiens en ville, était, ce matin-là, d'une humeur massacante, et, comme le prisonnier lui exhibait son talon meurtri :

— Qu'est-ce que vous voulez, vous ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Monsieur le docteur, j'ai mal au pied, pas moyen d'mettre ma botte, ça me répond jusqu'au cœur.

SURPRISE MUTUELLE — (Fin)



III

...Allons ! Coccoïo ! aïve, toi !...



IV

Mais à ce moment quelque chose vint qui n'était pas le coq et qui détermina une surprise mutuelle.

—Oui, j'la connais, vous êtes un sale bougre, Ventrepotte... toujours à la boîte!

Infirmier? Donnez moi, trente grammes de sulfate de soude et un grain d'émétique, et qu'il les prenne là, devant moi... jusqu'au bout...

L'infirmier apporte le terrible gobelet et le présente à Ventrepotte qui, sans se troubler, se baisse lentement; lentement aussi, il enlève sa savate et, avec un soin inouï, il y verse l'infâme vomitif.

—Qu'est-ce que vous faites? cria le major.

—Dame! Monsieur le docteur, répondit l'autre, j'ai mal au pied, je pense que ce que vous m'ordonnez est pour le mal de pied, j'applique le médicament sur la partie malade.

Le major Spique ne s'attendait pas à celle-là.

Un sourire indulgent illumina sa figure desséchée:

—C'est bien, répondit-il, soudainement radouci; asseyez-vous là, mon ami.

Puis il ajouta paternellement en se tournant vers son secrétaire:

—A, l'infirmier, bouillon, viande rôtie, demi ration de vin.

MARCHEF.

TROP PARLER NUIT

Il était une fois un accordeur de pianos qui, ayant fini son travail sur un de ces instruments, dit à la dame de la maison:

« Votre piano était dans les plus mauvaises conditions et vous auriez bien fait de m'envoyer chercher plus tôt!

—Mais il a été accordé il n'y a pas trois mois.

—Alors celui qui l'a accordé n'y connaissait absolument rien.

—Mais pourtant, monsieur...

—Non, madame, il aurait été beaucoup mieux à nettoyer les rues qu'à accorder un piano. Un instrument délicat comme celui-ci demande, pour être accordé, une oreille fine et des doigts délicats, et celui qui l'a vu, la dernière fois, ne possède évidemment rien de tout cela. Somme toute il lui a fait beaucoup plus de mal que de bien.

—Vraiment?

—Oui, ma-lame, et s'il n'y avait pas d'inliscrétion, je vous demanderai quel est le sabotier qui a abusé de votre confiance pour...

—Vous, monsieur....

—Moi!... mais vous veus trompez, madame; je n'ai jamais accordé de

piano dans cette maison, ni pour vous ni pour une autre, avant aujourd'hui.

—Vous dites peut-être vrai, monsieur; mais vous avez néanmoins accordé déjà cet instrument ou, du moins, essayé de l'accorder. Il appartenait à mon amie Mme Giraud, et je l'ai acheté d'elle. Elle m'a dit que vous l'aviez toujours accordé et c'est elle qui m'a donné votre adresse pour...

La dame ne put finir, l'infortuné venait de glisser sans connaissance sur le plancher.

KADIO.

PRÉSUMPTION

Le juge.—Vous avez attaqué cet homme, l'avez jetté à terre et lui avez volé sa montre. Est-ce bien cela?

Le prisonnier.—Correct, Votre Honneur, mais qui vous dit que si je n'avais pas pris l'avance il ne m'aurait pas fait la même chose à moi?

PAS LA MÊME CHOSE

M. Mauvais-pais.—Votre refus, monsieur, de m'avancer un verre de whisky jusqu'à demain, me remplit d'étonnement et d'indignation.

Le commis de bar.—Ah! monsieur, vous pouvez vous remplir d'étonnement et d'indignation autant qu'il vous plaira et cela ne vous coûtera rien. Mais si vous voulez vous remplir de whisky, il faut montrer votre monnaie.

EN MÊME TEMPS

Lui.—Je me demande quand est-ce tu comprendra que mon rasoir n'est pas fait pour tailler des crayons d'ardoise?

Elle.—Je n'en sais rien, mais je suppose que cela m'arrivera en même temps qu'à toi d'apprendre que mes épingles à cheveux ne sont pas faites pour nettoyer ta pipe.

DÉBINONS LE TRUC

Le client.—Est-ce que le prix de \$10 marqué sur cet article n'est pas exagéré?

Le marchand.—Ça n'est que \$3.00, monsieur, seulement, l'étiquette porte \$10 pour quand l'article doit être donné en cadeau.

**La Femme,
L'Homme,
et la Pilule.**

C'était une bonne femme. Il l'aimait. Elle était sa femme. La tarte était bonne; sa femme l'avait faite; il l'avait mangée. Mais la tarte ne se digéra pas et il eut un désagrément avec sa femme. Maintenant il prend une pilule après avoir mangé de la tarte et il est heureux. Sa femme aussi. Ce qu'il prend c'est une Pilule d'Ayer.

Morale: Évitez la dyspepsie en prenant

**Les Pilules
Cathartiques
d'Ayer.**

—Tu manges donc toute la journée, toi, maintenant?
—Forcément mon vieux, le médecin m'a défendu de boire entre les repas!

Une Recette par Semaine

Pour nettoyer les vitres des fenêtres, il faut étendre du blanc d'Espagne en poudre, frotter avec une peau humide et polir avec une peau sèche.

On peut encore humecter avec de l'esprit de vin, frotter la verre, puis le polir comme précédemment avec une peau sèche.

Les journaux, grâce à l'encre d'imprimerie, nettoient fort bien le verre, carafes, bouteilles et vitres.

B. DE S.

ENTRE MAQUIGNONS

Le premier.—Tu ne ferais pas mal d'aller tenir ton cheval.

Le second.—Aller tenir mon cheval? mais il n'y a pas de danger qu'il prenne l'épouvante!

Le premier.—Oh! pour le sûr, mais il pourrait bien tomber par terre.

Le baron Rapineau va partir pour la campagne.

—Ah! cit-il à son domestique, s'il vient des mendiants en mon absence, vous leur direz que je suis en voyage... et qu'il est inutile qu'ils reviennent quand je serai de retour.

VOUS RÉUSSIREZ

Vous guérirez le rhume le plus opiniâtre en faisant usage du *Baume Rhumal*. Il soulage immédiatement et guérit rapidement. Dans toutes les pharmacies.

Le petit vicomte, complètement à sec, est en quête d'un usurier.

—Le moment est mal choisi, lui dit-on, on vient justement d'en arrêter un...

—Vous croyez que cela va faire pour aux autres?

—Oh! pas du tout... Seulement, ils se baseront là dessus pour augmenter leurs prix.

TRIO DE PROVERBES

Qui glane ne choisit pas.

×

C'est une belle chose que besogne faite.

×

Il n'est ouvrage que de maître.

SANCHO PANÇA

Question drôlatique.

Résumer dans un seul nom propre la phrase suivante:

Voilà une bourrique qui n'en peut plus.

???

Stanislas. (*C't'âne y s'lasse*)

On conte à l'excellent Marseillais Cabassou l'horrible histoire d'un homme qui, après avoir tué sa femme, a jeté le cadavre à l'eau.

Et Cabassou, tout de suite:

—Sans doute pour protéger le *tronc de l'air!*

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Cette semaine, comme les précédentes, on s'est disputé les billets du tirage hebdomadaire de la Société Artistique Canadienne et cela continuera avec la même intensité tout comme les candidats se disputent les places des cours du Conservatoire National de Musique, tout comme les élèves de ces cours, une fois admis, se disputent, dans leurs classes respectives, les premières places dans ces classes. C'est que l'émulation, à tous les degrés, semble être le mot d'ordre des administrateurs, des professeurs et des élèves, tout comme pour le public qui, par son empressement à prendre les billets des tirages hebdomadaires, permet de donner tout le nécessaire à notre institution nationale de musique. Il ne faut pas que cet enthousiasme s'arrête, mais qu'il continue, qu'il augmente si cela est possible; tout n'est pas encore dit et il reste encore beaucoup à faire dans la voie de propagande et de diffusion artistique qui est celle des créateurs de la Société Artistique Canadienne.

FATHER KOENIG'S NERVE TONIC



Deux dans une Famille. (4)

BORCAVOGON, CAN., Mai, 1895.

Un de mes enfants avait eu des attaques il y a peu près 2 ans; alors notre Curé nous conseilla d'employer le Tonic Nerveux du Père Koenig, après lui en avoir donné 1/2 bouteille, l'enfant était guéri. Puis un autre eut les mêmes attaques, et fut guéri par le Tonic. M. LÉO J. THIBAUDEAU.

Patrick Barry écrit de Worcester, Mass., que sa fille souffrait beaucoup de la Danse de Saint Guy, qu'elle ne pouvait pas se servir de ses bras, mais qu'après avoir pris une bouteille du Tonic Nerveux du Père Koenig, elle devint mieux.

WASHINGTON, D.C., Sept. 1893.

Nous avons employé le Tonic Nerveux du Père Koenig durant les dernières quatre années et les cas suivants furent guéris: Trois bouteilles guérirent une jeune fille sujette trois et quatre fois par jour à des attaques épileptiques, et ces attaques ne sont pas reparues depuis 3 ans. Une autre élève avait sept attaques ou plus par jour, mais depuis qu'elle a fait usage du Tonic, elle n'a pas eu plus qu'une attaque en trois ou quatre mois.

ECRUS DU BON PASTEUR.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. MCGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

LAROCHE & CIE. - - - Québec.

La paresse est cun de nos défauts qui fait le meilleur ménage avec l'amour-propre. — C.-M. VALTOUR.

TEABERRY FOR THE TEETH

CLEANSSES FROM ALL IMPURITIES

ARRESTS DECAY - PLEASANT TO USE

ABSOLUTELY HARMLESS - ALL 25c.

DRUGGISTS - SELL IT - ZOPESA-CHERM

THEATRE ROYAL

Sparrow & Jacobs Prop. Gérants

PRIX
Matinée :

Semaine commençant le lundi,
1er MARS

Après-midi et soir

La Fantaisie Spectaculaire

10c

20c

ZERO

La dernière nouveauté
Fin-de-Siècle.

Pas plus haut.

Soir, Sièges Réservés :

10c extra.

Bureau des billets au Théâtre ou
vert de 9 heures du matin à 10
heures du soir.

La semaine prochaine

A Railroad Ticket.

Examen en chimie. Le professeur, voulant s'assurer si le candidat connaît le protoxyde d'azote :

— Dites moi, Monsieur, comment se nomme le gaz qui entre autres propriétés, a celle d'exciter l'hilarité ?

Silence complet.

L'examineur, charitablement :

— Voyons, je vais vous aider : c'est le protoxyde d'azote.

Le candidat vivement :

— Le protocole !

**

— Soixante-deux ans ? Mais il y a cinq ans, vous n'en accusiez que quarante-sept !

— C'est que, depuis, ma belle mère habite avec nous, et ce que ça me vieillit !

**

Entre journalistes :

— Est-ce que ton journal paraît tous les jours ?

— Nous paraissions six fois par semaine.

— Et le dimanche ?

— Nous paraissions.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

"Le Monde"

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et . . .

. . . aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité . . .

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Edition Quotidienne	Edition Hebdomadaire
Un an \$2 00	Un an 50 cents
Six mois 1 00	Six mois 25 cents

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

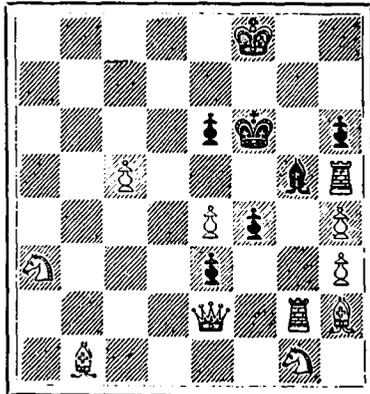
BUREAUX ET ATELIERS :

NO 75 RUE ST-JACQUES

ECHecs

PROBLÈME No 100

Par H. E. KIDSON
NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No 98

BLANCS NOIRS

1 - T5T | 1 - N'importe lequel
2 - Suivant le coup | 2 - Echec et mat

Ont trouvé la solution du Problème No 97.
MM. G. F. Wilkins, A. Barbier, O'Neill (Montréal); O. Gill, F. M. Lupien (Québec); U. Asselin (Worcester, Mass.); A. Labouret, E. Guignard (Nouvelle-Orléans).

Jeux d'Esprit

Problème No 102

COQUILLES AMUSANTES

No 1. - Le langage du sapeur fait tourner la tête.
No 2. - Il y a aiguille sous poche.
No 3. - Il est défendu de parier sous les ames.
No 4. - Les moutons du berger vont s'évanouir et les pompiers sont en pleurs.
No 5. - Ne battez pas les enfants quand ils sont jaunes.

Problème No 103

CURIOSITÉ

Quelle est l'origine de la Toussaint ?

Problème No 104

SURPRISE

Quel est le Général romain dont les lettres du nom donnent pour total 265 + 3 ?

Problème No 105

LETRES INCONNUES

Ajouter une Lettre à chacun des mots suivants, pour en former un nom d'Animal. Les Lettres ajoutées formeront, dans le même ordre, un Proverbe de quatre mots :
ÉPAULER, FENSER, COMBLE, ORME, MARE, ÉTAU, CHANT, RAPE, ORNE, TRIOLET, FAIRTINE, AUMONE, KIEN, LIVRE, ANDRÉ, PLAN, NOIR, MULE, MARIE, INDE, CIL.

Problème No 106

VERS A TERMINER

LE VILLAGE

O pays bien aimé ! Combien de fois, la —
Ou quand j'erre le jour dans la foule et le —
Tu m'apparais. Je vois les toits de ton —
Baignés à l'horizon dans des mers de —
Une grêle fumée au dessus; dans un —
Une femme de loin appelant son —
Ou bi n n' jeune père, assis près de sa —
Qui, tandis qu'indolente elle pait à l' —
Entonne un air breton, un air breton si —
Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer —
Oh ! les bruits, les odeurs, les murs gris des —
Le petit sentier blanc et bordé de —
Tout renait comme au temps où, pieds nus, sur —
J'escaladais la porte et courais au —
Et dans ces souvenirs où je me sens —
Mon pauvre cœur troublé se délecte et s' —

Adresser les solutions des Problèmes à PHILIDOR.

Solutions des Problèmes

DE 91 A 96

No 91

La louange est souvent une aumône, la vérité est toujours un hommage.

No 92

On voit des hommes tomber d'une haute fortune par les mêmes défauts qui les y avaient fait monter.

No 93

William Shakespeare, né à Stratford-sur-Avon, Warwick, le 23 avril 1564, mort le 23 avril 1616.

No 94

Pou-lin.

No 95

ÉLISABETH ET ESSEX

La Reine d'Angleterre Elisabeth donne un soufflet à Essex qui, réprimandé, avait tourné le dos.

"Je n'aurais pas souffert une pareille insulte du roi son père, et ne l'accepterai pas d'un jupon."

En prononçant cette menace, il porta la main sur son épée, et lord Howard arrêta son bras.

Ont trouvé les solutions des problèmes de 81 à 85.

Ont trouvé 5 solutions: MM. G. F. Wilkins, A. Barbier (Montréal); U. Asselin (Worcester, Mass.); A. Labouret (Nouvelle-Orléans).
Ont trouvé 4 solutions: Mme S. Robitaille, Mr O. Neil (Montréal).
A trouvé 3 solutions: Mr E. Guignard (Nouvelle-Orléans).

SUR LA PLAGE



On entend parler du Stearns, de son élégance, de sa force, de sa vitesse. Il y a quelque chose dans sa construction qui ne peut être retrouvé dans aucun autre bicycle. Le Stearns est en vogue dans tous les cercles.

Modèle C pour dames; Modèle A pour messieurs.

Cent dollars pour tout le monde.

E. C. STEARNS & Co., AMERICAN RATTAN Co.,
MANUFACTURIERS, Agts Canadiens pour la vente,
TORONTO, ONT. TORONTO.

IL S'EN VA INSOUCIANT



Il s'en va insouciant, le jeune écolier et Dieu veuille que jamais il ne connaisse la terrible passion de l'alcool, ce fléau de l'humanité. Il est vrai que nous avons, dans le Dr Sylvestre, 1425 rue St-Denis, ou le Dr Létourneau, 803 rue Cadieux, deux sauveurs qui, le cas échéant, ramènent dans le bon chemin, les malheureux hallucinés.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTRÉAL

Petite Correspondance

Monsieur O. J. B. (Montréal). — Regardez dans l'arbre et vous y verrez les têtes de deux personnages qui, avec les quatre autres, font six personnes.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 50c.

PORTRAIT DE

MGR FABRE

Pour Encadrer - Grandeur 12 x 15

IMPRIMÉ SUR PAPIER DE LUXE

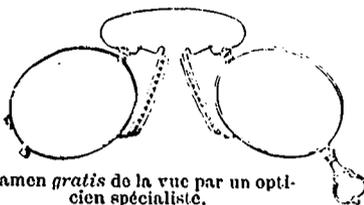
En vente dans tous les dépôts de journaux
au prix incroyable de

seulement 2 cts seulement

PAR LA MALLE, 3 CENTINS.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

A. MONGEAU
No 42 RUE ST-LAURENT
(Entre les Rues Craig et Vitré.)



Examen *gratis* de la vue par un opticien spécialiste.

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ
Médicines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...
Les Dimanches et Fêtes : 9 heures a.m. à 1 heure p.m.,
et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451
Tél. Bell 2269 23 js ED F. G. DANIEL

Une brave femme se présente dans un bureau de poste, pour toucher un mandat.

—Avez-vous des pièces d'identité? lui demande l'employé.

—Oh! Monsieur, répondit-elle en ouvrant son porte-monnaie, je n'ai plus qu'une pièce de cent sous!

* * *

Examen de géographie :
—Vous connaissez un peu la flore et la faune de l'Afrique?

—Oui, Monsieur.

—Allons, dites-moi quelque chose là dessus.

Silence pénible.
L'examineur, facétieux :

—L'aphone, c'est vous, mon ami... allez vous asseoir!

The Promotive of Arts Association
(LIMITED.)

Incorporée par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896.
1687 RUE NOTRE-DAME. - - - MONTREAL

Liste des prix à chaque tirage ordinaire :

Un Prix Capital de la valeur de	\$1000 00
Un Prix de la valeur de	400 00
Un Prix de la valeur de	150 00
Deux Prix de la valeur de \$50 chacun ..	100 00
Cinq Prix de la valeur de \$20 chacun ..	100 00
Huit Prix de la valeur de \$10 chacun ..	80 00
Cent Prix de la valeur de \$5 chacun ..	150 00
Cent cinquante Prix de la valeur de \$2	300 00
chacun	
Cinq cents Prix de la valeur de \$1	500 00
chacun	

PRIX APPROXIMATIFS :

100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun	\$100 00
100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun ..	100 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun	999 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun	999 00

Tirage tous les vendredis, à midi.

Prix du Billet, - - 10c
On demande des agents.
Valeurs rachetées sans escompte.

De l'autre côté de la Manche.
Une charmante miss recevant une amie, de l'air le plus joyeux :
—Quelle bonne nouvelle! Papa a la rage. Nous partons tous pour Paris.

Concerning
Newspaper Advertising

Consult **CANADIAN**
ADVERTISING AGENCY
JOHN E. SUTCLIFFE H. K. STEPHENSON
EUROPEAN OFFICES, AMERICAN OFFICES,
60 Watling St., London, E.C. 2, 26 King St. E., Toronto, Ont.,
5 Rue De La Bourse, Paris, Carter Bldg., Boston, U. S. A.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 66



Ont trouvé la solution juste: (G.F. Wilkins, Mlle W. Hart, Mlle M. Roy (Montréal); Mlle Laura Bussière, Edmond Bussière (St-Sauveur de Québec); Peter Benmack, Auguste Craige, Phillie Tétrault (Colnes, N.Y.); Mlle Corinne Chartrand, Mlle Almida Richard, Mlle Angéline Lacroix, Léo Fournier, Jos D. Massé, Max J. Pelletier, Jos D. Thibault (Fall River, Mass.); Julien Desnoyers, Louis Hickory (Waitsfield, Vt.); 275 St Urbain, Mlle M. Roy, 892 Amherst, (Montréal); Phillie Tétrault, 101 Saratoga, (Colnes, N.Y.); Mlle Almida Richard, 10 Clafin; Max L. Pelletier, 211 Mason, (Fall River, Mass.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centins en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle W. Hart,

LA

Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

10 Mars '97

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION } Le Numéro 11,766 a gagné le prix de \$1,000.
ou } do 82,318 do 400.
24 FÉVRIER } do 9,621 do 150.

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.

Nouvelles et Magnifiques Primes

DU "SAMEDI"

Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au SAMEDI, pour 6 mois ou un an, en payant d'avance; tout nouvel abonné au SAMEDI qui paiera un an ou 6 mois d'abonnement d'avance, auront droit gratuitement et franco, sur leur demande, dans tout le Canada et les États-Unis à une des deux primes suivantes:

10—Napoléon 1er et son fils le Roi de Rome

magnifique chromo-lithographie, de 21 x 33, œuvre d'un jeune artiste canadien de 21 ans, Mr A. E. Charron.

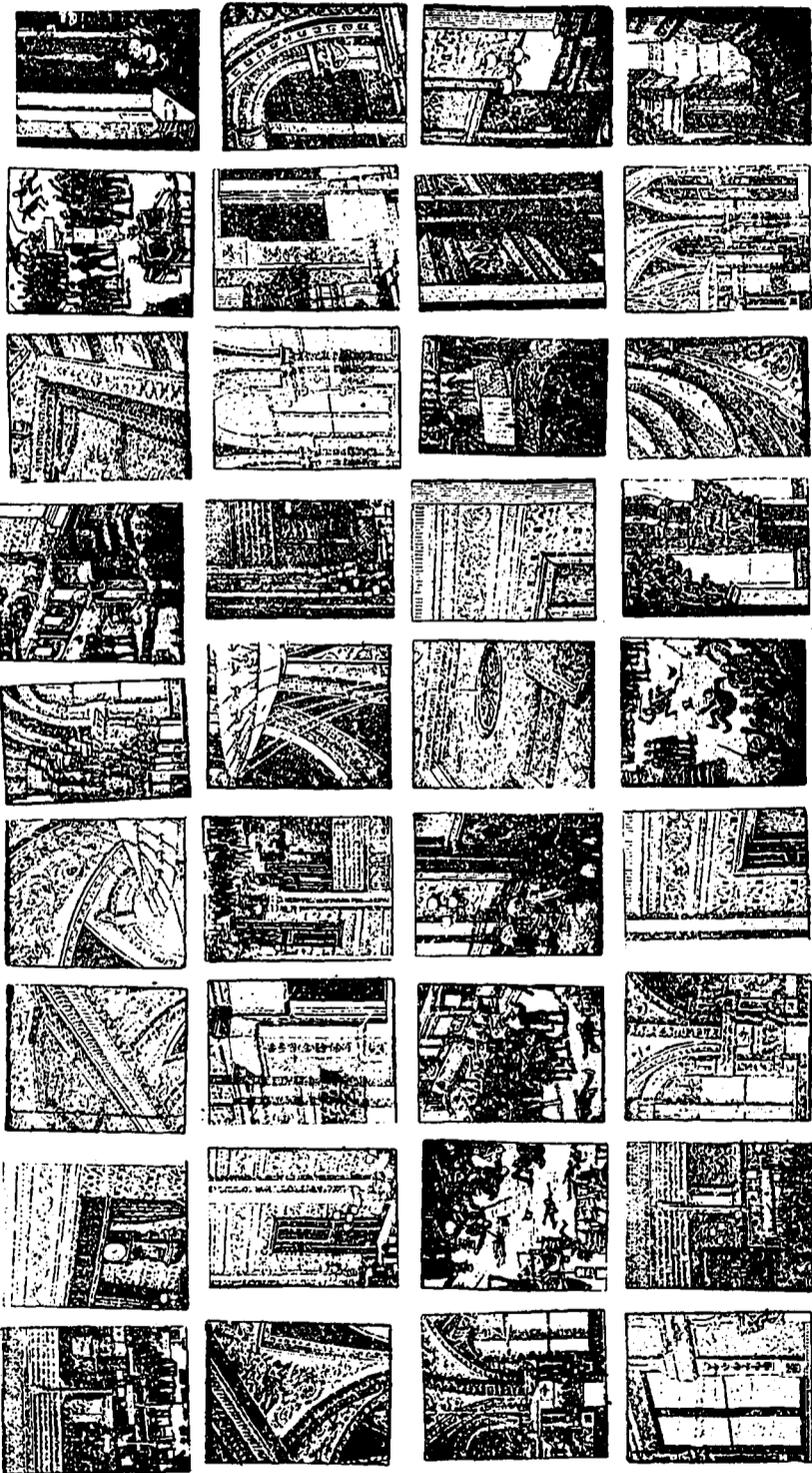
20—Le Fils de l'Assassin

Un beau volume in 16 de 100 pages.

A tous nos acheteurs au numéro, sur envoi de la somme de 25 Centins, nous adresserons, également franco, Napoléon 1er et son fils le Roi de Rome.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires,
Rue Craig, 516, Montreal.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 68



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Dépepez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: INTÉRIEUR DE LA BOURSE DE NEW-YORK.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en prime aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le mercredi 10 mars, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS **SIROP DU D^R CODERRE**



POUR **GUERISON CERTAINE** DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-84

Nouvelle Manière de Poser les Dentières sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentières d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.



BAIN RUSSE
" **TURC**
" **PRIVÉ**
LEÇONS DE NATATION
Ouvert depuis 6 hrs A. M. à 10 hrs P. M.
Dimanche, 6 hrs A. M. à 10 hrs A. M.

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout, - 10 cts

There's No Use Wasting Words on
Ripans Tabules
- THEY -
CURE HEADACHE, DYSPEPSIA, CONSTIPATION, HEARTBURN, DIZZINESS, BILIOUSNESS.
DRUGGISTS SELL THEM.
... And That's All There is to say.

30 mai 19

VIN VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
Anémie, Chlorose, Phthisie, . . . Epuisement Nerveux
Aliment indispensable dans les Croissances Difficiles, LONGUES CONVALESCENCES et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, Chimiste, Lyon, France.
Echantillons gratuits envoyés aux médecins.

Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentières faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU, DENTISTE
Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

LES

Cigarettes La Fayette

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

CINQ Cents

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c
Tirage tous les Mercredis
104 rue St-Laurent.